This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

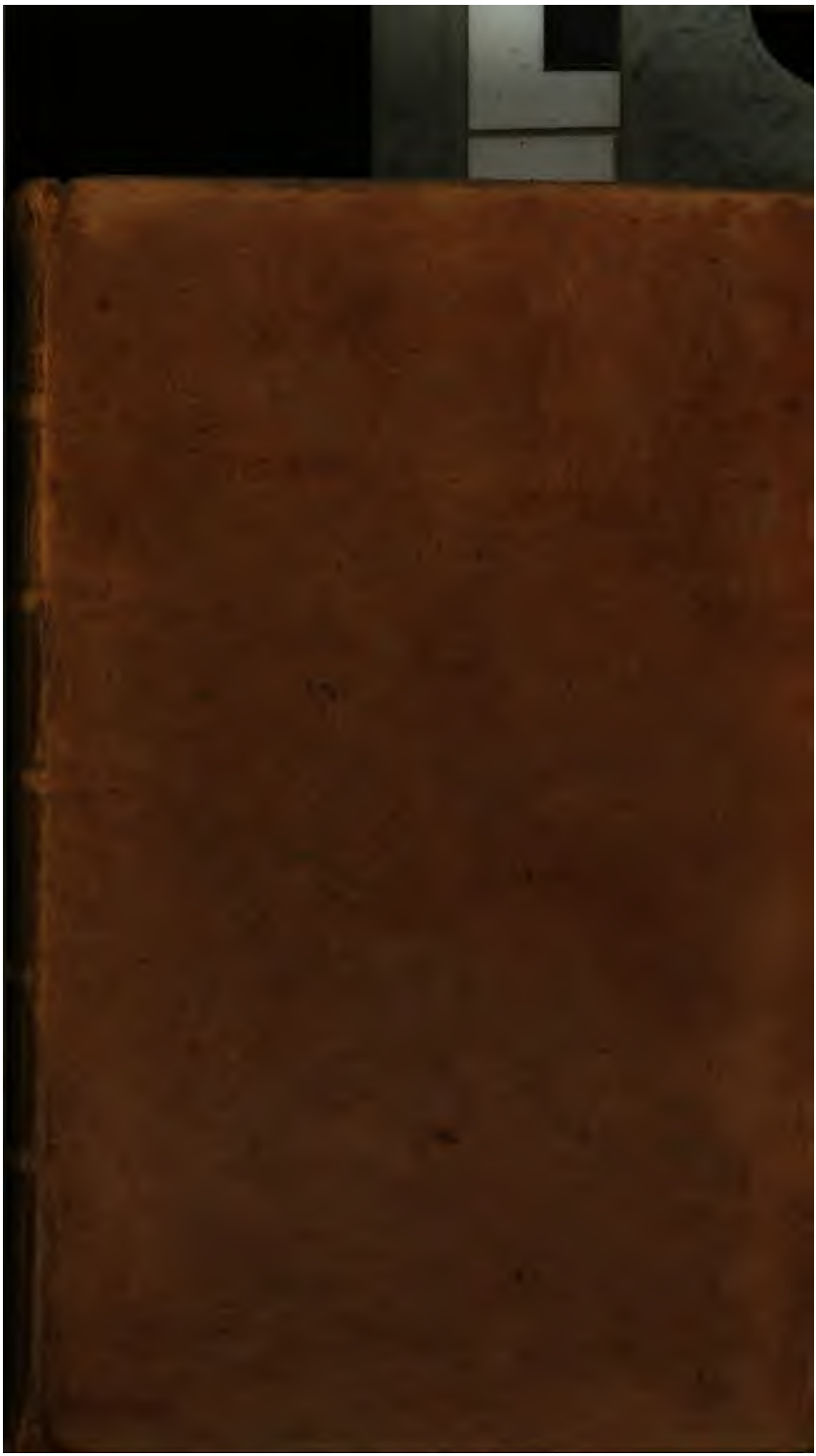
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Ex libris
A. MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre Francais

ŒUVRES
DE THÉATRE
DE
M. DE BOISSY,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;
NOUVELLE ÉDITION.
TOME QUATRIEME.

A PARIS;
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît,
au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC. 1949
OF OXFORD

TABLE

Des Pieces contenues dans le Tome quatrieme.

THÉATRE ITALIEN.

L'Auteur Superſtitieux, *Prologue.*

La Critique de l'Auteur Superſtitieux, *Comédie en un Acte, en Vers.*

La Vie eſt un Songe, *Comédie Héroïque en trois Actes, en Vers.*

La Surpriſe de la Haine, *Comédie en un Acte, en Vers.*

Les Amours Anonymes, *Comédie en trois Actes, en Vers.*

L'AUTEUR SUPERSTITIEUX,

PROLOGUE.

ACTEURS DU PROLOGUE.

CLITANDRE, Amant d'Hortenſe.
DAMON, ami de Clitandre.
ARLEQUIN, valet de Clitandre.
UN LAQUAIS d'Hortenſe.

La Scene eſt à Paris, chez Clitandre.

L'AUTEUR SUPERSTITIEUX,

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, DAMON.

DAMON.

QUI vous fait brusquement quitter ainsi la table,
Au milieu d'un repas & d'une troupe aimable?
Pouviez-vous être mieux que parmi vos amis,
Et près d'un tendre objet dont vous êtes épris?
Toute la compagnie en a paru choquée;
Mais Hortense, sur-tout, doit en être piquée,
Elle que vous aimez, & qui donne à dîner:
Un procédé semblable a lieu de m'étonner.

CLITANDRE.

Cher ami, c'est l'effet d'une foiblesse extrême,

Que je ne puis dompter, dont j'ai honte moi-même,
Dont, à d'autres que vous, mon cœur n'oſe parler,
Qu'aux yeux même d'Hortenſe il a ſoin de voiler.

DAMON.

Mais, quoi que vous diſiez, une telle foibleſſe
N'a pas dû vous porter à cette impoliteſſe
Que la raiſon, Monſieur, ne ſauroit excuſer.

CLITANDRE.

C'eſt elle, cependant, qu'on en doit accuſer;
Et, puiſqu'il faut vous faire un aveu véritable,
Nous étions... j'en rougis... nous étions treize à table,
Et l'on nous a ſervi treize plats à la fois.

DAMON *d'un air railleur.*

Ajoutez qu'aujourd'hui c'eſt le treize du mois.

CLITANDRE.

Moquez-vous de ma peur, Damon, je le mérite:
Mais elle n'eſt pas moins la cauſe de ma fuite.

DAMON.

Se peut-il qu'un Auteur, qui veut railler autrui,
Par un foible ſi grand donne à rire de lui?

CLITANDRE.

Je me ſuis déja fait les mêmes remontrances;
Mais je ſuis dans un cas & dans des circonſtances,
Où, malgré ma raiſon, tout alarme mon cœur:
Elles doivent ſervir d'excuſe à ma terreur.

DAMON.

Qui vous inſpire donc les frayeurs d'une femme?
Parlez.

CLITANDRE.

Tout ce qui peut tyranniſer une ame.

DAMON.

Mais encore?

CLITANDRE.

L'intérêt, la gloire avec l'amour;
Ils m'occupent tous trois: &, dans ce même jour,
On juge mon affaire, on doit jouer ma Piece,
Et je ſuis ſur le point d'épouſer ma maîtreſſe.
Jugez s'il eſt quelqu'un en proie à plus de ſoins.

DAMON.

Je n'ai plus rien à dire. On trembleroit à moins.

CLITANDRE.

Tous mes ſens ſont émus d'une façon terrible.
Pour l'intérêt, ami, je ſuis très-peu ſenſible.
Si je perds mon procès, comme je le crois fort,
Je m'en conſolerai ſans faire un grand effort.
Pour l'amour & la gloire, il n'en eſt pas de même;
Tous deux me font ſentir leur aſcendant ſuprême;
Tous deux, d'un feu pareil, enflamment mon deſir,
Et font en même tems ma peine & mon plaiſir.
Dans mes ſens agités, leur cruelle puiſſance
Fait ſuccéder la peur, ſans ceſſe, à l'eſpérance.
Plaire à l'objet que j'aime, & me voir ſon époux,
Offre à mon cœur ſenſible un triomphe bien doux;
Mais la crainte de perdre un bien ſi plein de charmes,
Y porte, au même inſtant, les plus vives alarmes.
Par un brillant Ouvrage aſſembler tout Paris,
Réunir tous les goûts, charmer tous les eſprits,
Malgré tous les efforts que tente la Critique;
Captiver par ſon art l'attention publique,
Forcer deux mille mains d'applaudir à la fois,
Et s'entendre louer d'une commune voix,
Préſente à mon eſprit la plus haute victoire:
D'un guerrier qui triomphe on égale la gloire;
Mais, ſi l'honneur eſt grand, le revers eſt affreux:
Du Parterre indigné les cris tumultueux;
Sa fureur qui maudit & l'Auteur & l'Ouvrage;
La triſteſſe & l'ennui peints ſur chaque viſage;
Tous les brocards malins qu'on vous donne en ſortant,
Et votre nom en bute au mépris éclatant;
Le déſert qui ſuccede à la foule écartée,
Accablent, à leur tour, mon ame épouvantée.
Je crains, de deux côtés, d'avoir un ſort fâcheux;
D'être Amant traverſé, comme Auteur malheureux.
Le public qu'on ennuie, eſt un Juge ſévere;
Hortenſe, quoique veuve, attend l'aveu d'un pere;
Si mes vœux ſont trompés, un autre l'obtiendra:

Pour ſurcroît de malheur, ma Piece tombera ;
J'en frémis.

DAMON.

Ah ! Chaſſez une frayeur ſi noire ;
Je réponds de l'amour, eſpérez pour la gloire.

CLITANDRE.

Non ; j'ai, mon cher ami, des malheurs que je crains.
Trop de preſſentimens & de ſignes certains.
C'eſt peu d'avoir les ſoirs mille terreurs ſecrettes,
D'ouir hurler des chiens, & crier des chouettes,
De rencontrer le jour des Créanciers fâcheux ;
Sachez que cette nuit j'ai fait un rêve affreux :
J'ai ſongé que j'allois m'unir avec Hortenſe
Dans le tems que vers elle un inconnu s'avance,
L'arrache de mes bras, & l'enleve à mes yeux
Sur un char que traînoient deux taureaux furieux :
Je veux les arrêter dans leur courſe fougueuſe,
Quand je tombe au milieu d'une eau ſale & bourbeuſe.
Mille confus objets troublent alors mes ſens ;
Je prends du poiſſon mort, je ſens tomber mes dents ;
J'ai vu mon Procureur boire avec ma Partie,
Puis j'ai vu tout à coup jouer ma Comédie :
Le Parterre à mes yeux, les Loges n'ont offert
Qu'un grand vuide effroyable, & qu'un vaſte déſert,
Des luſtres preſque éteints, la lueur ſombre & pâle
Eclairoit triſtement la moitié de la ſalle ;
Tout le fond du Théatre étoit tendu de noir,
Et formoit un ſpectacle épouvantable à voir.
Je tremble, & je veux fuir à cet objet terrible ;
Mais je ſuis arrêté par un bras inviſible :
Pour comble de terreur, cent voix, en même tems,
Pouſſent autour de moi d'horribles hurlemens ;
Sur ma tête j'entends le tonnerre qui roule ;
Sous les pieds des Acteurs le Théatre s'écroule !
Les luſtres, à l'inſtant, s'éteignent tout à fait,
Et mon ſonge finit par trois coups de ſifflet.

DAMON.

C'eſt un vilain réveil, ami, je le confeſſe,
Pour un Auteur ſur-tout dont on donne la Piece.

CLITANDRE.

Mon eſprit, dans l'horreur dont il eſt travaillé,
Eſt digne d'être plaint, & non d'être raillé.

DAMON.

Vous méritez, Monſieur, les ris de tout le monde;
Et, loin que je vous plaigne, il faut que je vous gronde:
Dans votre ame aujourd'hui, la ſuperſtition
Etouffe du bon ſens juſqu'au moindre rayon;
Des plus fauſſes terreurs vous recevez l'empreinte,
Et croyez un vain ſonge enfanté par la crainte.

CLITANDRE.

Tout ce que vous direz ne ſervira de rien;
Et, pour finir le cours d'un pareil entretien,
Né ſuperſtitieux, je ne ſuis pas mon maître;
Je penſe, comme vous, qu'il eſt honteux de l'être,
Ma raiſon me le dit, mais elle perd ſes ſoins;
J'en ſens le ridicule, & ne le ſuis pas moins.
Contre les préjugés en vain on ſe rebelle;
La ſuperſtition à l'homme eſt naturelle;
Et le hazard malin, pour la fortifier,
Se plaît inceſſamment à la juſtifier.
Je l'ai trop éprouvé dans plus d'une occurence;
La raiſon ne tient pas contre l'expérience,
Et votre cœur, peut-être, auroit le même effroi,
Si vous étiez, Monſieur, ſur le point, comme moi,
D'attirer du public la louange ou le blâme,
De perdre ou d'obtenir l'objet de votre flamme.

DAMON.

Mais vous êtes aimé. Dites-moi, pouvez-vous
Avoir pour votre hymen un préſage plus doux?

CLITANDRE.

En vain par ſa tendreſſe Hortenſe me raſſure;
Je crains de le former ſous un fâcheux augure.

DAMON.

L'inconnu, cher Clitandre, alarme votre cœur;
Et je crois, qu'entre nous, les taureaux vous font peur.

CLITANDRE.

Damon, encore un coup, treve de raillerie.

DAMON.

Mais vous ouvrez le champ à la plaiſanterie.

CLITANDRE.

Sur ce point, j'en conviens, mon eſprit va trop loin,
Et ſuit trop la frayeur où jette un tendre ſoin;
Mais, ſi dans mes amours je parois moins à plaindre,
Pour ma Piece, avouez que j'ai tout lieu de craindre.
Tant d'exemples fameux que je vois devant moi,
Ne me doivent-ils pas glacer d'un juſte effroi?

DAMON.

Oui; mais vous m'avez dit que la choſe eſt ſecrete.

CLITANDRE.

Je vous l'ai dit, ſans doute, & je vous le répete:
Je l'ai lue aux Acteurs ſous le ſceau du ſecret;
Et nul n'en eſt inſtruit, hors vous & mon valet,
Et trois ou quatre Acteurs, amis ſûrs, que j'eſtime.

DAMON.

Vous voilà bien caché! D'un brevet d'anonyme,
La calotte, Monſieur, doit vous faire préſent.

CLITANDRE.

Avoir un prête-nom, eût été plus prudent.

DAMON.

A dire vrai, j'y trouve & du pour & du contre.
Un prête-nom bien ſûr rarement ſe rencontre:
Ces Meſſieurs, quand l'ouvrage attire & réuſſit,
Souvent, avec la gloire, emportent le profit.
Selon moi, le plus court & le plus raiſonnable,
Eſt d'oſer ſe montrer ſous ſon nom véritable.
Un Auteur mal caché ſe fait moquer de lui;
Et peu, par ce moyen, font fortune aujourd'hui.

SCENE II.

CLITANDRE, DAMON, ARLEQUIN.

CLITANDRE, *donnant un soufflet à Arlequin qui entre en sifflant.*

Tiens, voilà pour t'apprendre à siffler de la sorte.

ARLEQUIN.

Peste! Quand vous frappez ce n'est pas de main-morte.

CLITANDRE.

Je te l'ai défendu cent fois.

ARLEQUIN.

J'ai tort, Monsieur;
Et j'avois oublié que je sers un Auteur,
Et que l'on représente aujourd'hui votre Piece:
Je ne tomberai plus dans cette impolitesse.
L'augure vous alarme; & j'ai....

CLITANDRE.

Tais-toi, faquin.
Quel est donc ce papier que tu tiens dans ta main?
Dis.

ARLEQUIN.

De votre Avocat, Monsieur, c'est une lettre,
Qu'un homme de sa part, m'a dit de vous remettre.

CLITANDRE, *prenant la lettre.*

J'ai perdu mon procès je gage.
(*Il lit.*)
Vous venez, Monsieur, de perdre votre procès.
Qu'ai-je dit?
Vous le voyez, déja mon songe s'accomplit.

ARLEQUIN.

J'ai rêvé, comme vous, du poisson mort, d'eau sale:
Si la journée aussi m'alloit être fatale?
Mais elle l'est déja; je viens d'être battu.

DAMON.

Voyez donc juſqu'au bout.

CLITANDRE.

Je ſai que j'ai perdu.
Du reſte de la lettre à quoi ſert de m'inſtruire ?
Pour moi, ſi vous voulez, vous n'avez qu'à la lire.

DAMON.

Très-volontiers.

(*Il lit.*)

Vous venez, Monſieur, de perdre votre procès, malgré votre bon droit. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que j'ai plaidé comme un Ange.

CLITANDRE.

Le trait eſt des plus conſolants
Pour un homme qui perd plus de vingt mille francs.

DAMON *pourſuit.*

Tout le monde a trouvé le Jugement ridicule, & a dit hautement, que, pour n'avoir pas gagné une cauſe que j'avois ſi bien plaidée, il falloit que ma Partie fût née ſous une planète bien malheureuſe.

CLITANDRE.

Ah, qu'on a bien raiſon ! Graces à ma planete,
Je ſuis de l'infortune une image parfaite !

DAMON *pourſuit.*

Ce vendredi à deux heures après-midi.

CLITANDRE.

Du malheur qui m'arrive, ah ! je ſuis peu ſurpris ;
Rien ne me réuſſit jamais les vendredis.

DAMON *reprend.*

J'avois oublié de vous marquer que je ſoupçonne votre Procureur d'avoir été d'intelligence avec votre Partie adverſe.

CLITANDRE.

Oh ! Mon rêve, à ce coup, en plein ſe vérifie :
J'ai vu mon Procureur boire avec ma Partie.
Qu'on diſe aprés cela que tout ſonge eſt menteur ;
Et vous, préſentement riez de ma terreur :
Dites, du moindre effroi que je reçois l'empreinte,

Et crois un ſonge vain enfanté par la crainte.
Démentez ce billet.

DAMON.

Je veux qu'à cet égard,
Votre rêve, Monſieur, ait dit vrai par hazard;
Vous le trouverez faux bientôt dans tout le reſte.

CLITANDRE.

Non, dans ce triſte jour, tout va m'être funeſte.
Vous me verriez tranquille, & non pas éperdu,
Si mes maux ſe bornoient à mon procès perdu;
Mais je regarde en lui les ſuites qu'il préſage:
Il eſt comme l'éclair qui devance l'orage;
Il eſt le noir ſignal que le Ciel en courroux,
Vient, tout prêt à frapper, de déployer ſur nous.
Hortenſe recevra de fâcheuſes nouvelles;
Mon ouvrage eſſuiera des diſgraces cruelles.
Juſtifiant l'effroi dont mon cœur eſt rempli,
Mon rêve en tous ſes points va ſe voir accompli.
Courez dire aux Acteurs, cher ami, je vous prie,
De ne pas aujourd'hui donner ma Comédie;
Que pour la retarder, j'ai des motifs puiſſans:
Rendez-moi ce ſervice & ſans perdre de tems.

DAMON.

N'en déplaiſe aux frayeurs de votre eſprit crédule,
Cette commiſſion eſt par trop ridicule;
Je ne m'en charge point.

CLITANDRE.

Seulement, dites-leur
De remettre à lundi; c'eſt mon jour de bonheur.

DAMON.

Vous vous moquez; la Piece eſt pour ce ſoir promiſe:
Au lieu de vous ſervir, c'eſt vouloir qu'on vous nuiſe:
Vous indiſpoſeriez le public contre vous:
Les Acteurs à cela doivent s'oppoſer tous.

CLITANDRE.

Après votre refus, dans ce péril extrême,
Je ſaurai les trouver, & leur parler moi-même.

DAMON.

Ah ! Vous n'en ferez rien ; & vous n'y ſongez pas :
Pour vous en empêcher, je marche ſur vos pas.
(Il ſuit Clitandre.)

SCENE III.

ARLEQUIN, *ſeul.*

Avec tout ſon ſavoir, ah ! que mon Maître eſt bête !
La frayeur à la fin lui tournera la tête.
Elle eſt cauſe, morbleu ! cette folle frayeur,
Qu'il m'a frappé d'un coup que j'ai fort ſur le cœur !
Me battre pour ſiffler par pure inadvertance !
Que n'en puis-je au Parterre aller prendre vengeance !
A Meſſieurs mes pareils pourquoi l'interdit-on ?
Je ſifflerois alors, mais ſur un joli ton.
Quel plaiſir, pour vingt ſols, de huer comme un diable !
Je rendrois, pour le coup, ſon rêve véritable.
Il veut être caché dans cette occaſion ;
Mais, pour mieux me venger, je nommerois ſon nom :
Et je dirois tout haut : La piece eſt de Clitandre :
Épargnez-vous, Meſſieurs, la peine de l'entendre ;
Il croit avoir produit quelque choſe de beau ;
Mais l'ouvrage eſt un monſtre, & l'auteur un bourreau.

SCENE IV.

CLITANDRE, ARLEQUIN.

CLITANDRE.

D'Amon m'a ſu convaincre, & ſa raiſon m'éclaire ;
Mon effroi ſe diſſipe aux traits de ſa lumiere :
Sans lui, ſans ſes conſeils, dans mes fauſſes terreurs,
J'allois, à mes dépens, divertir les Acteurs ;
J'aurois, à leurs regards devoilant ma foibleſſe,
Ajouté follement une Scene à ma Piece,
Dont j'allois devenir moi-même le héros :
Je lui dois ma raiſon, je lui dois mon repos.
C'en eſt fait, mon eſprit ne croit plus au préſage :
J'attens préſentement le ſort de mon ouvrage,
Avec la fermeté qu'un ſage doit avoir ;
Et, ſans trop préſumer, je ſens un noble eſpoir :
Je prétens me montrer, quoi que le deſtin faſſe,
Modeſte dans ma gloire, ou fort dans ma diſgrace.

ARLEQUIN.

Ah ! Qu'entens-je ! Monſieur, quel heureux changement !
Puiſſiez-vous perſiſter dans un tel ſentiment !

CLITANDRE.

Oui, j'y perſiſterai. Je ſuis aimé d'Hortenſe :
Mes feux vont être heureux, ſelon toute apparence.
Que me faut-il de plus, armé d'un tel bonheur ?
Je puis du ſort jaloux défier la fureur.

ARLEQUIN.

Tremblez, Monſieur ; j'entens la pendule qui ſonne.

CLITANDRE.

Voilà l'heure fatale, & tout mon corps friſſonne.

SCENE V.

CLITANDRE, ARLEQUIN, DAMON.

DAMON.

Allons, courage, ami; le préſage eſt flatteur,
Votre ſonge commence à ſe trouver menteur,
Car vous aurez grand monde à votre Comédie;
De carroſſes, déja, cette rue eſt remplie.

CLITANDRE.

Tant pis; un ſi grand monde eſt toujours dangereux:
Le tumulte accompagne un public trop nombreux.

ARLEQUIN.

Ah! Monſieur, diſſipez la peur qui vous domine:
Le ſouffleur avec qui j'ai bu tantôt chopine,
M'a dit que ſur la piece il faiſoit un grand fond:
Et, qui plus eſt encor, tout l'orcheſtre en répond.

CLITANDRE.

Ce ſuffrage me donne une aſſurance extrême.

DAMON.

Mais les Comédiens en répondent eux-mêmes;
Ils le diſent tout haut.

CLITANDRE.

Que m'annoncez-vous là?
Je ſuis perdu, Monſieur; ma Piece déplaira.
Le malheur ſuit toujours les ouvrages qu'on vante;
L'exemple nous le prouve, & le ſort m'épouvante.

DAMON.

Moi, j'eſpere, au retour, vous faire compliment;
Et je cours me placer ſans perdre un ſeul moment.

CLITANDRE.

Allez vîte; en un jour de combat & de guerre,
On ne ſauroit avoir trop d'amis au Parterre.
De marcher ſur vos pas je ne puis m'empêcher;
Au fond du Paradis je m'en vais me cacher.

ARLEQUIN.

C'eſt l'enfer des Auteurs qu'un Paradis ſemblable, Monſieur.

CLITANDRE, *en s'en allant.*

Ce qu'il me dit n'eſt que trop véritable.

SCENE VI.

ARLEQUIN, *ſeul.*

S'Il tremble maintenant, ce n'eſt pas ſans raiſon :
Tout brave que je ſuis, j'ai pour lui le friſſon.
Ce qui préſentement m'alarme davantage,
C'eſt qu'il m'a, ventrebleu ! dépeint dans ſon ouvrage :
J'y parois ſous mon nom, comme ſous mes habits.
Un homme comme moi craint d'être compromis.
Si le nom d'Arlequin, ce nom ſi reſpectable,
Se voyoit bafoué, ce ſeroit bien le diable !
Comme la Comédie eſt à deux pas d'ici,
Je n'irai pas bien loin pour en être éclairci :
Courons-y de ce pas. Maiſon vient. C'eſt mon Maître !
O Ciel ! En quel état je le revois paroître ?

SCENE VII.

CLITANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

QU'avez-vous ?

CLITANDRE.

Un fauteuil, vîte ; je n'en puis plus !
Mes ſens, jamais mes ſens ne furent plus émus.
Fentre à la Comédie, admire mon étoile !

Dans le moment fatal que l'on leve la toile :
Du monde que je vois je ſuis épouvanté,
J'entens mugir les flots du Parterre agité :
Je regarde en tremblant tous ces Juges ſéveres,
Que ne ſauroient fléchir ni brigues ni prieres.
De mon ſupplice alors je crois voir les apprêts :
Tous les cris que j'entens me ſemblent des ſiffleis,
Quand, pour comble d'effroi, j'apperçois un vieux Cuiſtre
Dont je n'ai jamais vu le viſage ſiniſtre,
Qu'il ne m'ait annoncé quelque malheur prochain ;
Il me fixe des yeux, me montre de la main :
Je lis dans ſes regards ma mortelle ſentence,
Et veux me dérober à ſa noire préſence ;
Mais je fais un faux pas, & culbute en fuyant.
Voilà l'Auteur tombé, dit-il, en me voyant ;
C'eſt lui, je le connois : je crains que pour l'ouvrage
Cette chûte ne ſoit d'un funeſte préſage.
Ces mots me percent l'ame, & je reviens enfin,
La pâleur ſur le front & la peur dans le ſein.

SCENE DERNIERE.

CLITANDRE, ARLEQUIN, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

UNe lettre, Monſieur....

CLITANDRE.

De quelle part vient-elle ?
Tu fus toujours porteur de mauvaiſe nouvelle.
(*Il lit.*)
Mon pere arrive en ce moment,
Il approuve notre flamme ;
Et, pour époux, j'obtiens l'amant
Qui pouvoit ſeul toucher mon ame.

Enchanté comme moi d'un aveu ſi flatteur,
Clitandre connoît-il l'excès de mon bonheur ?

HORTENSE.

Mon cœur eſt tranſporté ! Si le public affable
Faiſoit à mon ouvrage un accueil favorable,
Et s'il m'applaudiſſoit, en cet heureux inſtant,
Non, il ne ſeroit pas de mortel plus content !

ARLEQUIN.

Monſieur, d'un bon ſuccès ce billet vous aſſure.

CLITANDRE.

Ah ! Mon procès perdu m'eſt d'un mauvais augure.
Mais, voyons au plutôt cet objet raviſſant,
Et nous viſiterons le parterre en paſſant.

Fin du Prologue.

ACTEURS.

APOLLON.
THALIE.
LA CRITIQUE.
UN AUTEUR SATYRIQUE.
CHRISANTE, homme ſingulier.
LA MÉDISANCE.
LE VAUDEVILLE.
CORESUS, Arlequin.
La Contredanſe, le Tambourin, le Menuet, &c.

La Scene eſt au Parnaſſe.

LA CRITIQUE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

APOLLON, THALIE.

THALIE.

SEIGNEUR, malgré la brigue & la clameur publique,
Parmi les doctes Sœurs, vous venez de placer
La juſte & la ſaine Critique;
Elle vient s'établir dans l'Etat Poétique,
Pour y maintenir l'ordre, & pour le policer.
Je ne ſaurois, pour moi qui préſide au Comique,
Et qui tiens de ſes traits mon plus grand agrément,
Donner à votre choix trop d'applaudiſſement.
Quel bonheur de la voir gouverner le Parnaſſe,
Elle qui par le vrai ſe regle uniquement,
Et ne fait à perſonne injuſtice ni grace!

APOLLON.

Dans le monde on a d'elle une autre opinion ;
Par un injuſte effet de la prévention,
De tout le genre-humain on la croit l'ennemie :
On croit, que ſans égard & ſans diſtinction,
Elle condamne tout par une baſſe envie.
Pour détruire les faux portraits
Qu'a fait d'elle, en tous lieux, la noire calomnie,
Il faux, aux yeux de tous, qu'elle ſe juſtifie,
Et dévoile au grand jour ſes véritables traits.
Chacun viendra lui rendre hommage,
Et la féliciter ſur ſes honneurs nouveaux.
Elle doit faire voir que ſon goût toujours ſage,
Sait approuver le vrai, comme blâmer le faux ;
Qu'elle reprend ſans fiel, & que ſon badinage,
Sans bleſſer la perſonne, attaque les défauts.
Elle ne prétend plus, ſur-tout, qu'on la confonde
Avec la Satyre ſa ſœur,
Qui ſous ſon nom s'affichant dans le monde,
Lui fait partager ſa noirceur.
Elle ſent trop qu'il eſt de ſon honneur
De démaſquer cette même Satyre,
Qui, dans ſa maligne fureur,
Ne reprend point par le deſir d'inſtruire,
Mais par le noir plaiſir qu'elle prend à médire ;
Et de déſavouer tous ces Auteurs obſcurs,
Dont la plume anonyme
Juſques ſur la vertu répand ſes traits impurs,
Et qu'inſpire en ſecret ſa ſœur illégitime.
Je dois moi-même les punir,
Et pour jamais bannir,
Cette engeance coupable,
Pour la gloire de l'art qu'elle rend mépriſable.
Mais j'en vois un qui paroît en ces lieux :
Par le talent de mordre, il s'eſt rendu fameux ;
Son eſprit fécond en injures,
Inonde le public d'un torrent de brochures.

THALIE.

C'eſt la critique apparemment
Qui l'attire au Parnaſſe ;
Il vient lui faire compliment ;
Je vous laiſſe avec lui.

(*Elle s'en va.*)

APOLLON.

J'admire ſon audace !

SCENE II.

APOLLON, UN AUTEUR.

APOLLON.

PArlez. Qui vous conduit dans le ſacré vallon?

L'AUTEUR.

Je me ſuis diſtingué dans votre république ;
Et je viens, ſavant Apollon,
Pour complimenter la Critique,
En qualité de nourriſſon.

APOLLON.

Vous êtes bien hardi de prendre un pareil nom,
Et de paroître en ma préſence,
Vous que guident la haine & la prévention ;
Qui n'êtes inſpiré que par la médiſance,
Dont les écrits remplis de contradiction,
Troquent la vérité, dégradent la raiſon ;
A qui la Satyre effrenée
Dicte tant de faux jugemens,
Et dont l'haleine empoiſonnée
Obſcurcit le mérite, & ternit les talens !

L'AUTEUR.

Ce ſont de petits badinages
Faits pour égayer mes ouvrages,
Et pour divertir le lecteur.
Je croyois par là même obtenir vos ſuffrages.

APOLLON.

Allez, je mépriſe un Auteur
Qui n'a pour Muſe que l'envie,
Et dont le mauvais cœur
N'eſt racheté d'aucun trait de génie.
Sortez de votre erreur,
Et connoiſſez mieux la Critique:
Contre la vérité jamais elle n'agit;
Elle veut qu'un Auteur, dans tout ce qu'il écrit,
Cenſure en galant homme, & non en ſatyrique
Qui ne reſpecte rien, & qui mord à crédit.

L'AUTEUR.

Je ne la croyois pas capable de ſcrupule:
J'ai penſé juſqu'ici qu'elle mettoit ſon art
A tourner tout en ridicule;
Qu'au mérite réel elle avoit peu d'égard;
Que le ſuccès d'un livre étoit chez cette Dame
Un droit pour le fronder, fut-il blâmable ou non?
Et qu'elle préféroit une bonne Epigramme
A la plus ſolide raiſon.
Pour moi, je l'avourai, je ne lis une Piece
Que pour en déchirer l'Auteur;
Et jamais je ne goûte un plaiſir plus flatteur,
Que lorſque j'emporte la piece.

APOLLON.

Le charmant petit cœur!

L'AUTEUR.

Là, ſans détour, Seigneur,
Parlons de la Critique, & rendons-lui juſtice:
Son eſprit n'eſt point fait pour abolir le beau;
Elle eſt, autant que moi, portée à la malice;
Sa main pour rien ne tient pas un flambeau;
Brûler, eſt pour elle un délice.

APOLLON

Otez-vous de mes yeux, ſortez de l'Hélicon;
Je jure à vos pareils une éternelle haine,
Et vous défends, ſous la plus rude péine,
D'oſer à l'avenir vous parer de ſon nom.

Apprenez qu'en tout tems le Vrai ſeul la tranſporte ;
Que jamais aucun fiel n'empoiſonne ſes traits,
Et que le flambeau qu'elle porte
Eclaire & ne brûle jamais.
(*L'Auteur s'en va.*)

SCENE III.

APOLLON, CHRISANTE.

APOLLON.

QUe demande Monſieur ?

CHRISANTE.

Je viens voir la Critique,
Pour un deſſein qu'il faut que je lui communique.

APOLLON.

Vous pouvez vous ouvrir à moi,
Car elle ne gouverne ici que ſous ma loi.

CHRISANTE.

Seigneur, c'eſt ce que je vais faire.
Vous voyez devant vous un homme ſingulier :
J'ai le goût excellent, mais très-particulier :
Ce qui plaît au public, a droit de me déplaire ;
Je blâme conſtamment ce qu'il ſemble eſtimer,
Et j'eſtime au contraire,
Ce qu'il affecte de blâmer.

APOLLON.

Pourquoi vous écarter du chemin ordinaire ?
Et qui peut contre lui ſi fort vous animer ?

CHRISANTE.

C'eſt la droite équité que jamais il n'écoute :
Conduit par ſon caprice, il eſt extrême en tout :
Et je viens vous prier de réformer ſon goût.

APOLLON.

Sur le vôtre, ſans doute ?

CHRISANTE.

Ne penſez pas railler ; tout n'en iroit que mieux,
S'il ſuivoit aujourd'hui mon goût judicieux ;
La raiſon fixeroit ſon eſprit trop volage,
Et lui feroit tenir une route plus ſage ;
On verroit moins d'abus ; la prudence & la paix,
Dans tous les lieux publics, régneroient à jamais ;
Nuls orages, ſur-tout, nuls flots & nuls obſtacles
Ne troubleroient, Seigneur, les tranquilles ſpectacles,
On n'entendroit plus de ſifflets :
L'humanité condamne un inſtrument ſi triſte ;
Je ne m'en ſuis jamais ſervi que contre Inès
Et contre Rhadamiſte.

APOLLON.

Qui vous rend leur antagoniſte ?

CHRISANTE.

Belle demande ! Leur ſuccès.
Le ſentiment commun eſt toujours le mauvais,
Je vous l'ai déja dit, c'eſt pourquoi j'y réſiſte :
Par la même raiſon, je me pique aujourd'hui
D'être le Chevalier des Pieces malheureuſes !
Mes poumons éloquens & mes mains généreuſes
Combattent pour leur cauſe, en dépit de l'ennui ;
Et tout Auteur qui tombe, en moi trouve un appui.

APOLLON.

Voilà des ſentimens tout à fait charitables.
Mais, entre nous, mon cher Monſieur,
N'auriez-vous point pitié de vos ſemblables ?
Et du public qui cauſe votre aigreur,
N'auriez-vous pas vous-même éprouvé la rigueur ?

CHRISANTE.

Il m'a bruſqué, Seigneur, une fois en ma vie ?
Mais à la charge il n'eſt plus revenu,
Car je m'en ſuis fort ſagement tenu
A ma premiere Tragédie.

APOLLON.

Je ne m'étonne plus de votre antipathie.

CHRISANTE.

CHRISANTE.

J'ai l'avantage maintenant
De le contrarier ſans ceſſe,
Et de me déchaîner contre ſon jugement,
Sans redouter ſa fureur vengereſſe;
C'eſt pour jouir de ce contentement,
Que je vais à la Comédie.
Critique-t-il? J'apologie.
Applaudit-il? Je ſuis ardent
A faire la contre-partie.
Ce qui me flatte enfin, & qui doit le piquer,
Puiſqu'avec vous il faut que je m'épanche,
C'eſt qu'il n'a jamais pu qu'une fois m'attaquer,
Et qu'il me donne, lui, tous les jours ma revanche.

APOLLON.

Vous n'êtes pas ingrat, je puis vous l'atteſter;
Vous lui rendez, Monſieur, ce qu'il peut vous prêter.
Sans vous donner le ſoin de rimer & d'écrire,
Vous n'avez qu'à parler & qu'à vous préſenter,
Pour mériter d'abord les traits de ſa ſatyre.

CHRISANTE.

Vous avez beau, dans ce moment,
Prendre ſa cauſe en main à mon déſavantage,
J'ai là dans mon cerveau le deſſein d'un Ouvrage
Qui vous fera bientôt changer de ſentiment.
Vous l'allez applaudir, je gage:
Son titre ſeul m'eſt d'un bon pronoſtic.

APOLLON.

Quel eſt donc ce deſſein digne de mon ſuffrage?

CHRISANTE.

C'eſt la Critique du public:
Ses écarts démontrés par ſa propre conduite,
Par ſon peu de lumiere, ou ſon peu d'équité,
Et ſon infaillibilité
Totalement détruite;
Par tous ſes jugemens pleins de prévention,
D'erreur, de contradiction,
Par ſes geſtes & dits, qui n'ont ni fin ni ſuite.

APOLLON.

Le projet eſt nouveau ! Mais, voudriez-vous bien
Me détailler, m'apprendre
Ce que dans le public vous trouvez à reprendre,
Soit dans ſes actions, ou dans ſon entretien ?

CHRISANTE.

Mille travers, mille bévues,
Son goût pour le clinquant dont il eſt le ſoutien,
Et pour la nouveauté qu'il porte juſqu'aux nues,
Ou qu'il met au-deſſous du rien ;
Car jamais il ne garde un milieu raiſonnable :
Chez lui tout eſt divin, ou tout eſt miſérable :
Sa fureur pour la mode & pour tout charlatan :
Tous les uſages fous dont il eſt Partiſan ;
Toutes ſes politeſſes fades,
Ses viſites, ſes embraſſades,
Et ſes ſaluts du premier jour de l'an ;
Du Carnaval ſes maſcarades,
Du mardi-gras ſon tranſport Calotin,
Et ſon air ſot le lendemain :
Son exercice aux Tuileries,
Ses caracols, ſes lorgneries ;
Aux ſpectacles ſes flots, ſes vertiges fréquens,
Ses battemens de mains donnés à contre-tems ;
Toutes ſes moucheries,
Ses bâillemens, ſes crachemens,
Aux endroits les plus beaux, les plus intéreſſans ;
Son ridicule étrange
De recevoir avidement
La plus inſipide louange,
Et d'applaudir toujours le banal compliment,
Qu'on lui retourne inceſſamment,
Sa rage opiniâtre
De crier preſqu'à tout moment,
Place aux Dames, place au Théatre ;
Parlez plus haut ; l'habit noir, chapeau bas ;
Paix, Monſieur l'Abbé, haut les bras :
Annoncez, *bis*, la cabriole :

Et pour tout dire, enfin, l'inſupportable rôle
Qu'il fait, dès qu'au Parterre il ſe trouve preſſé,
Ce qui révolte l'ame, & fait hauſſer l'épaule
A tout homme de goût, à tout homme ſenſé.

APOLLON.

Vous peignez-là la multitude,
Mere du tumulte & du bruit,
Que n'arrête aucun frein, que l'exemple ſéduit;
Qu'entraîne la coutume ou l'aveugle habitude,
Et non le vrai Public que la raiſon conduit,
D'où part ce grand corps de lumiere,
Qui me guide moi-même, & ſans ceſſe m'éclaire:
Ce Public, en un mot, avec choix aſſemblé,
Tel qu'on le voit paroître
Aux jeux d'un Théatre réglé,
Quand il écoute en ſage, & qu'il prononce en maître
Ses arrêts qui le font ſi dignement connoître,
Et dont nul, avant vous, n'a jamais appellé.

CHRISANTE.

Vous nous repréſentez une belle chimere:
Le Public que nous connoiſſons,
Tient juſtement un chemin tout contraire;
Et pour en appeller, j'ai de bonnes raiſons,
Quand dans ſa fougue extrême
Il juge ſans attendre & s'inſtruire du fond,
Et qu'il ſe contredit à chaque inſtant lui-même,
Par ſes ouis, & par ſes nons.
Je porte ici de quoi prouver la choſe:
Tenez, liſez, ſans attendre plus tard,
Vous verrez qu'il approuve ou condamne au hazard,
Et ſans connoiſſance de cauſe.
La Liſte que voilà
Montre ſon injuſtice,
Sa légéreté, ſon caprice,
Et ſon goût dépravé, qui toujours l'emporta.

APOLLON *lit.*

Pieces que le Public a ſifflées, & qu'il devoit applaudir.

LE CHEVALIER BAYARD.

CHRISANTE.

Il l'a condamné ſans l'entendre,
Ce généreux Bayard qu'on nous a peint ſi tendre,
Et ſi plein d'amitié.
Il l'a proſcrit ſans aucune pitié
Pour les vertus de l'aimable Julie.
Sans nul égard pour le brave Montfort,
Qui d'abord quoiqu'aimé, par un ſublime effort
A Bayard cede ſa maîtreſſe,
Et prend en même temps, par un trait de Nobleſſe
Et plus grand & plus fort,
Tout l'argent du convoi que ſon rival lui laiſſe.
Sans reſpecter enfin dans ſon tranſport,
Madame Marc, la bonne amie
De ce pauvre Saint Pol que j'aime à la folie,
De rage contre lui, j'en ſuis tout tranſporté.

APOLLON.

Sachez que le Public juſtement révolté,
A proſcrit dans Bayard un monſtre dramatique,
Dont on n'admire plus que ſon premier renom,
Où, ſans intéreſſer, tout choque la raiſon,
A qui l'on fait honneur d'en faire la Critique.
(*Il lit.*) ERIGONE.

CHRISANTE.

Voyons un peu comment, & par quelle couleur
Vous pourrez du Public excuſer la rigueur,
Pour cette Reine infortunée,
Preſque en naiſſant abandonnée?

APOLLON.

Sa conduite pour elle eſt pleine d'équité.
Au ſecond Acte il a rendu juſtice,
Applaudiſſant à ſa beauté.

CHRISANTE.

C'eſt ce qui prouve ſon caprice,
Et qui fait voir le mauvais goût qu'il a
De préférer cet Acte-là,
Qui n'eſt qu'un r'habillage
D'Heraclius, d'Amaſis, de Cinna.

APOLLON.

Mais le dernier eſt pis que tout cela.

CHRISANTE.

C'eſt juſtement le plus beau de l'ouvrage.
Le bon cœur & l'honnêteté
En font par-tout la baſe.
On y voit la vertu régner dans chaque phraſe.
Erigone & Nerée offrent en vérité
Un combat de civilité,
Qui doit toucher les belles ames;
Pour moi, je n'ai pu voir, ſans en être enchanté,
La politeſſe de ces Dames,
Qui font aſſaut de compliment,
En ſe renvoyant la couronne.
L'une la quitte galamment
L'autre fait des façons pour s'aſſeoir ſur le Trône
Qu'on lui préſente poliment.
Voilà, Seigneur, voilà de ces traits qui font rire
Le Public d'aujourd'hui fauſſement délicat.
Pour moi, je les admire,
Et je trouve charmant ce qu'il trouve ſi plat.

APOLLON.

C'eſt pour le contredire.
(*Il lit.*)
Piece que le Public a applaudie, & qu'il devoit ſiffler.

LE GLORIEUX.

CHRISANTE.

C'eſt ici que je vous attends,
Je vous défie en ces inſtans,
De me juſtifier ſa grande réuſſite.

APOLLON.

Il a le ſuccès qu'il mérite.
Et le Public par-là, vous fait voir hautement...

CHRISANTE.

Le comble de l'égarement,
D'applaudir un pareil ouvrage,
Dont le Héros n'eſt qu'un plat perſonnage,
Copié d'après l'Important,

Et choquant de toute maniere ;
Avec ſa maîtreſſe inſolent,
Malhonnête homme envers ſon pere ;
C'eſt le plus mauvais caractere.

APOLLON.

Tout eſt ſauvé par l'art d'avoir ſû l'aſſortir :
Ses contractes le font ſortir,
D'une façon brillante & ſinguliere.

CHRISANTE.

Oh, vous avez raiſon !
L'art de la Piece eſt grand, & la conduite exacte ;
Car l'expoſition,
Ne s'en fait qu'au quatrieme Acte.
Quand à l'intrigue, elle eſt neuve vraiment ;
Une reconnoiſſance en eſt le fondement :
Oh ! le beau nœud de Comédie,
Qu'un lieu commun de Tragédie
Qui fait pleurer les gens !
Et l'heureux dénouement de Piece,
Que celui qu'on a vu dans plus de vingt Romans !
Encore y prenoient-ils ſix francs !

APOLLON.

N'importe, il intéreſſe.
Le Public dépouillant ſa rigueur à propos,
En faveur des beautés a fait grace aux défauts ;
Et, tout peſé dans la balance,
Il n'a pu refuſer ſon applaudiſſement
A qui l'a ſu divertir noblement,
Et dans la bienſéance.

CHRISANTE.

Et dans la bienſéance ? Ah ! le trait eſt fort bon !
Et comment nommez-vous la propoſition
Que Liſimond fait à Liſette,
A qui juſqu'au valet chacun conte fleurette,
De lui meubler une maiſon ?
Vous nous vantez les mœurs, la choſe eſt ſans égale,
D'un ouvrage qui peint le vice tout à nu,
Et qui préciſément ouvre par le ſcandale.

APOLLON.

Mais il finit par la vertu.

CHRISANTE.

Adieu, Seigneur, adieu, je quitte la partie,
Après un pareil trait,
Le public me révolte; & qui le juſtifie,
Ne peut être mon fait.

APOLLON.

Vous êtes fort le nôtre, & je vous certifie
Que pour la raillerie,
On ne ſauroit trouver un plus heureux ſujet
Ne craignez pas avec votre projet,
Que la Critique vous oublie.

CHRISANTE.

Je ſai qu'à nos dépens, chargeant notre portrait;
Vous allez divertir le peuple poétique;
Tirer ſur les paſſans fut toujours votre tic:
Mais apprenez, Monſieur le Dieu cauſtique,
Que qui ſe moque du Public,
Se moque auſſi de la Critique,
Et d'Apollon & de toute ſa clique.

(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

APOLLON, *ſeul.*

SOn ridicule eſt ſans égal.
Tout ſingulier qu'il eſt dans ſa folie,
C'eſt pourtant un original,
Qui dans Paris a plus d'une copie.
La Critique paroît: c'eſt elle, je la vois.

SCENE V.

APOLLON, LA CRITIQUE.

APOLLON.

VEnez, juſte Critique, il eſt tems qu'au Parnaſſe
Vous faſſiez reſpecter mes loix;
De vos faux nourriſſons j'ai confondu l'audace:
Je vous ai fait connoître en proſcrivant leur race.
Juſtifiez mon choix,
Dans le haut rang où je vous place:
Et donnez le précepte & l'exemple à la fois.

LA CRITIQUE.

Pour mériter, Seigneur, tous les ſuffrages,
Et remplir dignement ces pénibles honneurs,
Je tâcherai d'inſtruire en cenſurant les mœurs;
Et ne reprendrai les Ouvrages,
Que pour éclairer les Auteurs.

(*Apollon s'en va.*)

SCENE VI.

LA CRITIQUE, LA MÉDISANCE.

LA MÉDISANCE.

MAdame, je prens part, comme votre parente,
A votre fortune brillante.

LA CRITIQUE.

Pardon, j'ai de la peine à remettre vos traits,
J'ai beau vous regarder de près.

LA MÉDISANCE,

J'ai pourtant avec vous aſſez de reſſemblance.
La Critique ne devroit pas

Méconnoître la Médiſance ;
Et de moi, dans le monde, on fait aſſez de cas,
Pour m'avouer d'abord ſans nulle répugnance.

LA CRITIQUE.

Si je vous méconnois, il n'eſt pas ſurprenant ;
Le chemin que je tiens eſt différent du vôtre :
La raiſon & le vrai me guident conſtamment ;
Et vous plaiſez le plus ſouvent,
Aux dépens de l'un & de l'autre.

LA MÉDISANCE.

Vous, ſi vous m'imitiez, vous feriez ſagement.
Par la vérité trop ſincere,
On eſt preſque toujours aſſuré de déplaire :
Et l'on ennuie indiſpenſablement,
En ſuivant trop exactement
Les pas de la raiſon ſévere.
C'eſt le trop de franchiſe avec l'auſtérité,
Qui vous rend le fléau de la ſociété.
Vous n'avez point de politique ;
Je ſuis autant que vous mordante & ſatyrique ;
Mais je préviens d'abord par mon air ſéducteur.
Je ſai, pleine d'adreſſe,
Colorer mon poiſon avec délicateſſe :
Par l'art que j'ai de flatter l'auditeur,
Je couronne toujours ma victime de fleurs,
Et l'égorge avec politeſſe.

LA CRITIQUE.

Il eſt vrai que j'agis avec plus de rudeſſe ;
Aux auditeurs je ne tends point d'appâts ;
Et devant eux je dis ce que je penſe.
Ma langue n'a pas la prudence
De ne percer que ceux qui n'y ſont pas.

LA MÉDISANCE.

C'eſt par cette conduite & mes façons polies,
Que je me vois reçue avec empreſſement
Dans les meilleures compagnies ;
J'en fais tous les plaiſirs & tout l'amuſement ;
Je porte avec moi l'enjouement,

Et réveille par mes ſaillies.
Par exemple, je ſors d'un cercle maintenant,
Où j'ai trouvé d'abord en arrivant,
Les Hommes aſſoupis, les Dames endormies.
Faiſant ſur un ſopha des nœuds nonchalamment,
Une coquette aſſez jolie,
De ſa parure ennuyoit ſon amie,
Qui ſommeilloit en l'écoutant.
Une prude enrageoit, & parloit de la pluie:
Un Officier barbon jurant entre ſes dents,
Contre l'extrême diſette
Des nouvelles du tems,
Déploroit de la paix les malheurs éclatans,
Qui faiſoient tomber la Gazette
Faute d'événemens,
Et réduiſoit les braves gens
A raiſonner cornette.
Dans un miroir un jeune Préſident,
Se contemploit fort amoureuſement:
Et redreſſant ſon encolure,
Converſoit agréablement,
Avec ſa longue chevelure,
Qu'il rajuſtoit en fredonnant.
Et pour achever la peinture,
Un Marquis tout brillant
Et tout chamarré de dorure,
Dans un fauteuil étendu poliment,
S'amuſoit en ſifflant,
A lire le Mercure.

LA CRITIQUE.

Vous peignez admirablement.

LA MÉDISANCE.

Toute cette troupe réunie,
S'ennuyoit mutuellement;
Aucun d'eux n'avoit le génie
De ranimer la converſation
Et d'amuſer la compagnie:
Tout le monde, en un mot, bâilloit à l'uniſſon.

Je parois ; ma présence
D'abord du cercle entier fixe l'attention.
Je décoche (admirez l'effet de ma puissance !)
Je décoche en riant un trait de ma façon,
Qui peint un homme absent de notre connoissance:
De ma bouche le trait est à peine parti,
Qu'il répand la chaleur dans toute l'assemblée ;
L'on badine, l'on cause, on n'est plus assoupi,
Dans tous les cœurs la joie est réveillée ;
Chacun dit son bon mot, & médit à l'envi :
Je triomphe dans la mêlée,
Par un rafinement de malice nouveau ;
Et profitant de leur ivresse,
Je leur débite un conte, où mon adresse,
Sous des noms empruntés, fait leur propre tableau,
Sans qu'aucun d'eux s'y reconnoisse :
On m'interrompt par mille ris ;
A peine, en éclatant, permet-on que j'acheve ;
Je suis charmante, je ravis,
Jusqu'aux Cieux on m'éleve :
J'avoue en ces momens flatteurs
Que rien n'est comparable à mon bonheur suprême :
Je me fais des amis de tous mes auditeurs,
En goûtant le plaisir de médire d'eux-mêmes.

LA CRITIQUE.

Je suis au désespoir, moi qui suis sans noirceur,
Qui seulement exerce ma censure,
Pour rendre le monde meilleur ;
Et ne montre jamais d'aigreur
Que contre le faux goût, le vice & l'imposture,
Je n'ai pas le même bonheur.
On me fuit, on me redoute :
Avec répugnance on m'écoute ;
Et l'on traite ma candeur,
D'esprit caustique & de mauvaise humeur ;
Tandis que, pleine d'artifices,
Par le plaisir de nuire exerçant vos malices,
Et de vos traits parés de fleurs & de rubans,

Perçant ſous main les plus honnêtes gens,
De l'Univers entier vous faites les délices,
Et recevez mille applaudiſſemens.
Non, cela me dépite;
Et plus j'y ſonge, & plus mon eſprit s'en irrite.

LA MÉDISANCE.

C'eſt votre faute auſſi, pourquoi vous aviſer
De reprendre les gens & de moraliſer?
On hait le ton pédant dans le ſiecle où nous ſommes.
Renoncez à l'honneur de corriger les hommes;
Pour gagner leur eſprit & pour les maîtriſer,
Faites comme je fais, ne ſongez qu'à leur plaire,
Et qu'à les amuſer.
Dépouillez-moi cet air ſévere;
Et dans le grand monde aujourd'hui,
Venez avec moi vous répandre,
Y puiſer l'agrément qu'on ne prend qu'avec lui:
Et quittez-moi ſans plus attendre,
Votre Hélicon, le ſéjour de l'ennui.
Les Muſes & Phœbus, je vous parle en amie,
Sont la plus ſotte compagnie
Qu'on puiſſe fréquenter,
N'en déplaiſe à leur beau génie,
Qu'on a grand tort de nous vanter.
Votre Apollon n'a que ſes vers en tête.
Tirez-le de la rime, il eſt ſot, emprunté,
Fait mille quiproquos dans la ſociété:
Et je ne vis jamais un Dieu d'eſprit ſi bête.
Clio, la lunette à la main,
En voulant parcourir le ſéjour du Tonnerre,
Fait mille faux pas ſur la terre,
Et s'écarte du grand chemin.
Euterpe avec ſon chien & ſa flûte champêtre,
Ne fait plus qu'affadir par ſes vieilles chanſons,
Et n'eſt bonne qu'à mener paître
Ses geniſſes & ſes moutons.
Melpomene fatigue avec ſes confidences,
Et déſeſpere par ſes pleurs;

Le Public aujourd'hui qui rit de ſes ſouffrances,
Eſt rebattu de ſes clameurs,
De ſes ſonges, de ſes terreurs,
Raſſaſié de ſes ſermens, de ſes fureurs;
De ſes oracles pleins d'horreurs,
Et de ſes cruelles vengeances:
Pour moi, ſon ſeul mouchoir me donne des vapeurs.
A la faveur de la Satyre,
Thalie a le ſecret de nous mieux réveiller:
Mais par malheur pour elle, & puiſqu'il faut tout dire,
Son devoir eſt de faire rire,
Et ſon deſtin, ſouvent, eſt de faire bâiller.
Pour votre plaiſir propre, & pour celui des autres,
Partons enſemble croyez-moi,
Nous vivrons comme ſœurs & dans la bonne foi:
Vous ſaurez mes ſecrets, & me direz les vôtres,
Nous mordrons en commun. Vos talents joints aux nôtres,
Soumettront tout à notre loi,
Et nous ſerons du monde, & l'amour & l'effroi.

LA CRITIQUE.

Par vos diſcours vous êtes ſéduiſante,
Votre air eſt engageant, & votre abord enchante,
Avec peine l'on s'en défend;
Et vous êtes charmante
A ne voir qu'en paſſant;
Mais à l'uſer, la choſe eſt différente;
Et pour cauſe, entre nous,
Vous me diſpenſerez de faire choix de vous
Pour mon amie, & pour ma confidente.

LA MÉDISANCE.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît?

LA CRITIQUE.

Pourquoi? belle parente,
C'eſt que ſous un air prévenant,
Vous êtes & fauſſe & méchante;
Que vous ne careſſez les gens ſi tendrement,
Que pour mieux exercer contre eux, en les quittant,

Votre langue mordante.
Vous le voyez, je parle franchement :
Dans l'art de déguiſer je ſuis très-ignorante ;
Et pour faire de vous ce portrait reſſemblant,
Je n'attens pas que vous ſoyiez abſente.

LA MÉDISANCE.

Quoi que vous me diſiez, & malgré vos refus,
J'aime votre perſonne, & j'ai pour vos vertus
Une eſtime infinie ;
Vous n'avez point de plus parfaite amie :
Si vous ſaviez les tendres ſentimens
(*à part.*)
Que j'ai pour vous.... (comme je mens !)
Vous auriez de mon cœur une meilleure idée ;
Vous feriez cas ſur-tout de ma ſincérité.

LA CRITIQUE.

Oh ! je ſuis très-perſuadée
De votre cordialité.

LA MÉDISANCE.

Adieu, Critique aimable, à regret je vous quitte ;
Et je vais en tous lieux prôner votre mérite,
Et célébrer votre candeur.
(*bas en s'en allant.*)
Quelle prude ſauvage ! Ah ! je brûle
D'arriver à Paris pour ſoulager mon cœur,
Et la tourner en ridicule.

SCENE VII.

LA CRITIQUE, LE VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE.

AIR. *Souffrez que je dreſſe.*

Votre règne aimable,
Critique agréable,

Votre regne aimable
M'attire en ces lieux :
Daignez à mes vœux
Vous montrer favorable :
Votre regne aimable
M'attire en ces lieux.

LA CRITIQUE *récite.*

Ayez la bonté de m'apprendre
Qui vous êtes premiérement,
Beau chanteur qui venez me rendre
Viſite ſi gaiment ?

LE VAUDEVILLE.

Je ſuis, ma belle Reine,
Flon, flon, la rira dondaine,
Un Dieu plaiſant & gai gai
La rira dondé.
Soumis à votre empire,
Ta la rari, ta la ra rire,
Et dans la nouveauté couru
Lanturlu, lanturlu.
A la cour, à la ville,
Je célebre Jean-Gille ;
Et de Bacchus & de l'Amour,
La nuit & le jour
Je chante la, la, la, la, la,
Je chante la Folie.
J'amuſe, tour à tour,
La laide & la jolie,
L'homme d'eſprit & le nigaut,
La mirtan plan lantirelarigaut.
Par mes tourelourirettes
Je mets en train les fillettes,
Et je leur fais faire un ſaut,
Deux ſauts ;
Ma puiſſance eſt entiere,
Tout le long de la riviere ;
Et je mets tout, dans mes airs fous,
Sans deſſus deſſous.

Sans devant derriere :
Mon caprice eſt mon ſeul roi,
Et toute la terre eſt à moi.

LA CRITIQUE *récite.*

A ce langage, à ces refreins,
Je reconnois le Vaudeville,
Qui fait des plaiſirs à la Ville,
Et l'ame de tous les feſtins.

LE VAUDEVILLE *chante.*

AIR. *Tu croyois en aimant Colette.*

Oui, de Comus que je fais rire,
Je ſuis le plus cher favori.

LA CRITIQUE.

Je ne m'étonne plus, beau ſire,
Si vous êtes ſi bien nourri.
(*Elle récite.*)
Mais dans ces lieux quel ſujet vous amene ?

LE VAUDEVILLE.

AIR. *Quel plaiſir de voir Claudine.*

C'eſt mon penchant qui m'entraîne,
Madame, vers vos attraits,
Daignez ennoblir ma veine,
Et me prêter tous vos traits.

AIR. *La bonne aventure o gué des trois couſines.*

Comme vous du monde entier
Je fais la cenſure,
Mon plaiſir & mon métier
Sont toujours de publier
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure.

AIR. *Quand le péril eſt agréable.*

Je fais ſeul l'étude profonde
Des jeunes Robins d'à préſent,
Et tout le ſavoir éminent
Des Abbés du grand monde.

AIR. *Le Ciel béniſſe la beſogne.*

De ces Meſſieurs le plus ſouvent

L'eſprit eſt un recueil vivant
De mes chanſons les plus badines.

LA CRITIQUE.

Pour ne pas dire libertines.

LE VAUDEVILLE *récite.*

Tout couplet de ce genre eſt d'un ſel enchanté ;
Dans un repas aimable
Il eſt toujours le plus goûté.

LA CRITIQUE.

Mais du beau ſexe il n'eſt point écouté.

LE VAUDEVILLE *chante.*

AIR. *On paſſe les nuits à table.*

Que chanté d'un air aimable
Il faſſe rougir la fierté,
Voilà la fable :
Mais qu'il en ſourie à table,
Que ſon goût en ſoit flatté,
Voilà la vérité.

LA CRITIQUE.

AIR. *Pour paſſer doucement la vie.*

Oh ! je vous trouve condamnable
En ce point-là préciſément ;
Vous rendez le vice agréable,
En lui prêtant votre enjouement.
(*Elle récite.*)
Il faut pour plaire même au grand nombre de femmes
Qui ne ſauroient vous chanter ſans rougir,
Vous corriger & m'obéir.

LE VAUDEVILLE.

Me voir employé par les Dames
Fait mon plus grand plaiſir.
(*Il chante.*)

AIR. *L'auſtere Philoſophe.*

Oui, ma gloire véritable,
Et mon triomphe certain
Eſt quand leur bouche adorable
Me chante, le verre en main :
A mes couplets tous leurs charmes

Semblent s'imprimer ſoudain ;
L'Amour alors n'a point d'armes
Plus ſûres que mon refrein.

LA CRITIQUE *récite.*

La table fut toujours votre champ de bataille,
Et le fils de Vénus votre Dieu favori.

LE VAUDEVILLE.

Pour l'honneur de ce Dieu, dont je ſuis fort chéri,
Il eſt vrai toujours je travaille ;
(*Il récite.*)
Selon l'objet, ſelon l'occaſion,
Je fais adroitement changer d'air & de ton :
Je prens ce dernier pour mon guide ;
Car ſoit caprice, ou ſoit raiſon,
Dans le monde toujours, c'eſt le ton qui décide.
Si je veux, par exemple, enflammer un tendron
Encore novice & timide,
Ma voix lui gliſſe ainſi doucement ſon poiſon.
(*Il chante.*)

AIR. *D'un Zéphir mutin.*

Voyez un Amant
D'amour tout ardent,
Dont votre air enchanteur
S'eſt rendu vainqueur ;
Fixez vos beaux yeux
Sur les miens pleins de feux,
Dans un combat ſi doux,
Engagez-vous.
Que ma flamme
Dans votre ame
Porte mes brûlans ſoupirs ;
De ma peine,
Belle Reine,
De tous mes deſirs
Faites des plaiſirs.
Voyez un Amant, &c.

(*Il récite.*)

Si je rencontre en mon chemin

Une beauté plus aguerrie,
Et dans le grand monde nourrie,
Je prends alors un ton plus vif & plus badin;
Et, ſans perdre le tems en des diſcours frivoles,
Voici comment je change d'air ſoudain
Sans changer de paroles.
(*Il chante.*) AIR. *Laiſſons-nous charmer.*
Voyez un Amant
D'amour tout ardent,
Dont votre air enchanteur
S'eſt rendu vainqueur;
Fixez vos beaux yeux
Sur les miens pleins de feux,
Dans un combat ſi doux
Engagez-vous:
Que ma flamme,
Dans votre ame
Porte mes brûlans ſoupirs;
Que ma peine,
Belle Reine,
De tous mes deſirs
Faites des plaiſirs.
Voyez un Amant, &c.

LA CRITIQUE *récite.*

Vous êtes, je l'avoue, un dangereux frippon,
Monſieur le Vaudeville:
Moi-même, en cet inſtant, ſéduite par le ton,
J'ai peine à vous entendre avec un cœur tranquille.

LE VAUDEVILLE.

Ah! Vous avez raiſon
D'être ſenſible à ma chanſon.
(*Il chante.*)
Pour plaire à vos yeux je me tourne, tourne, tourne,
Je me tourne de tout côté.
L'air que je tourne & je retourne,
C'eſt pour vous que je l'ai chanté.
Vers votre amant
Votre bel œil ſe tourne,

Tourne tendrement,
Qu'un doux baiſer.... encor que j'y retourne.

LA CRITIQUE.

N'y retournez plus vraiment.

LE VAUDEVILLE.

AIR. *Chantez petit Colin.*

Ce baiſer innocent,
Cette faveur légere,
Ce baiſer innocent
De votre cœur m'eſt-il garant?

LA CRITIQUE.

La Critique eſt ſincere,
Vous avez ſu me plaire,
Puiſque je le dis,
Vos airs, quoique pris,
Charment mes eſprits.

LE VAUDEVILLE.

AIR. *Premier Menuet.*

Quelle douceur
Dans mon cœur
Vient répandre un aveu ſi flatteur!
Quelle douceur
Dans mon cœur
Répand mon bonheur!
De votre ſel piquant
Naît mon agrément;
Pour unir leurs traits
Nos eſprits ſont faits;
Comblez mes ſouhaits:
Je vous adore & je vous plais.

AIR. *Second Menuet.*

Votre amour, quand on lui plaît,
Se tait.

LA CRITIQUE.

Qui ſe tait, communément,
Se rend.
Notre gloire eſt d'être unis;
Vous deviendrez plus ſage,

Ecoutant mes avis ;
Et vos airs réjouiſſans,
Vos chants,
Vont me rendre moins ſauvage.
Tous deux nous allons unir
L'enjoument aux leçons, la ſageſſe aux plaiſirs.

LE VAUDEVILLE.

AIR. *Troiſieme Menuet.*

O journée
Douce & fortunée !
Que de biens à ces lieux
Promettent ces beaux nœuds !
Que d'ouvrages
Hardis, piquans, mais ſages ;
De traits heureux,
De badinages,
De jeux,
D'airs fameux,
Vont naître de nous deux !
O journée, &c.

LA CRITIQUE *récite.*

Quels ſons réveillent les Échos ?
C'eſt Coréſus. De loin je croi le reconnoître ;
Pour nous unir vraiment il arrive à propos,
Car de Bacchus il eſt Grand-Prêtre,
Il faut l'un & l'autre, aujourd'hui,
Employer l'ironie,
Pour nous moquer plus joliment de lui.

LE VAUDEVILLE.

Taupe à la raillerie.

SCENE VIII.

LA CRITIQUE, LE VAUDEVILLE, ARLEQUIN.

On joue la marche de Coréſus, ſur l'air, *Faites décroter vos ſouliers.*

LA CRITIQUE & LE VAUDEVILLE.

AIR, *de Couprin.*

DE Coréſus
Chantons la gloire,
Chantons en chorus
Ses airs à boire ;
Tous ſes rigaudons,
Ses cotillons.

LA CRITIQUE.

Propre, ajuſté,
En vérité,
Il eſt tout fait pour charmer les plus fieres,
Calliroé
A d'ailleurs des manieres,
Et tout ſon train à neuf eſt remonté.

LE VAUDEVILLE.

Suivant de Phaëton l'exemple,
Il a fait l'achat d'un beau Temple:
Hélas! Ce ſont tous frais perdus!
De Coréſus
Chantons la gloire,
Chantons les vertus,
Chantons les Prêtres de Bacchus,
Chantons leurs chanſons à boire,
Leurs ſauts périlleux,

Armés de feux,
En rond ils danſent tous entr'eux,
Juſqu'à ce brûler les cheveux.
De Coréſus
Chantons la gloire,
Et les vertus.

ARLEQUIN *récite.*

Mais, Seigneur. Mais, Madame...

LE VAUDEVILLE *chante.*

AIR. *Un Préfet beau, bien fait.*

On trahit vos ardeurs....

ARLEQUIN *récite.*

Eſt-ce pour inſulter au dépit qui m'enflamme?

LE VAUDEVILLE *reprend.*

On trahit vos ardeurs:
Mais le Dieu des buveurs
Exauce toutes vos fureurs;
Par un vin infernal,
Il cauſe un bacchanal
Brutal,
Qui devient général;
Il rend les peuples fous,
Ils s'entr'égorgent tous:
O courroux ſurprenant!
Qui pour objet de ſa vengeance,
Prend l'innocent:
Votre noble tranſport
Punit qui n'a pas tort;
Et généreux pour qui l'offenſe,
Sauve Agenor.

ARLEQUIN *récite.*

De m'exalter ainſi, finiſſez, je vous prie,
Et daignez m'écouter.

LA CRITIQUE.

Vous avez trop de modeſtie.

ARLEQUIN *chante.*

AIR. *Des fraiſes.*

Piqué contre tout Paris,

Je viens de ſon caprice,
Et de ſes cruels mépris,
Vous demander à grands cris
Juſtice, juſtice, juſtice.
(*Il récite.*)
Rien n'égale l'horreur de mon chagrin cuiſant ;
Je charmois autrefois, & j'ennuie à préſent.
Ramenez le bon goût, & vengez mon injure.

LE VAUDEVILLE.

Ture lure.

ARLEQUIN *chante.*

AIR. *Des Pendus.*

Solitaire, triſte, confus,
Je m'en vais ſur l'air des pendus,
Vous réciter ma décadence.

LA CRITIQUE.

Seigneur, parlez-moi de la danſe,
Et treve de récitatif,
Il eſt par trop ſoporatif.

ARLEQUIN.

AIR. *Quand on a prononcé.*

Je veux me plaindre en vain vous m'impoſez ſilence.

LE VAUDEVILLE *lui coupant la parole.*

AIR. *Dans nos champs.*

D'une voix
Chacun admire
Et deſire
Le beau pas de trois.
Plus légeres
Qu'un vent flatteur,
Deux Bergeres
Suivent un Paſteur.
Que de grace !
Elle efface
Et ſurpaſſe,
Le Décorateur.
O ! rare honneur
Grande gloire,

Et

Et victoire
Pour l'Auteur !

ARLEQUIN.

AIR. *Folies d'Eſpagne.*

Ah, ventrebleu ! c'eſt ſe moquer du monde.

LA CRITIQUE.

AIR. *Mariez, mariez, mariez-moi.*

C'eſt-là qu'on voit Agenor.

ARLEQUIN *récite.*

Je ne puis dire un mot, ma rage eſt ſans ſeconde.

LA CRITIQUE *reprend.*

C'eſt là qu'on voit Agenor
Arriver avec viteſſe,
Et ſaiſi d'un beau tranſport,
Crier en fendant la preſſe :
Retenez, retenez, retenez-moi,
Je m'offre pour la Princeſſe ;
Retenez, retenez, retenez-moi,
Ou je mourrai ſur ma foi.
(*à Arlequin.*)

AIR. *Quel plaiſir de voir Claudine.*

Mais vous lui dérobez, Sire,
La gloire de ce trépas.

LE VAUDEVILLE.

Cette mort que l'on admire,
Je ne l'imiterois pas.

ARLEQUIN.

AIR. *Pere je me confeſſe.*

A tort je le confeſſe
On l'applaudit beaucoup,
Car j'étois dans l'ivreſſe
Quand j'ai fait ce beau coup.
(*Il récite.*)

Mais d'ouir ma Complainte ayez la politeſſe.

LE VAUDEVILLE *l'interrompant toujours, & continuant l'air.*

Dans le bien comme dans le mal,
Coréſus eſt extrême ;

Dans le bien comme dans le mal,
Il eſt original.
Il s'immole lui-même,
Pour unir ce qu'il aime
A ſon heureux rival.
Le trait eſt ſans égal !

LE VAUDEVILLE & LA CRITIQUE.

Exaltons
Et chantons
Sa nobleſſe
Dans l'ivreſſe,
Ce héros peu commun,
Ne fait le crime qu'à jeun.

ARLEQUIN *s'en va de dépit de ne pouvoir parler.*

LE VAUDEVILLE.

AIR. *Ma commere quand je danſe.*

A moi vive Contredanſe,
Tambourin & Menuet,
Venez former notre Balet ;
Je veux, qu'ici, pour le rendre complet,
Le cheval Pégaſe danſe,
Et qu'il hanniſſe un couplet.

SCENE DERNIERE.

LE VAUDEVILLE, LA CRITIQUE, LA CONTREDANSE, LE MENUET, &c.

On danſe.

LE VAUDEVILLE.

LE ton fait plus que le diſcours,
On ſe laiſſe prendre toujours
Par les dehors frivoles ;
Et, dans le monde, ainſi qu'à l'Opéra,
C'eſt l'air, o gué lon la,
Qui fait paſſer les paroles.

Dorante a ſeul le droit charmant,
De pouvoir dire impunément,
Les choſes les plus folles ;
De ſes diſcours la plus ſage rira,
C'eſt l'air, o gué lon la,
Qui fait paſſer les paroles.

Nous ennuyons avec bon ſens.
Une femme en parlant rubans,
Ponpons & babioles,
Plus qu'un Savant cent fois amuſera :
C'eſt l'air, o gué lon la,
Qui fait paſſer les paroles.

Bruſquez d'abord un jeune cœur,
Vous alarmerez ſa pudeur,
Par vos manieres folles :
Prenez un ton plus doux, il ſe rendra ;
C'eſt l'air, o gué lon la,
Qui fait paſſer les paroles.

F I N.

LA VIE
EST UN SONGE,
COMÉDIE HÉROÏQUE.

ACTEURS.

BASILE, Roi de Pologne.

SIGISMOND, fils de Baſile.

FÉDÉRIC, Grand-Duc de Moſcovie, & neveu du Roi.

SOPHRONIE, Princeſſe & Niece du Roi.

CLOTALDE, Gouverneur de Sigiſmond.

ULRIC, Grand de la Cour.

RODERIC, Chef des Conjurés.

ARLEQUIN, Bouffon de la Cour.

PLUSIEURS OFFICIERS.

GARDES.

SOLDATS.

La Scene eſt en Pologne.

LA VIE EST UN SONGE,

COMÉDIE HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, ULRIC.

ULRIC.

DE rochers eſcarpés quelle chaîne effroyable
Sert de ramparts à cette affreuſe tour !
Elle paroît impénétrable
A la clarté du jour.
O Ciel ! Qui peut guider mon Roi dans ce ſéjour ?

LE ROI.

Le remords qui l'accable.

ULRIC.

Un Prince tel que vous, pere de ſes ſujets,
Du remords accablant peut-il ſentir les traits ?

LE ROI.

Je ne les ſens que trop ! Mais je ſuis pardonnable ;
L'amour que j'ai pour eux m'a ſeul rendu coupable.

ULRIC.

Seigneur, que dites-vous ?

LE ROI.

Il eſt tems que mon cœur
Te dévoile un ſecret à l'état néceſſaire,
Dont un ſeul homme eſt le dépoſitaire,
Et qui va te remplir de ſurpriſe & d'horreur.
Cette tour que tu vois, cette priſon ſi noire,
Dont l'aſpect ſeul épouvante les yeux ;
Ces lieux (puis-je le dire, & pourras-tu le croire ?)
Renferment dans leurs murs mon fils unique.

ULRIC.

O Dieux !

LE ROI.

Pour t'éclaircir cet horrible myſtere,
Apprends qu'autrefois à mes vœux
Un fils fut accordé par le Ciel en colere.
Avant de mettre au jour ce Prince malheureux,
Mon épouſe, en dormant, crut voir un monſtre affreux ;
Qui, déchirant ſon ſein, terminoit ſa carriere :
Ce ſonge fut trop vrai ! Fatal préſent des Cieux !
Sigiſmond, en naiſſant, fit expirer ſa mere.
Par moi, ſur ſes deſtins le Ciel fut conſulté,
Et combla les frayeurs dont j'étois agité :
Il me dit que ce Prince impie & ſanguinaire ;
Régneroit ſur ſon peuple en tyran furieux ;
Il me dit, qu'à ſes pieds il fouleroit ſon Pere,
Et qu'il blaſphêmeroit les Dieux.
Dans cette affreuſe conjoncture,
Le cœur rempli d'un juſte effroi,
Mais plus épouvanté pour l'état que pour moi,
Au bien de mes ſujets j'immolai la nature,
Et je devins cruel par généroſité.
Craignant pour eux ce fils & ſa férocité,

Je le fis enfermer dans cette tour obſcure,
Pour y vivre & mourir ſans connoître ſon ſort;
J'eus ſoin, en même tems, de publier ſa mort.
Clotalde, ſeul inſtruit, ſous une Garde ſûre,
Fut chargé d'élever Sigiſmond dans ces lieux,
Non comme un Maître légitime,
Mais comme un monſtre furieux,
Qu'il falloit enchaîner pour le ſauver du crime.

ULRIC.

Le ſupplice m'étonne autant que la victime.

LE ROI.

Je crus par là, du Ciel détourner la fureur,
Aſſûrer mon repos & celui de l'Empire.
Vaines précautions! Le remords, dans mon cœur,
Punit à chaque inſtant l'excès de ma rigueur;
Je ſens ſur-tout, je ſens qu'il me déchire,
Dans ce jour où l'Etat ſoupire
Après le choix d'un Succeſſeur,
Que les ans me preſſent d'élire.
Contre moi la raiſon elle-même conſpire,
Me dit que j'ai trop cru les Aſtres incertains;
Que je dois révoquer des ordres inhumains,
Qui, me privant d'un Fils, ôtent à la Province,
Contre toute équité, ſon véritable Prince;
Qu'avant de condamner l'eſpoir de ma maiſon
A l'horreur éternelle
D'une rigoureuſe priſon,
Je conſulte du moins l'amitié paternelle,
Et tente s'il n'eſt point, en cette extrêmité,
Quelque moyen plus doux pour domter ſa fierté,
Et pour faire mentir ſon étoile cruelle.

ULRIC.

Ah! Seigneur, pour ce Fils proſcrit contre les loix,
D'un trop juſte remords daignez ouïr la voix.

LE ROI.

Ami, dans ce déſert c'eſt lui ſeul qui m'amene;
J'y prétens voir mon fils ſans en être apperçu,
Juger des ſentimens dont il eſt combattu,

Et déci'er par eux ſi je romprai ſa chaîne.
Dans ce jour favorable, heureux ſi la vertu
Pouvoit combattre en lui l'aſcendant qui l'entraîne,
Et pouvoit le rendre, après moi,
Digne de gouverner, & d'être votre Roi !
Clotalde qui m'attend, & que j'ai fait inſtruire,
Doit bientôt... Je le vois qui vient pour nous conduire.

SCENE II.

LE ROI, ULRIC, CLOTALDE.

CLOTALDE.

Sigiſmond va, Seigneur, paroître dans ces lieux,
Souffrez, pour l'écouter, qu'on vous cache à ſes yeux.

LE ROI.

Je brûle en même tems, & je crains de l'entendre.
Prépares-toi, mon cœur, à l'aſſaut le plus tendre.
(*Il ſuit Clotalde qui le conduit avec Ulric.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, *ſeul.*

Voyons un peu ce qui ſe fait ici.
Mes ſemblables, par-tout, entrent ſans conſéquence:
Et, bouffon de la Cour, j'uſe de ma licence.
Le Roi, d'un de ſes grands ſuivi,
Et guidé par Clotalde en cet antre effroyable,
Vient maintenant d'entrer à petit bruit:
Je voudrois bien ſavoir quel ſujet l'y conduit?
C'eſt le domicile du diable;
Tout, ici, me paroît propre à l'y conjurer:

Le Roi, peut-être, eſt venu l'implorer
Pour ſe le rendre favorable.
Des chaînes & des clefs, quel bruit épouventable!
La porte s'ouvre! Ah, ce ſont les enfers!
Tous mes ſens ſont ſaiſis d'une frayeur extrême.
Quel fantôme s'avance! Il eſt chargé de fers,
Et ſes regards ſont peur. C'eſt le Diable lui-même.
Je ſuis perdu.

SCENE IV.

SIGISMOND *enchaîné*, ARLEQUIN.

SIGISMOND.

PArles, n'eſt tu point las,
O Ciel! injuſte Ciel, de m'accabler de chaînes!

ARLEQUIN.

Il menace le Ciel. C'eſt lui, n'en doutons pas.
Le Diable m'attendrit, & j'entre dans ſes peines.

SIGISMOND.

Sans avoir vu le jour, depuis vingt ans je vis:
Renfermé dès l'enfance en un cachot horrible,
J'ignore mon forfait, & ne ſais qui je ſuis.
Je ne vois qu'un ſeul homme, un tyran inflexible,
Inſtrument & témoin des maux dont je gémis;
Il ne m'éclaircit point mon infortune extrême;
Il me parle ſouvent de la Terre & des Cieux;
Il m'apprend à connoître, à reſpecter les Dieux,
Mais il me vante en vain leur juſtice ſuprême;
Le ſort que je ſubis, ſans l'avoir mérité,
Dément cette juſtice, & détruit leur bonté.
Qu'ai-je commis contr'eux pour ſubir l'eſclavage,
Et pour me voir ainſi durement enchaîné?
Me font-ils expier le crime d'être né?
Si c'eſt là le forfait dont me punit leur rage,

Avec tout ce qui vit, Sigiſmond le partage.
J'ai pour complice l'Univers:
Cependant, ici-bas, juſqu'au poiſſon qui nage,
Juſqu'à l'oiſeau qui fend les airs,
Tout eſt né libre, & je porte des fers,
Moi, qui, par ma raiſon, par mon noble courage,
Sens que je ſuis le plus parfait ouvrage.
Si tu veux à mes yeux prouver ton équité,
O Ciel! unique auteur des tourmens que j'endure,
Fais partager mes fers à toute la nature,
Ou donne-moi la liberté
Dont jouit en naiſſant, ta moindre créature.

ARLEQUIN.

Vraiment, il raiſonne aſſez bien;
Si j'oſois, avec lui j'aurois un entretien.

SIGISMOND.

Dans ces demeures ſouterreines,
Que ne puis-je goûter la funeſte douceur
D'avoir un compagnon de mes cruelles peines!
Pour ſoulager l'excès de ma douleur,
Il porteroit du moins la moitié de mes chaînes.

ARLEQUIN.

Le diſcours que j'entens me remplit de frayeur.
Ah! s'il alloit me ſaiſir, miſérable!
Mais Clotalde revient. Cachons-nous dans un coin,
Pour ſavoir s'il n'a pas commerce avec le diable:
De tout, ſans être vu, je ſerai le témoin.
(*Il ſe retire dans un coin.*)

SCENE V.

SIGISMOND, CLOTALDE, ARLEQUIN, *caché.*

SIGISMOND.

MEs maux ſont éternels comme ma ſolitude;
Et mon eſprit éclairé par l'étude,

Ne ſert qu'à les approfondir,
Et qu'à me faire mieux ſentir
Les horreurs de ma ſervitude.
Mais je vois devant moi le tyran de mes jours.
Dis-moi, de mes tourmens quand finira le cours?
Quand pourrai-je un inſtant jouir de la lumiere,
Ou de ta bouche, au moins, apprendre qui je ſuis?
Dévoile-moi....

CLOTALDE.

Je ne le puis.
Soumettez-vous.

SIGISMOND.

Voilà ton langage ordinaire,
Et je ne vois jamais mes doutes éclaircis:
Cependant, ſi j'en crois les livres que je lis,
Inſtruire, eſt le devoir d'un maître.

CLOTALDE.

Les Dieux n'approuvent point la curioſité
Que vous faites paroître.

SIGISMOND.

Clotalde, je ſuis homme, en cette qualité,
Je mérite de me connoître.

CLOTALDE.

Ah! Vous ne l'êtes plus par votre cruauté.

SIGISMOND.

Tes affreux traitemens ſont ma férocité;
Et, ſi je ſuis cruel, tu m'enſeignes à l'être.
Sur les parens qui m'ont fait naître,
Une éternelle obſcurité;
Des fers, une priſon ſauvage,
Sans nul eſpoir de liberté;
Nul relâche à mes maux qu'accroît ta dureté:
Barbare, voilà mon partage,
Et tes leçons d'humanité.

CLOTALDE.

J'exécute l'arrêt que le Ciel a dicté,
Pour mettre un frein à votre violence,
Dont il eſt révolté.

C'eſt elle, c'eſt votre arrogance
Qui vous a fait proſcrire avant votre naiſſance.
Dépouillez donc tant de fierté.
Vous ne ſauriez déſarmer ſa vengeance
Que par l'humilité,
Par la douceur, & par l'obéiſſance.

SIGISMOND.

Ce diſcours me révolte. Eſt-ce par la rigueur
Que l'on prétend m'inſpirer la douceur?
Tes châtimens cruels, ta conduite ſévere,
Ne font qu'augmenter ma fureur;
Et dans les mouvemens qui ſaiſiſſent mon cœur....

CLOTALDE.

Aux tranſports de votre colere,
Ces murs vont ſervir de barriere;
Ils ſauront vous humilier.

SIGISMOND.

Tu peux trancher mes jours, non me faire plier:
Et je brave....

CLOTALDE.

Qu'on le ſaiſiſſe,
Et qu'on l'enferme ſans tarder.

SIGISMOND.

Dieux! Qu'à la force il eſt dur de céder,
Et que la dépendance eſt un cruel ſupplice
Pour un cœur qui ſe ſent digne de commander!

(*On l'entraîne, & la porte de la Tour ſe referme.*)

SCENE VI.

LE ROI, ULRIC, CLOTALDE, ARLEQUIN, *caché.*

LE ROI, *ſortant du lieu où il étoit caché.*

Quel ſpectacle touchant pour les regards d'un pere!
Dieux! Qu'il accroît le remords de mon cœur!

Que l'état de mon fils m'a fait ſentir d'horreur,
Et que l'aſpect de ſa miſere
M'a bien puni de ma rigueur!
Aſtres cruels, que je devois moins croire,
Ah! j'ai pris trop de ſoin de vous juſtifier!
Si ſes emportemens ſemblent vérifier
Votre prédiction ſi terrible & ſi noire,
Vous n'en devez toute la gloire
Qu'aux barbares moyens que j'ai fait employer.
Mon fils étoit né bon, vertueux, débonnaire,
Ma cruauté pour lui, mes ordres rigoureux
Ont aigri ſon orgueil, allumé ſa colere.
J'ai, moi ſeul, malheureux!
Fait un tyran d'un Prince généreux.
Que dis-je? Les tranſports que ſon cœur fait paroître,
Partent d'une noble fierté,
Digne du ſang qui l'a fait naître.
J'ai vu même, au travers de ſa férocité,
Briller des traits de généroſité,
Qui, pour mon fils, me l'ont fait reconnoître.

CLOTALDE.

Seigneur, de ce retour Clotalde eſt enchanté,
Contre un fils malheureux, victime de mon zele,
A regret j'ai ſervi votre ſévérité.
En vous obéiſſant dans ma charge cruelle,
J'ai ſoupiré cent fois de ma fidélité.
Grand Roi, pour prix de mon obéiſſance,
Accordez-moi ſa liberté;
Je ſerai trop payé par cette récompenſe
Qu'à vos genoux j'oſe vous demander.
Rendez à vos ſujets leur Prince légitime,
Et recouvrez un fils né pour vous ſuccéder;
Qu'il paſſe de l'horreur de cet affreux abyme,
Au trône qu'il doit poſſéder.
Ceſſez de redouter la fureur qui l'anime.
Dès qu'il reconnoîtra la ſplendeur de ſon ſang,
Il ſera magnanime,
Il ſaura ſe montrer digne de ce haut rang.

Ne réſiſtez donc plus à l'ardeur qui m'entraîne,
Et laiſſez-vous fléchir.
Faites que ce bras qui l'enchaîne,
Ait le bonheur de l'affranchir,
Dût-il aujourd'hui m'en punir,
Dût-il, dans cette tour affreuſe,
Me rendre tous les maux dont ma main rigoureuſe
L'a malgré moi, fait ſi long-tems gémir.
Il me ſera plus agréable
De vivre dans les fers, accablé de rigueurs,
Et de faire régner mon Maître véritable,
Que d'être l'inſtrument de ſon ſort déplorable,
Et de me voir comblé de toutes vos faveurs.

ULRIC.

Seigneur, c'eſt tout l'état qui par ſa voix s'explique.
En cette dure extrêmité,
La nature, les loix, la raiſon, l'équité,
Même la politique,
Tout vous parle en faveur d'un ſucceſſeur unique:
Comme lui, devant vous, je me proſterne ici.

ARLEQUIN, *ſortant de ſon coin.*

Seigneur, je viens m'y proſterner auſſi.
Ayez pitié d'un fils que j'ai pris pour le diable,
Tant vous l'avez réduit en un ſort pitoyable.
Par les pleurs qu'à vos pieds vous me voyez verſer....

LE ROI.

Levez-vous, votre Roi voudroit vous exaucer.
Mais puis-je, tel qu'il eſt, me déclarer ſon pere;
Et, pour le couronner,
Ce Prince eſt-il, hélas! en état de régner?
Donnerai-je un tyran à la Pologne entiere;
Non, quels que ſoient les cris de mes remords preſſans,
Je ne dois écouter que mon amour pour elle;
Il étouffe en mon cœur l'amitié paternelle,
Et mes ſujets ſont mes premiers enfans.

CLOTALDE.

Ah! Si vous conſultez le bien de la patrie,
Vous remettrez le ſceptre aux mains de votre fils.

Le Prince Fédéric, Grand-Duc de Moſcovie,
Et la Princeſſe Sophronie,
De votre ſang également ſortis,
Diviſent tout l'Etat en proie à deux partis,
Il aime en vain cette Princeſſe,
Et voudroit, par l'hymen, voir leurs droits réunis.
On ſait qu'elle a toujours rejetté ſa tendreſſe,
L'hyménée eſt un joug qui bleſſe ſa fierté;
Et, comme ſon courage égale ſa beauté,
Elle veut régner ſeule, & n'avoir point de maître:
Je doute, quand ſon cœur pourroit y conſentir,
Que l'on voulût d'ailleurs le reconnoître;
Par un Prince étranger s'il ſe voyoit régir,
L'Etat de la Pologne auroit trop à rougir.
C'eſt allumer les feux d'une guerre civile;
C'eſt trahir votre fils pour troubler vos ſujets.
Lui ſeul, Seigneur, lui ſeul peut aſſûrer la paix.
Sigiſmond reconnu va rendre tout tranquille;
Ce nom ſeul vous répond du cœur des Polonois:
Il n'appartient qu'au fils du grand Baſile
De réunir toutes les voix.

LE ROI.

Grands Dieux! Que dois-je faire en cette conjoncture?
Daignez, pour terminer mon funeſte embarras,
M'inſpirer le moyen d'accorder la nature
Avec le bien de mes Etats:
Faites que je ſois Roi ſans ceſſer d'être pere,
Que la prudence en moi guide le ſentiment...
Ils exaucent mes vœux; je ſens dans ce moment
Qu'ils viennent m'éclairer par un trait de lumiere,
Pour éprouver mon fils, & lui faire eſſayer
Le Sceptre paternel, ſans expoſer l'empire.
Clotalde, apprends ce que le Ciel m'inſpire,
Et que ton art doit employer.
Par la vertu d'un breuvage propice,
Il faut, dans un ſommeil profond,
Enſevelir le Prince Sigiſmond.

Et, profitant de l'artifice,
Tandis qu'il goûtera les douceurs du repos,
Il faut briſer les fers qu'il porte en ces cachots,
L'orner de tout l'éclat de la magnificence,
Et, l'arrachant du fond de cet affreux ſéjour,
Le tranſporter au milieu de ma cour,
A qui de tout j'aurai fait confidence;
Enſuite, à ſon réveil, je veux que, ſans détour,
Tu lui découvres ſa naiſſance,
Et que mes courtiſans lui rendent, tour à tour,
Tous les honneurs qu'on rend à ma puiſſance.
Je verrai dans ce jour,
Par cet innocent ſtratagême,
Comment il uſera de la grandeur ſuprême;
Je verrai ſi je dois n'écouter que l'amour,
Et lui laiſſer le diadême:
Sa conduite ſera ſon arrêt elle-même.
Puiſſent les Dieux, dans cet heureux ſommeil,
Changer ſon cœur trop ſanguinaire,
Et lui donner d'un Roi l'auguſte caractere!
Puiſſe ce Prince, à ſon réveil,
Se trouver les vertus que demande l'empire;
Et paroître à mes yeux tel que je le deſire!
Il eſt tems de me rendre au conſeil qui m'attend.
(*à Clotalde.*)
Du ſort de Sigiſmond ton maître va l'inſtruire.
Toi, cours exécuter ce qu'il t'a ſu preſcrire.

CLOTALDE.

J'y vole.

ARLEQUIN, *ſautant au col du Roi.*

Papa Roi, pour ce trait éclatant,
Souffrez qu'Arlequin vous embraſſe,
Et qu'il coure annoncer le Prince à vos Etats.
Je le ſavois bien, moi, que j'obtiendrois ſa grace,
Et que, contre mes pleurs, le Roi ne tiendroit pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théatre repréſente la chambre du Roi. Sigiſmond paroît endormi ſur un Trône, & richement vétu ; pluſieurs Officiers ſont prêts à le ſervir.

SCENE PREMIERE.

SIGISMOND *endormi*, ULRIC, ARLEQUIN, *pluſieurs Officiers.*

SIGISMOND, *en s'éveillant.*

OU ſuis-je ? Juſtes Dieux ! Eſt-ce un ſonge agréable?
Eſt-ce l'effet d'un doux enchantement
Qui transforme en un lieu charmant,
Une priſon épouvantable,
Et qui change mes fers, & l'habit miſérable
Qui m'a couvert juſques à ce moment,
En un ſuperbe vêtement ?
Chaque objet m'arrête & m'étonne !
Juſqu'à l'aſtre brillant qui répand la clarté,
Tout, à mes yeux, eſt une nouveauté.
Mais quelle attention attire ma perſonne ?
Quelle nombreuſe cour paroît autour de moi !
Quel zele ! Quel reſpect ! Quel éclat m'environne !
Tout m'annonce que je ſuis Roi ;
Au ſein de mon bonheur ſuprême,
Ce dont je ſuis le plus flatté,
Je ſens que je ſuis libre, & maître de moi-même.
Rien ne contraint ma volonté.
Le doute ſeul dont je ſuis agité,
Altere un bien ſi délectable.

O Ciel! juſques au bout montre-toi favorable,
Et, pour mettre le comble à ma félicité,
Prouve-moi que je veille en cet inſtant aimable,
Et que mon regne eſt une vérité.
(*en conſidérant l'épée qu'on lui préſente.*)
Quel eſt cet ornement dont ma vue eſt frappée;
Et dont j'aime, ſur-tout, l'éclat?

ULRIC.

Prince illuſtre, c'eſt votre épée;
C'eſt le ſoutien de votre Etat,
Et le foudre vengeur qu'en votre main terrible
Les Immortels ont mis,
Pour vous rendre un Prince invincible,
Et pour punir vos ennemis.

SIGISMOND.

Puiſque ce fer brillant rend un Roi formidable,
Puiſque par lui je dois vaincre & punir,
De vos préſens, grands Dieux! c'eſt le plus agréable;
Mon bras déja brûle de s'en ſervir.

ULRIC, *lui mettant l'épée à ſon côté.*

C'eſt ainſi qu'on la porte, Sire.

ARLEQUIN, *pouſſant une botte.*

Et c'eſt ainſi qu'on la tire.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, CLOTALDE.

CLOTALDE.

SEigneur, je viens en vous reconnoître mon Roi.

SIGISMOND.

Eſt-ce Clotalde que je voi?
Pour m'inſulter, vient-il me rendre hommage,
Lui qui m'a fait gémir dans un dur eſclavage?
Comment, & de quel front paroît-il devant moi?

CLOTALDE.

Seigneur, pour chaſſer le nuage
Qui ſur vos ſens ſurpris répand l'obſcurité,
Je vais, ſans tarder davantage,
Faire à vos yeux briller la vérité.
Les honneurs qu'on vous rend, ce palais magnifique,
Ne ſont point les effets d'un ſonge chimérique;
Ce ſpectacle nouveau, qui vous tient enchanté,
Eſt pour vous un bonheur plein de réalité.
Pendant votre ſommeil, de votre antre ruſtique,
A la Cour de Pologne on vous a tranſporté:
Du Roi Baſile enfin vous êtes fils unique,
Lui-même à ſon Conſeil l'a déja déclaré,
On porte juſqu'aux Cieux votre nom révéré,
Et vous faites, Seigneur, l'alégreſſe publique.

SIGISMOND.

Pourquoi m'avoir caché le ſang dont je ſuis né?
Si ton diſcours eſt véritable,
Pourquoi traiter ton Prince infortuné
Comme un eſclave miſérable?

CLOTALDE.

Pour obéir, Seigneur, aux céleſtes décrets,
Et détourner de vous les noirs effets
Des aſtres irrités que craignoit votre pere,
Et qui vous menaçoient d'être un Roi ſanguinaire.

SIGISMOND.

Ah! Traître, ſont-ce là d'aſſez fortes raiſons
Pour condamner un fils, un Prince légitime,
A la plus dure des priſons?
Et toi, premier objet du courroux qui m'anime,
Toi qui fus l'inſtrument d'un ſupplice inoui,
Comment à ce Monarque as-tu donc obéi?
Comment, auprès de moi, juſtifier ton crime?
Malheureux! Tu devois du moins
A mes regards dévoiler ma naiſſance,
Je n'aurois pas trahi ta confidence;
Je n'avois, dans mes fers, que tes yeux pour témoins,
J'en aurois moins gémi, flatté par l'eſpérance;

Et mon cœur, dans ce jour, eut reconnu tes ſoins.

CLOTALDE.

Seigneur, j'avois juré de garder le ſilence;
On m'auroit vu ſouffrir la mort avec conſtance,
Plutôt que de le rompre.

SIGISMOND.

Ah! Tu la ſouffriras,
Pour avoir trop gardé ce ſilence funeſte:
Miniſtre affreux que je déteſte,
Je veux, par ma vengeance, effrayer ces états.

CLOTALDE.

Seigneur, que votre ame réprime....

SIGISMOND.

Tu m'oſes répliquer, perfide, tu mourras;
Tu ſeras, dans ce jour, la premiere victime
Et le premier tyran qu'immolera mon bras.

ULRIC *l'arrêtant.*

Par un meurtre, Seigneur, ne vous noirciſſez pas.

CLOTALDE *en ſortant.*

Malheureux! Il ſe perd, & ſa fureur extrême
Me fait trembler pour lui bien plus que pour moi-même.

SCENE III.

SIGISMOND, ULRIC, ARLEQUIN.

SIGISMOND *à Ulric qui veut le retenir.*

Sujet audacieux, quoi, tu retiens mes pas?

ULRIC.

Seigneur, ſouffrez que je vous faſſe entendre....

SIGISMOND.

Arrête, ton diſcours ne peut que m'offenſer.
Si tu dis un ſeul mot.....

ULRIC.

Je ne puis me défendre...

SIGISMOND.

Puiſqu'il répond, ſans balancer,
Du haut de ce balcon précipite le traître.

ARLEQUIN.

C'eſt pour lui faire peur ; je ne ſaurois penſer...

SIGISMOND.

Si tu ne m'obéis, toi-même tu vas être....

ARLEQUIN, *ſaiſiſſant Ulric.*

Pardon, c'eſt à regret, mais il commande en maître ;
Et je ne puis me diſpenſer
De vous jetter par la fenêtre :
Je ſuis novice en cet emploi.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LE ROI.

LE ROI.

DE tels emportemens ſont indignes d'un Roi ;
Calmez un tranſport condamnable.

SIGISMOND.

Qu'entends-je ?

LE ROI.

Vous devez m'écouter, & ſonger
Qu'un Prince qui s'oublie au point de ſe plonger
Dans le ſang d'un ſujet, fût-il même coupable,
Déshonore ſon bras, au lieu de ſe venger.

SIGISMOND.

Je me ſens arrêter par ſon air reſpectable....
Qui donc es-tu ! Réponds, ô vieillard vénérable !
De qui l'aſpect auſſi noble que doux,
A le pouvoir d'enchaîner mon courroux ;
Dans mon cœur étonné ta préſence fait naître
Des mouvemens ſecrets qu'il ne peut démêler,

Qui font que j'aime à te parler,
Que je brûle de te connoître.

LE ROI, *à part.*

Ah ! de ma joie à peine ſuis-je maître !
Le ſang lui parle en ma faveur.
(*haut.*)
Quoi, Prince, j'aurois le bonheur
De triompher, par ma préſence,
Des ſentimens de haine & de vengeance....

SIGISMOND.

Oui, tu les ſuſpends dans mon cœur.
Sur moi quelle eſt donc ta puiſſance ?
Tes ſeuls regards domptant ma violence,
Me forcent d'approuver juſqu'à la liberté
Que tu prends de combattre ici ma volonté.
Satisfais mon impatience :
Quel es-tu ! Parles, expliques-toi.
Va, quels que ſoient ton rang & ta naiſſance,
Sois sûr des faveurs de ton Roi ;
Je ſens que je ne puis t'approcher trop de moi.

LE ROI, *à part.*

O pere trop heureux !
(*haut.*)
Je me flatte, j'eſpere,
Quand je ſerai connu de vous,
De redoubler encor des ſentimens ſi doux.

SIGISMOND.

Qui peut les augmenter ? Je t'aime, te révere.

LE ROI.

Nature, c'en eſt trop, je cede à ton effort.
Je ſuis....

SIGISMOND.

Hé bien, acheve, inſtruis-moi de ton ſort.

LE ROI.

Embraſſes-moi, mon fils, & reconnois ton pere.

SIGISMOND.

Mon pere ! Ah Dieu ! L'auteur de mes tourmens !
Ce nom rallume ma colere.

LE

LE ROI.

Quoi, le titre ſacré de pere, en ces momens,
N'excite en toi que des frémiſſemens ?
Quand mon ame ſe livre entiere
Aux prompts & tendres mouvemens
Qu'inſpire pour un fils la nature ſincere,
La tienne ſe refuſe à mes embraſſemens ?

SIGISMOND.

La voix du ſang chez moi ne s'eſt point tue.
Tu viens de voir à ta premiere vue,
Avec combien d'ardeur, prompt à ſe dévoiler,
Pour toi ce ſang vient de parler
Dans le fond de mon ame émue,
Si pour ton fils, quand tu l'as mis au jour,
Barbare ! il t'eût parlé de même,
Tu ne réduirois pas aujourd'hui cet amour
A ſe changer en une haine extrême.

LE ROI.

Ma tendreſſe préſente auroit dû triompher.
Cette haine eſt un monſtre, & tu dois l'étouffer.
Reprens l'amour d'un fils pour un pere qui t'aime.

SIGISMOND.

Non, ne l'eſpere pas; les maux que tu m'as faits
Dans mon eſprit ſont gravés pour jamais

LE ROI.

Ah ! Ces retours affreux, & l'horreur qu'ils t'inſpirent,
Me font trop voir que les Aſtres ſont vrais
Dans le malheur qu'ils me prédirent;
Il eſt écrit ſur ton front irrité,
Et j'y lis d'un tyran toute la dureté.

SIGISMOND.

Pere cruel ! dont la bouche m'outrage,
Si je ſuis un tyran, n'en accuſe que toi :
Par ton ordre, élevé comme un monſtre ſauvage,
Je ne fais que répondre aux ſoins qu'on eut de moi.
J'imite ton exemple, & je ſuis ton ouvrage;
D'autant plus excuſable en mon emportement,

Que la raiſon l'approuve, & que ma tyrannie,
Par un juſte retour, & par un mouvement
Que la nature juſtifie,
N'aſpire qu'à punir les tyrans de ma vie :
Mais toi, pere coupable & bourreau de ton fils,
Tu t'es montré cruel contre toute juſtice,
Contre les droits humains & les loix du pays,
Pour m'enterrer vivant dans un noir précipice.
Quel forfait, en naiſſant, avois-je donc commis ?
C'eſt peu de me cacher à ma Patrie entiere ;
Tu m'as tout refuſé, juſques à la lumiere,
Pour la premiere fois, aujourd'hui j'en jouis.
Dans les tranſports de ſa colere,
Contre moi, que pourroit imaginer de pis
Le plus mortel de tous mes ennemis ?
Parens dénaturés, à vos ordres biſarres,
Quoi, nos jours innocens ſeront-ils aſſervis,
Serez-vous envers nous impunément barbares,
Et les reſſentimens nous ſont-ils interdits ?
Non, non, c'eſt une erreur dont vous êtes ſéduits.
Par une ſage prévoyance,
Les équitables Dieux ont borné vos pouvoirs ;
Ainſi que nous, vous avez vos devoirs :
Et, ſi nous vous devons, avec l'obéiſſance,
Des marques de reſpect & de reconnoiſſance,
Vous nous devez des ſoins, à votre tour,
Conformes à notre naiſſance,
Et des preuves de votre amour.

LE ROI.

Si j'ai condamné ton enfance,
C'eſt malgré moi que je l'ai fait ;
Et j'ai voulu te ſouſtraire au forfait
Où devoit t'entraîner la maligne influence
De l'aſtre qui te dominoit.

SIGISMOND.

Mais, toi-même, ſans crime as-tu pu l'entreprendre !
Etoit-ce à toi de lire dans les Cieux,
Et de vouloir forcer l'ordre des Dieux

Par d'injuſtes moyens qu'ils t'avoient ſu défendre ?
N'étoit-ce pas à toi de les laiſſer agir ?
Et ne devois-tu pas attendre
Que je fuſſe coupable, avant de me punir ?

LE ROI.

C'eſt un crime que je répare.
Les biens dont aujourd'hui te comble ma bonté,
Doivent éteindre un ſouvenir barbare.
Imite ma douceur, & non ma cruauté.
Du courroux qui t'aigrit, quel que ſoit le murmure,
Souviens-toi qu'il eſt beau d'oublier une injure.

SIGISMOND.

Il eſt plus doux de s'en venger :
Et, puiſque de mes fers je me vois dégager,
Puiſqu'enfin mes deſtins éclaircis par toi-même,
Me rendent l'héritier de ton pouvoir ſuprême,
Pour punir mes tyrans, je ſaurai m'en ſervir ;
Leur crime fait trembler par ſa noirceur extrême,
Ma vengeance fera frémir.

LE ROI.

Fils inhumain, c'eſt trop te méconnoître ;
Tu crois déja régner, & me parles en maître,
Rentre en toi-même, & ſors de ton erreur ;
Loin de t'enorgueillir d'une vaine grandeur
Que tu ne dois qu'à ma tendreſſe,
Regarde-la plutôt comme un ſonge trompeur,
Qui te ſéduit par ſon ivreſſe.
Repends-toi d'écouter ta fureur vengereſſe ;
Crains de dormir encor dans tes tranſports divers,
Et tremble, à ton réveil, de te voir dans les fers,
Et dans ta premiere baſſeſſe.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

SIGISMOND, *ſeul.*

SEroit-il vrai, grands Dieux! que mon deſtin brillant
Fût d'un ſonge impoſteur l'ouvrage fantaſtique?
Verrai-je, malheureux! ma grandeur chimérique
S'évanouïr en m'éveillant?
Rentrerai-je en mes fers?... Non, je ne puis le croire.
Chaque objet qui me frappe, & chaque événement,
Pour n'être qu'un vain ſonge, au fond de ma mémoire
Se grave trop profondément.
Chaſſons de mon eſprit une terreur ſi nôire,
Quand de la vérité ma raiſon me répond;
Et, pour douter un inſtant de ma gloire,
Je ſens trop que je ſuis le Prince Sigiſmond;
Je le ſens encor mieux aux mouvemens de rage
Dont mon Pere a rempli mes eſprits furieux.
Tout ce qui s'offre à moi me paroît odieux.

SCENE VI.

SIGISMOND, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

NOus allons voir un beau tapage.
Mais il eſt en fureur, & je ſuis ſeul ici.
Je tremble.

SIGISMOND.

Qui donc es-tu? Di.

ARLEQUIN, *à part.*

Ah ! Je lui dirois bien qu'Arlequin eſt ſon frere,
Mais il a, le brutal, trop mal reçu ſon Pere.

SIGISMOND.

Réponds-moi donc. Quelle eſt ta qualité ?

ARLEQUIN, *à part.*

Quel air rébarbatif ! J'en ſuis épouvanté.
(*haut.*) (*bas.*)
Seigneur, je ſuis... Je crains qu'il ne m'aſſomme.

SIGISMOND.

Veux-tu parler ?

ARLEQUIN.

Je ſuis... je ſuis un Gentilhomme.

SIGISMOND.

Eſt-ce de la Cour du Roi ?

ARLEQUIN.

Non.
Un Gentilhomme, là.... de converſation.

SIGISMOND.

De converſation ! Par-là, que veux-tu dire ?

ARLEQUIN.

Je veux dire autrement ; Gentilhomme boufon,
Ou Gentilhomme qui fait rire.

SIGISMOND.

Fais-moi rire.

ARLEQUIN.

Ah ! Voilà pour m'interdire.

SIGISMOND.

Veux-tu me faire rire ?

ARLEQUIN, *à part.*

Il me le dit d'un ton
A me faire trembler. La terreur qu'il m'inſpire
Me donne déja le friſſon.

SIGISMOND.

Quand me feras-tu rire, hem ?

ARLEQUIN.

Tout à l'heure, Sire.
(*A part.*)

D'y réuſſir, je ne puis me flatter.
Son viſage me déſeſpere.

SIGISMOND.

Fais-moi rire au plus vîte, ou je te fais ſauter
Du haut de ce balcon.

ARLEQUIN, *à part.*

Il eſt homme à le faire.
C'eſt ainſi qu'à la Cour on ſe voit balotté :
J'étois tantôt jetteur, & vais être jetté.

SIGISMOND.

Puiſque je ne ris point, ton audace punie...

ARLEQUIN.

(*à part.*)
Sire, un moment. Quel eſt mon ſort infortuné !
(*haut.*)
Riez-vous aiſément, dites-moi, je vous prie ?

SIGISMOND.

Non, je n'ai jamais ri depuis que je ſuis né.

ARLEQUIN.

Ah ! Gare le balcon ! C'eſt fait de notre vie.
Malheureux Arlequin, tu vas faire le ſaut.
Voyons un peu s'il eſt bien haut.
Sa hauteur m'épouvante, & d'horreur j'en friſſonne.
Avant d'expoſer ma perſonne,
Je vois qu'il eſt de mon honneur
De faire rire Monſeigneur ;
De bien réjouir ſon Alteſſe,
A préſent je ſuis en humeur.
(*après pluſieurs lazzis.*)
Je ne vous fais pas rire ? Et cette gentilleſſe....

SIGISMOND.

Non, tu me fais plutôt dépit.

ARLEQUIN.

Cette mine, avouez qu'elle vous divertit.

SIGISMOND.

Elle me révolte, au contraire.

ARLEQUIN, *à part.*

Il me fera perdre l'eſprit.

(*haut.*)

Et ce lazzi que vous me voyez faire,
Ne le trouvez-vous pas charmant?

SIGISMOND.

Il me paroît impertinent.

ARLEQUIN.

Cet entrechat a-t-il l'art de vous plaire?

SIGISMOND.

Il a celui de me mettre en colere.

ARLEQUIN, *à part.*

Je ſuis au bout de mon rôle à préſent.
Que deviendrai-je, miſérable?
(*haut.*)
Prince, êtes-vous chatouilleux?
(*Il le chatouille.*)

SIGISMOND.

Inſolent,
Tu vas ſervir d'exemple à tout mauvais plaiſant.

ARLEQUIN, *ſe jettant à ſes pieds.*

Ayez pitié d'un miſérable!
J'ai cru vous faire rire, & je ſuis pardonnable.

SIGISMOND.

Il n'eſt qu'un ſeul moyen de te ſauver le jour,
C'eſt de m'apprendre ſans détour
Deux choſes que je veux connoître.
Premiérement, dis-moi, dans cette cour,
Si je ſuis en effet le maître?

ARLEQUIN.

N'en doutez pas, Seigneur, puiſqu'il dépend de vous
De me jetter par la fenêtre:
Votre bras vous répond des hommages de tous.

SIGISMOND.

Ce n'eſt pas tout, il faut m'inſtruire
De tous les Grands de cet Empire,
Qui ſont du ſang Royal ſortis:
Je veux tous les connoître, afin de les détruire,
Deſcendus de Baſile, ils ſont mes ennemis.

ARLEQUIN, *tirant un almanach de ſa poche.*

Cet almanach va vous le dire.
Tenez, Sire, (on vous a, ſans doute, appris à lire,)
Vous verrez là-dedans tous les noms des proſcrits.

SIGISMOND.

Lis toi-même.

ARLEQUIN.

Seigneur....

SIGISMOND.

Lis donc ſans plus remettre.

ARLEQUIN.

Liſons, quand je devrois épeller chaque lettre.
(*Il lit.*)
Fédéric, âgé de trente ans,
Neveu du Roi, Grand Duc de Moſcovie.
(*Il s'interrompt.*)
Sur ce Trône ce Duc comptoit depuis long-tems,
Mais il comptoit ſans l'Hôte.
(*Il continue à lire.*)
Sophronie,
Dans ſa vingtieme année, & niece auſſi du Roi.
(*Il parle.*)
Seigneur, vous avez là, ma foi,
Une couſine fort jolie;
C'eſt dommage, s'il faut qu'elle perde la vie.
Je l'apperçois qui vient, jugez-en par vos yeux.

SIGISMOND.

Que de beautés! Voilà le chef-d'œuvre des Dieux.
J'oublie, en la voyant, qu'elle eſt mon ennemie.
Mes ſens ſont enchantés.

SCENE VII.

SIGISMOND, SOPHRONIE.

SOPHRONIE.

SEigneur, vous voulez bien
Que je vous rende ici mon hommage ſincere.

SIGISMOND.

Ah ! Recevez plutôt le mien,
Princeſſe ; à mes regards cette cour n'offre rien
Que n'efface d'abord votre vive lumiere.
Quel changement en moi votre aſpect vient de faire!
Je ne ſuis plus le même. A cet aimable aſpect,
Je me ſens entraîner par un deſir rapide,
Et retenir par le reſpect.
Vous enflammez mon cœur, & le rendez timide.
De vos yeux l'éclat eſt ſi doux,
Que je n'admire plus l'Aſtre qui nous éclaire ;
Leur charme eſt ſi puiſſant, qu'il ſuſpend mon courroux.
S'il me ſouvient encor des cruautés d'un pere,
C'eſt pour m'avoir privé ſi long-tems du bonheur
De voir tant de beautés, que mon ame préfere
A tout ce que le ſceptre offre de ſéducteur ;
C'eſt pour m'avoir caché juſqu'ici mon vainqueur,
Et ne m'avoir pas fait plus digne de lui plaire.

SOPHRONIE.

Seigneur, un tel accueil a lieu de m'étonner.
J'ai cru ne voir en vous qu'un ennemi terrible,
Que contre tous les ſiens doivent trop indigner
Vingt ans d'une priſon horrible.

SIGISMOND.

Après vous avoir vue, ah ! peut-on vous haïr ?
Des injuſtes tourmens que j'ai fait ſouffrir

Vous n'êtes point d'ailleurs coupable ;
Et quand vous en ſeriez l'auteur,
Le Ciel vous forma trop aimable
Pour ne pas triompher de toute ma fureur.
Il n'eſt rien que vos yeux ne rendent excuſable.

SOPHRONIE.

Vous redoublez ma ſurpriſe, Seigneur.
Quoi, vous me connoiſſez, vous me parlez à peine,
Et vous me faites voir les feux les plus ardens ?

SIGISMOND.

Je ne ſai, mais enfin voilà ce que je ſens :
Tel eſt l'effet ſubit de l'amour qui m'entraîne :
Du cœur de votre Prince il vous rend ſouveraine ;
De la Pologne en même tems,
Charmante Sophronie, il vous déclare Reine :
Le Trône eſt votre rang, vous l'avez mérité,
Et par droit de naiſſance, & par droit de beauté.
Vous ne répondez point. Que faut-il que je penſe,
Et de votre embarras, & de votre ſilence ?
Haïriez-vous le Trône avec moi partagé ?
S'il étoit vrai, quel coup pour mon cœur qui vous aime !
Les maux, où dans ma Tour je me ſuis vu plongé,
Seroient doux, comparés à ce malheur extrême.

SOPHRONIE.

Je vois dans vos tranſports régner tant de candeur,
Que je dois les payer d'une entiere franchiſe ;
Et, comme la vertu préſide à votre ardeur,
Elle m'engage & m'autoriſe
A vous dévoiler tout mon cœur :
Apprenez que j'en ſuis ſouveraine maîtreſſe,
Et que toujours il brava la tendreſſe :
Des courtiſans flatteurs le langage affecté,
Leurs vices traveſtis avec habileté,
Sous les dehors trompeurs d'une humble politeſſe,
Et leurs hommages faux, l'ont toujours révolté ;
Leur ardeur peu ſincere, & ſans délicateſſe,
Leur penchant invincible à l'infidélité,

L'ont garanti de ſa foibleſſe ;
Il s'eſt armé contr'eux d'une juſte fierté :
En s'éloignant du ſein de la nature aimable,
Ils ont rendu l'amour à mes yeux mépriſable.
Vous ſeul, Seigneur, me l'avez préſenté
Sous une forme redoutable,
Tel que je la craindrois pour ma tranquillité ;
Vous me l'avez fait voir plein d'ingénuité,
Accompagné d'un trouble véritable,
Et mêlé de reſpect & de timidité.
Si ſa voix à mon cœur pouvoit ſe faire entendre,
C'eſt en votre faveur qu'elle lui parleroit ;
Et, ſi ce cœur pouvoit ſe rendre,
C'eſt à vos feux qu'il ſe rendroit.

SIGISMOND.

Si mon amour vous plaît, pourquoi vous en défendre ?
Et pourquoi ne pas accepter
Le ſceptre où vous devez prétendre,
Et qu'orneront vos mains, en daignant le porter ?

SOPHRONIE.

Du bien que vous m'offrez, je ſuis reconnoiſſante :
C'eſt tout ce que pour vous je puis faire éclater.
Plus je ſuis près du rang qu'on me préſente,
Et moins je ſuis maîtreſſe d'y monter.

SIGISMOND.

Eh, de qui donc êtes-vous dépendante,
Vous, faite pour régner, & pour donner la loi ?

SOPHRONIE.

De votre Pere, de mon Roi.

SIGISMOND.

Quoi, ſur vous le Barbare étend ſa tyrannie !

SOPHRONIE.

C'eſt un droit naturel qu'il a ſur Sophronie ;
Il a ſeul le pouvoir de diſpoſer de moi :
A vos vœux ſon choix eſt contraire.

SIGISMOND.

Ah ! Je cours trouver l'inhumain ;
Et ma rage....

SOPHRONIE.

Arrêtez. Quel eſt votre deſſein ?
Eſt-ce par la fureur que vous croyez me plaire ?
A ce tranſport mettez plutôt un frein.
Contre un Pere, Seigneur, & contre un Souverain,
Jamais elle n'eſt légitime....
Baſile eſt ſeul maître de mon deſtin,
On ne peut à ſes loix me ſouſtraire ſans crime.
Par d'autres ſentimens méritez mon eſtime,
Et gravez bien dans votre ſouvenir,
Que la vertu la peut ſeule obtenir.
Adieu.

SCENE VIII.

SIGISMOND, ARLEQUIN.

SIGISMOND.

PRinceſſe, hé bien, j'étoufferai ma haine !
Mais d'un ſi noble effort vous ſerez donc le prix.
Avec vous je ſuivrai la clémence ſans peine ;
Je ſerai généreux envers mes ennemis :
Mais ſans vous, il n'eſt point de frein qui me retienne ;
A mon reſſentiment tout deviendra permis.
Il faut que tout périſſe, ou que je vous obtienne.

ARLEQUIN.

Hé bien, Seigneur, peut-on ſavoir de vous
Comment vous trouvez la Princeſſe ?

SIGISMOND.

Charmante, & digne enfin de toute ma tendreſſe ;
Sa beauté, dans mon ſein, allume tant de feux,
Que, pour m'en voir le poſſeſſeur heureux,
Je ſuis prêt d'oublier tout ce qu'a fait mon pere ;
Elle a, dans un inſtant, changé mon caractere ;
Le ſeul ſon de ſa voix a domté ma fureur ;
La douceur de ſes yeux a paſſé dans mon cœur ;

Elle vient de verſer dans mon ame charmée,
Le deſir de la gloire, & l'oubli de mes maux :
Pour la ſeule vertu je la ſens enflammée,
Et d'un tyran, en moi, l'amour fait un héros.

ARLEQUIN.

Seigneur, ma joie en eſt extrême ;
Mais je crains fort pour votre amour
Que Monſieur Fédéric qui l'aime,
Ne vous la ſouffle dans ce jour.

SIGISMOND.

Dieux ! Fédéric brûle pour elle !
Il aſpire à ſa main ! Mais, parle ; eſt-il aimé ?

ARLEQUIN.

Non, elle a pour ce Prince une haine mortelle ;
Mais vous n'en devez pas être moins alarmé,
Car le bruit court que le Roi la lui donne,
Pour le conſoler, entre nous,
De la perte de la couronne.
On dit que dans trois jours il ſera ſon époux.

SIGISMOND.

Le perfide plutôt périra ſous mes coups.

ARLEQUIN.

Vous pouvez lui parler, car je le vois paroître.

SIGISMOND.

A ſon aſpect, je ne ſuis plus le maître
De mes reſſentimens jaloux.

SCENE IX.

SIGISMOND, FÉDÉRIC, ARLEQUIN.

FÉDÉRIC.

PRince, dont le noble courage....

SIGISMOND.

Epargnez-vous un vain hommage
Qui gêne votre cœur, & révolte le mien.

FÉDÉRIC.

Seigneur, vous offenſez le Duc de Moſcovie;
L'hommage qu'il vous rend ne le contraint en rien,
Puiſqu'il vient vous prier d'approuver le lien
Qui doit l'unir à Sophronie.

SIGISMOND.

Ah! Téméraire, oſes-tu bien
Me parler d'approuver un lien qui m'outrage?
Renonces-y toi-même, ou mon juſte courroux....

FÉDÉRIC.

Je demeure ſurpris d'un accueil ſi ſauvage!

SIGISMOND.

Apprens qu'à cet objet ſi doux,
Ma main deſtine un autre époux.

FÉDÉRIC.

Qui peut me diſputer la Princeſſe que j'aime?

SIGISMOND.

Un rival indigné de ton audace extrême,
Seul digne d'obtenir ſa foi,
Puiſqu'il eſt au-deſſus de toi,
Et puiſqu'enfin c'eſt Sigiſmond lui-même.

FÉDÉRIC.

Seigneur, à votre rang je ſai ce que je doi;
Mais j'ai le ſuffrage du Roi,
Et vous-même y devez ſouſcrire.

SCENE X.

Les Acteurs précédens, LE ROI.

LE ROI, *à Sigiſmond.*

OUi, Prince, ſon hymen eſt approuvé par moi;
Songez que mon ſuffrage eſt pour vous une loi;
Ces nœuds ſont importans au repos de l'Empire.

SIGISMOND.

Eſt-ce aux dépens du mien qu'on prétend l'acheter?

Pour la Princeſſe je ſoupire ;
Avant de la céder il faudra que j'expire :
Mon amour ſeul doit ſe faire écouter.

LE ROI.

Un Roi n'écoute point l'amour ni ſon caprice ;
Il n'entend, il ne ſuit que la ſeule juſtice ;
Et c'eſt à vous de m'imiter :
Apprenez à régner par cet effort ſuprême ;
Et, pour mieux affermir la paix,
Commencez par mettre vous-même,
Vos injuſtes deſirs au rang de vos ſujets.

SIGISMOND.

Mes deſirs ſont trop purs pour que je les immole.
Que dis-je ? La Princeſſe abhorre mon rival,
Et ſon cœur eſt contraire à cet hymen fatal.
Vous-même, retirez une injuſte parole.

LE ROI.

Qu'oſez-vous propoſer ? La parole des Rois,
Comme celle des Dieux, doit être inviolable :
J'ai prononcé pour lui, ſouſcrivez à ce choix ;
C'eſt un arrêt irrévocable.

SIGISMOND.

Ah ! Tyran, c'en eſt trop ; cet arrêt inhumain
Vient de rallumer dans mon ſein
Les feux de mon courroux, avec plus de furie :
Les reſpects, les égards que j'ai pour Sophronie,
Et l'eſpoir d'obtenir ſa main,
Pouvoient ſeuls retenir la haine qui m'enflamme ;
Ce tréſor accordé pouvoit ſeul de mon ame
Effacer aujourd'hui tant d'outrages reçus.
Ton impitoyable refus.
Et l'odieuſe préférence
Que vient de donner ta puiſſance
Au plus grand de mes ennemis,
Du joug de la nature affranchiſſent ton fils ;
Et ce nouvel affront qui groſſit les tempêtes
Qui vont tomber ſur vos deux têtes,
Surpaſſe & comble enfin tous ceux que tu m'as faits.

Plus d'accord entre nous, plus de paix déſormais ;
Je ne ſuis plus ton fils, pere indigne de l'être,
Que pour m'armer de mes droits contre toi :
Crains, dans ton propre état, de n'être plus le maître.
Inſtruit de mes deſtins, tout le peuple eſt pour moi.
Tremble, frémis de te voir ſous ma loi ;
Ma bouche te déclare une immortelle guerre :
Et j'atteſte le Dieu du Ciel & de la Terre,
Que je ne verrai point reparoître le jour,
Que mon bras armé du Tonnerre,
De mes Tyrans affreux n'ait purgé cette cour.

SCENE XI.

LE ROI, FÉDÉRIC.

LE ROI.

VA, je t'empêcherai, Barbare,
D'exécuter les criminels projets
Où ton emportement t'égare ;
Ma prudence ſaura t'épargner des forfaits.
Le moyen dont, ſans fruit, s'eſt ſervi ma tendreſſe
Pour rendre un fils à mes Etats,
Je prétens l'employer pour enchaîner ſon bras,
Et garantir mes jours du péril qui les preſſe.

SCENE XII.

Les Acteurs précédens, SOPHRONIE.

SOPHRONIE.

JE viens vous implorer, Seigneur, pour votre fils ;
Pardonnez un transport dont mes yeux sont la cause,
Et songez que ma main ne peut être le prix....

LE ROI.

C'est pour vous couronner qu'aujourd'hui j'en dispose ;
Sur mon trône, tous deux, vous allez être assis.

SOPHRONIE.

Votre fils doit lui seul....

LE ROI.

Non, ce fils trop fidèle
A me justifier par son humeur cruelle,
Ce qu'ont prédit de lui les astres ennemis,
Vient d'épuiser l'amitié paternelle ;
La prison qui fut son berceau,
Va devenir sa demeure éternelle,
Et sera son tombeau.
On saura, dans la tour, le convaincre sans peine,
Que tout l'éclat de la grandeur humaine,
Qui dans ce moment l'éblouit,
Disparoît comme une ombre aux yeux qu'elle séduit,
Et n'est rien qu'une vapeur vaine
Que le sommeil enfante, & le réveil détruit.

(*Il sort avec Fédéric.*)

SCENE XIII.

SOPHRONIE, *ſeule.*

AH ! plutôt que ta barbarie
Prive ton fils du pouvoir ſouverain,
Et qu'un hymen funeſte à Fédéric me lie,
Il faudra, Roi cruel, que tu perces mon ſein,
Ou qu'avec Sigiſmond tu me rende captive.
En faveur de ce fils dont je fais le malheur,
Et pour qui je reſſens la pitié la plus vive,
Il n'eſt rien qu'en ta cour ne tente ma douleur.
Quand je ſonge, grands Dieux ! que ce Prince qui m'aime
Va rentrer dans la nuit de ſon affreuſe tour,
Je ne ſuis plus maîtreſſe de moi-même ;
Et la part que je prens à ſa diſgrace extrême,
Me fait ſentir que je l'aime à mon tour ;
Ma fierté s'en émeut ; mais ce feu qui l'étonne
N'a rien qui bleſſe la vertu ;
Et, dans l'affreux péril dont mon ame friſſonne,
Il eſt trop alarmé pour être combattu ;
A ſon ardeur je m'abandonne.
J'armerai tout l'Etat contre un pere inhumain.
Cher Prince, il eſt juſte qu'enfin
Mon bras t'aſſure une couronne
Qu'a voulu me donner ta généreuſe main,
Et que l'amour répare, en cette conjoncture,
Les outrages ſanglans que te fait la nature.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le Théatre répreſente la tour, à la porte de laquelle le Prince Sigiſmond paroît endormi, & chargé de ſa premiere chaîne.

SCENE PREMIERE.

SIGISMOND, CLOTALDE, ARLEQUIN, GARDES.

ARLEQUIN.

NOn, là-deſſus je ne ſaurois me taire ;
Baſile eſt un bon Roi,
D'accord, mais il eſt mauvais pere :
On ne traita jamais un fils de la maniere.
(*à Clotalde.*)
Vous avez tort d'avoir pris cet emploi,
Il faut, pour l'exercer, avoir un cœur de pierre.
Vous êtes un barbare ; & jamais ſur la terre...

CLOTALDE.

Pour réprimer ſes diſcours impudens,
Qu'au plus haut de la tour on l'enferme au plus vîte.

ARLEQUIN.

Tu me fais enfermer ſans que je le mérite ;
Mais ce qui me conſole, en logeant là-dedans,
C'eſt que j'aurai pour moi tous les honnêtes-gens.
La priſon qu'Arlequin partage avec ſon Prince,
Saura lui faire honneur dans toute la Province.
(*On enferme Arlequin.*)

SCENE II.

CLOTALDE, SIGISMOND *endormi.*

SIGISMOND *endormi.*

MEure, meure Clotalde, & tous mes ennemis !
Tombe le Roi Baſile au pouvoir de ſon fils !

CLOTALDE.

Juſqu'au ſein du repos ſa fureur le tourmente ;
Rien ne peut l'arracher de ſon noir ſouvenir :
Que ſon affreux réveil ſaura bien l'en punir !
Pour ſes regards ſurpris, quelle image effrayante !
Son ſommeil ſe diſſipe, & je frémis pour lui.

SIGISMOND *en s'éveillant.*

Que vois-je, malheureux ! Et quelle horreur efface
Tout mon bonheur évanoui !
Du ſceptre que j'ai cru poſſéder aujourd'hui,
Mes premiers fers ont pris la place !
Du Trône, je retombe au fond de ma priſon !
O réveil accablant qui confond ma raiſon !
Le Ciel m'a-t-il trompé par un ſonge agréable,
Pour rendre mon deſtin encor plus déplorable
Par la douleur de la comparaiſon ?

CLOTALDE.

Dans un profond ſommeil, quel charme inconcevable
A retenu ſi long-tems vos eſprits ?
Et quel ſonge funeſte animoit votre rage ?
Vous reſpiriez tout haut le ſang & le carnage.

SIGISMOND.

Je ne ſai que répondre à ce que tu me dis ;
Le trouble de mes ſens eſt ſi grand, que j'ignore
Si je veille en effet, ou ſi je dors encore.

CLOTALDE.

N'en doutez point, Sigiſmond, vous veillez,
Puiſque c'eſt moi qui vous l'aſſure,

Que je ſuis devant vous, & que vous me parlez.

SIGISMOND.

Je ne ſuis point ſorti de cette grotte obſcure?
Ah! toute ma grandeur n'eſt donc qu'un ſonge vain?
Ma priſon ſeule eſt vraie, & mon malheur certain.
Mais non, ce que j'ai vu m'a paru ſi ſenſible,
Et ſi fort éloigné de toute fauſſeté,
Que tout ce qui me frappe en ce moment terrible,
Ne paroît pas avoir plus de réalité.
Que dis-je? Un feu nouveau qui circule en mes veines,
Qui charme en même tems, & redouble mes peines,
De mon bonheur détruit, prouve la vérité;
J'en ai pour sûr garant, l'image qui me reſte
De la beauté qui m'a charmé;
J'en ai pour ſigne manifeſte,
L'amour que dans mon ſein ſes yeux ont allumé.
Je le ſens, cet amour, dont je brûle pour elle;
Et, pour la démentir, ma flamme eſt trop réelle.

CLOTALDE.

Quel ſonge a ſur vos ſens fait tant d'impreſſion,
Qu'il ait juſqu'à ce point troublé votre raiſon?

SIGISMOND.

Ecoute, puiſqu'il faut t'en faire confidence,
Non ce que mon eſprit a vu confuſément
Dans un rêve ſans ſuite, & plein d'extravagance,
Mais ce qui m'a frappé les yeux ſenſiblement,
Qui m'eſt préſent encor comme un événement
Rempli de certitude, où regne l'évidence,
Et dont j'ai retenu la moindre circonſtance.
A la Cour de Pologne, en un Palais brillant,
(O ſouvenir amer d'une gloire trompeuſe!)
J'ai cru me voir en m'éveillant;
J'étois, alors, vêtu ſuperbement,
Environné d'une foule nombreuſe
Qui me ſervoit avec empreſſement.
Je me ſouviens qu'au ſort de mon étonnement,
Je t'ai vu le premier me rendre ton hommage,
Et, fléchiſſant le genou devant moi,

Me déclarer que j'étois fils du Roi,
Et que ſon Trône étoit mon héritage.

CLOTALDE.

Sans doute, vous avez, dans ces momens heureux,
Reçu votre ſujet en Prince généreux.

SIGISMOND.

A ton diſcours, m'armant d'un front ſévere,
Clotalde, j'ai voulu te punir, au contraire,
D'avoir ſuivi du Roi des ordres rigoureux,
Et de m'avoir caché ce funeſte myſtere:
Tu n'as pu, qu'en fuyant, te ſouſtraire à mes coups,
Et mon pere s'eſt vu l'objet de mon courroux.
Mais ce qui s'eſt gravé dans le fond de mon ame,
Avec des traits de flamme
Que rien ne ſauroit effacer,
Une auguſte Princeſſe à mes yeux s'eſt montrée,
Sa beauté la rendoit digne d'être adorée.
Ah! ſans douleur, je ne puis y penſer.
J'ai déclaré mon feu ſincere,
Elle a paru ne pas s'en offenſer;
J'eſpérois, par mes ſoins, parvenir à lui plaire,
Quand un Prince odieux, protégé par mon pere,
Dans mon bonheur m'eſt venu traverſer:
Ce coup a réveillé le feu de ma colere,
Et j'ai juré dans mon tranſport,
Qu'avant que le ſoleil redonnât la lumiere,
Au ſein de mes tyrans je porterois la mort.

CLOTALDE.

De l'auteur de votre naiſſance,
Eh quoi, les jours par vous ne ſont pas reſpectés?
Et ſur moi, qui pris ſoin d'élever votre enfance,
Vous étendez vos cruautés?
Ah! Sigiſmond, à cet excès barbare
Pouvez-vous vous porter, même dans le repos?
En goûtant ſes douceurs, notre cœur ſe déclare.
De l'ame d'un tyran un noir ſonge s'empare,
Il voit toujours du ſang dont il verſe des flots;
Mais la vertu, dont votre eſprit s'égare,

Juſques dans le ſommeil accompagne un héros.
N'accuſez plus les Dieux ſi vous êtes en bute
A tous les traits de leur courroux ;
Avec juſte raiſon leur bras vous perſécute :
Les ſentimens cruels qu'on voit paroître en vous,
N'ont que trop, à mes yeux, juſtifié leurs coups ;
Ce ſonge, dont votre ame eſt encor ſi remplie,
Eh, pour vous éprouver, qui ſait s'il n'eſt point fait ?
Qui ſait ſi, dans ce jour, leur ſageſſe infinie
N'en ſeroit pas l'auteur ſecret ?
Pour vous je tremble dans ce doute.
Je ſai qu'aux Immortels votre fureur déplaît ;
Je crains que leur rigueur n'ajoute
A votre châtiment, tout horrible qu'il eſt.
Sigiſmond, voulez-vous épuiſer leur vengeance ?
Ou croyez-vous que par la cruauté
Vous mériterez leur clémence ?
Ah ! Dépouillez plutôt votre férocité,
Et votre orgueil qui les offenſe ;
Portez-vous au bien conſtamment ;
Et ſongez que leurs mains verſent leur récompenſe
Juſques ſur la vertu qu'on exerce en dormant.

SIGISMOND.

Sigiſmond, de ton cœur dépouille l'arrogance,
Réprime tes noires fureurs,
Que le bien ſoit ton exercice unique,
Et ſache que les Dieux répandent leurs faveurs
Juſques ſur la vertu qu'en ſonge l'on pratique.

CLOTALDE.

Oui, c'eſt le ſeul moyen d'attirer leur bonté.

SIGISMOND.

Il faut donc vaincre ma fierté.
Par ta voix, comme un trait de flamme,
La vérité, Clotalde, a pénétré mon ame ;
Je ne ſerai plus rien, même dans le ſommeil,
Dont je puiſſe jamais rougir à mon réveil.
Mais tout l'éclat de ces richeſſes
Dont j'ai cru jouir cette nuit ?

CLOTALDE.

Eſt un ardent qui trompe, & qui s'évanouit.

SIGISMOND.

Et ces grandeurs enchantereſſes
Dont les attraits m'avoient ſéduit ?

CLOTALDE.

Leur jouiſſance eſt un éclair qui fuit.

SIGISMOND.

Et la faveur avec la renommée ?

CLOTALDE.

Un vent qui change, une vaine fumée.

SIGISMOND.

Et l'eſpérance ?

CLOTALDE.

Un appas ſéducteur.

SIGISMOND.

Et la vie ?

CLOTALDE.

Et la vie eſt un ſonge trompeur.
La vertu ſeule eſt conſtante & réelle ;
Le vrai bonheur eſt dans le bien,
Tout le reſte eſt compté pour rien.

SIGISMOND.

Ce diſcours me remplit d'une clarté nouvelle ;
J'en ſens toute la force & la ſublimité :
Mon eſprit qui n'eſt plus ſéduit par l'apparence,
Des humaines grandeurs connoît la vanité,
Pour elles, il n'a plus que de l'indifférence ;
L'amour, le ſeul amour dont il eſt agité,
Lui fait ſentir ſa véhémence,
Il entraîne ma volonté ;
Et, quoique d'un vain ſonge il tienne la naiſſance,
J'éprouve que ſa flamme eſt une vérité.

CLOTALDE.

Sortez d'erreur ; ces feux remplis de violence,
A vos ſens abuſés doivent tout leur pouvoir ;
Ils n'offrent à vos yeux qu'un objet chimérique,
Comme tous ces honneurs, cette Cour magnifique,

Et tous ces vains tréſors que vous avez cru voir ;
Et, pour en triompher, vous n'avez qu'à vouloir.

SIGISMOND.

Pour l'éteindre jamais, ma flamme m'eſt trop chere :
Ma raiſon, qui me fait ſentir la fauſſeté
De ma grandeur imaginaire,
Peut adoucir ma cruauté,
Réduire mon orgueil, enchaîner ma colere ;
Mais elle ne ſauroit étouffer mon ardeur ;
Je ſens qu'elle eſt plutôt du parti de mon cœur.
Pour ne pas l'approuver, cette ardeur eſt trop belle,
La vertu l'accompagne, elle eſt pure comme elle ;
Quoiqu'elle augmente ma douleur,
Que j'aime ſans ſavoir ſi mon Vainqueur exiſte,
Que tout m'ôte l'eſpoir de m'en voir poſſeſſeur,
A l'adorer toujours ma volonté perſiſte ;
Je veux borner là mon bonheur,
J'entretiendrai du moins ſon image chérie ;
Ses charmes, de mes ſers adouciront l'horreur ;
Et l'on m'arrachera la vie,
Plutôt que de m'ôter une ſi douce erreur.

(*Il rentre dans la Tour, qui ſe referme.*)

SCENE III.

CLOTALDE, *ſeul.*

D'Un ſi parfait amour mon ame eſt attendrie.
Mais qui peut pénétrer dans cet antre profond ?
C'eſt Ulric : La terreur eſt peinte ſur ſon front.

SCENE IV.

CLOTALDE, ULRIC.

ULRIC.

CLotalde, le Roi qui m'envoie,
Eſt en danger de perdre & le Trône & le jour.
Aux troubles les plus grands la Pologne eſt en proie ;
Les Peuples révoltés ont entraîné la Cour,
Et pour ſon fils hautement ſe déclarent ;
Tous veulent l'arracher du ſein de cette Tour,
Et de la guerre, enfin, tous les feux ſe préparent.
Le nom de Fédéric eſt par-tout en horreur ;
Sophronie elle-même, abhorrant ſon ardeur,
Aux volontés du Roi refuſe de ſouſcrire,
Reconnoît Sigiſmond pour maître de l'Empire,
Et du Peuple pour lui redouble la chaleur.

CLOTALDE.

Qu'entends-je ?

ULRIC.

Elle eſt d'autant plus formidable,
Qu'à la beauté ſuprême elle joint la valeur.
On ſait que de ſon ſexe aimable
Elle fuit la molleſſe, & méconnoît la peur ;
Qu'elle a dans les combats ſignalé ſon grand cœur,
Et qu'autant que ſes yeux ſon bras eſt redoutable.
Le Roi qui connoît trop, dans ce tems orageux,
Ce que peut ſur les cœurs un chef ſi dangereux,
Et qui craint la funeſte ſuite
D'une révolte ſi ſubite,
A raſſemblé dans ſon Palais
Ce qui lui reſte encor de fideles Sujets.
Auprès de lui, venez comme eux vous rendre,
Et l'aider à réſoudre, en ce péril certain,

Quel parti ſon ame doit prendre
Pour détourner le cours d'un torrent ſi prochain.
Ses ordres, pendant ſon abſence,
Doivent faire doubler la garde de ces lieux,
Pour la mettre en état d'oppoſer ſa défenſe
Aux efforts des ſéditieux.

CLOTALDE.

Ciel! Protecteur des Rois, armes-toi pour Baſile,
Et rends des factieux la fureur inutile!
Que je guide vos pas dans ces Rochers affreux:
Evitons cette route, elle eſt trop difficile;
Ce ſentier eſt plus court, & bien moins périlleux.
(*Il s'en va avec Ulric.*)

SCENE V.

ARLEQUIN, *mettant la tête à une fenêtre de la Tour.*

AH! Par cette lucarne exhalons notre rage,
Et tâchons de prendre un peu l'air.
Je perds mon tems à regarder, j'enrage;
Et, pour être logé dans un ſixieme étage,
Je n'en vois pas plus clair.
Quoique de nous les Cieux ſemblent être aſſez proches,
J'en apperçois à peine un foible échantillon.
Mais quels cris redoublés font retentir ces Roches,
Et font faire aux échos un affreux carillon!
Ce ſont des gens armés! Qui diantre les amene?

SCENE VI.

ARLEQUIN, RODERIC, *Soldats.*

RODERIC.

Vive, vive Sigiſmond.

ARLEQUIN.

Dis,
Que lui veux-tu donc, mon ami ?
Et qui te fait crier juſqu'à perte d'haleine ?

RODERIC.

Êtes-vous le Prince, Seigneur ?

ARLEQUIN.

C'eſt ſelon. Apprends-moi ce que tu veux lui dire.

RODERIC.

L'illuſtre Sophronie, armée en ſa faveur,
De rompre ſa priſon a chargé ma valeur,
Et l'a fait proclamer Souverain de l'Empire.

ARLEQUIN.

En ce cas-là, je ſuis le Prince Sigiſmond.
Briſez mes fers, & vengez mon affront.

RODERIC *répete.*

Briſons ſes fers, & vengeons ſon affront.

ARLEQUIN.

Holà, hé donc, Meſſieurs, doucement, prenez garde,
Vous allez renverſer la Tour,
Les murs n'en valent rien ; & ſongez, en ce jour,
Que c'eſt votre vrai Roi que ce péril regarde.

RODERIC, *après l'avoir mis en liberté.*

Souffrez que vos ſujets ſoumis, humiliés,
Se proſternent tous à vos pieds.

(*Ils ſe proſternent tous aux pieds d'Arlequin.*)

ARLEQUIN, *à part.*

Profitons de l'erreur, &, ſous cet habit mince,
Jouiſſons un moment du plaiſir d'être Prince ;
Je trouve ce métier fort doux.

RODERIC.

Seigneur, le tems eſt cher, & la gloire vous preſſe.
De joindre au plutôt la Princeſſe ;
Elle conduit le Peuple, & doit vaincre pour vous,
Nous allons, ſur vos pas, nous expoſer aux coups.

ARLEQUIN.

Je ſuis trop prudent pour vous croire :
Allez, quand vous aurez remporté la victoire,
Vous reviendrez me le faire ſavoir.....
En attendant, je vais ici m'aſſeoir.

RODERIC.

Grand Roi, vous faites voir une prudence extrême ;
Et jamais.... Mais voici la Princeſſe elle-même ;
Elle a franchi pour vous l'horreur de ces déſerts.

SCENE VII.

SOPHRONIE, *les Acteurs précédens.*

SOPHRONIE *à Roderic.*

DU Prince Sigiſmond a-t-on briſé les fers ?

RODERIC, *montrant Arlequin.*

Madame, le voilà prêt à monter au Trône.

SOPHRONIE.

Ce n'eſt pas là le Prince.

RODERIC.

Un tel diſcours m'étonne.
(*à Arlequin.*)
Ce n'eſt donc pas vous ?

ARLEQUIN.

Non, mais je ſuis ſon cadet ;
Et vous voyez en ma perſonne
Le Prince Sigiſmondinet.
C'eſt là l'appartement où mon frere demeure,
Et je vais y mener Madame tout à l'heure.

SOPHRONIE.

Je frémis à l'aſpect de ce cachot profond!
Soldats, ſecondez tous le tranſport qui m'entraîne.

ARLEQUIN.

De briſer cette porte épargnez-vous la peine:
Je vois ſortir le Prince Sigiſmond.

SCENE VIII.

SIGISMOND, *les Acteurs précédens.*

SIGISMOND.

QUi remplit donc ces lieux d'une rumeur ſoudaine?

SOPHRONIE.

Ah! Prince, en quel état vous offrez-vous à moi?
L'heureuſe Sophronie aura du moins la gloire
De briſer de ſa main les chaînes de ſon Roi,
Et d'affranchir ſes jours d'une priſon ſi noire.

SIGISMOND.

Que vois-je! Ma Princeſſe, au fond de ces déſerts,
Vient rompre elle-même nos fers?
Elle s'arme pour moi dans ce jour favorable?
Qu'un trait ſi généreux me la rend adorable;
Et qui peut m'acquitter des biens que j'en reçois?
Dieux trompeurs! Par un rêve aimable,
Ne m'abuſez-vous pas une ſeconde fois?
Mon bonheur eſt trop grand pour être véritable.
Je dors encor ſans doute, & tout ce que je vois
N'eſt rien qu'un fantôme agréable.

ARLEQUIN.

Prince, n'en doutez point, c'eſt un bonheur palpable.

SOPHRONIE.

Ce n'eſt point un ſonge, Seigneur;
Je vous parle en effet, & je ſuis Sophronie,
Qui, pour vous couronner, veux prodiguer ma vie:

Vous êtes de Baſile unique Succeſſeur.
En vain ce Roi, frappé d'une aveugle terreur,
Veut tranſporter vos droits au Duc de Moſcovie :
Tout l'état, avec moi, s'arme en votre faveur ;
Venez, volez au Trône où je vais vous conduire.

SIGISMOND.

Non, je ſuis détrompé d'une vaine grandeur,
Qui n'a qu'un faux éclat, qu'un inſtant peut détruire ;
Et j'ai trop fait l'eſſai de ſon faſte impoſteur.
Si quelque illuſion a ſur moi de l'empire,
C'eſt l'amour qui m'enflamme, il eſt l'unique erreur
Dont j'aime encore à me laiſſer ſéduire :
Et votre cœur, Madame, eſt le Trône où j'aſpire,
C'eſt de lui ſeul que dépend mon bonheur.
Ce bonheur ne fut-il que l'ouvrage d'un ſonge,
Pour ne pas m'y livrer, il eſt trop enchanteur ;
La vérité ne vaut pas ce menſonge :
Et je le trouve ſi flatteur,
Qu'il me ſeroit cent fois plus agréable
De croire poſſéder votre cœur dans les fers,
Sans eſpoir de ſortir de cet antre effroyable,
Que de me voir, ſans lui, maître de l'Univers.

SOPHRONIE.

Votre félicité n'eſt pas un vain fantôme,
S'il eſt vrai que mon cœur vous ſoit ſi précieux ;
Et les effets bientôt vont prouver à vos yeux,
Qu'il eſt votre ſujet avec tout ce Royaume.

SIGISMOND.

Quoi, je ſerois aimé ! Je me verrois heureux !

SOPHRONIE.

Oui, Prince, il n'eſt plus tems de taire
Un feu que le péril a contraint d'éclater.
Ce que pour vous mon bras vient de tenter,
Vous dit trop qu'en ce jour vous avez ſu me plaire.

SIGISMOND.

Grands Dieux ! en cet inſtant flatteur,
Si le charmant aveu qui frappe mon oreille,
N'eſt que l'effet d'un ſonge ſéducteur,

Faites que Sigiſmond jamais ne ſe réveille !
Mais s'il veille, au contraire, au gré de ſes ſouhaits,
Eloignez de ſes yeux le ſommeil pour jamais.

SOPHRONIE.

Vous veillez, croyez-en ma flamme:
Et, comme ſur l'Etat, vous régnez ſur mon ame,
L'un & l'autre vous offre un Empire réel.
Si tout ce que je dis vous ſemble une chimere,
Si votre eſprit perſiſte en ce doute cruel,
Et n'en croit pas une Amante ſincere,
Qui franchit pour vous ſeul la bienſéance auſtere,
Refuſe Fédéric, & le Trône avec lui;
Qui, pour vous élever à ce Trône aujourd'hui,
S'arme contre ce Prince, & combat votre Pere;
Jettez les yeux, Seigneur, ſur tout le peuple armé
Pour votre cauſe légitime;
Voyez-le de ces monts couvrir toute la cîme:
Venez, & montrez-vous à ce peuple charmé,
Votre deſtin, par lui, vous ſera confirmé.
Marchons, il n'attend plus que vos ordres pour vaincre;
Et, mieux que mes diſcours, mon bras va vous convaincre.

SIGISMOND.

C'en eſt trop; Sigiſmond eſt déja convaincu.
Le moyen de ne pas en croire tant de charmes?
A vous ſuivre en tout lieu me voilà réſolu.
Rien n'arrête mes pas; qu'on me donne des armes.
Pour vous l'offrir, je cours au Trône qui m'eſt dû;
Combattant avec vous la victoire m'eſt ſûre.
D'avoir tant balancé, je rougis maintenant.
D'un regard de vos yeux animé ſeulement,
Mon bras peut triompher de toute la nature;
Et mes cruels Tyrans vont ſentir dans ce jour
Ce que peut la valeur conduite par l'amour.

SOPHRONIE.

Ah! La vertu doit guider l'un & l'autre.
Votre Pere eſt, Seigneur, parmi vos ennemis;
Même en le combattant, ſoyez toujours ſon fils.

Ma gloire déſormais, eſt unie à la vôtre ;
Elle m'engage à vous repréſenter
Qu'un Roi ne doit jamais ſe laiſſer emporter
Aux indignes tranſports d'une aveugle vengeance :
Qu'il doit vaincre, non pas pour la faire éclater,
Mais pour ſignaler ſa clémence.
Un Tyran met ſa gloire à tout exterminer,
Mais celle d'un vrai Roi conſiſte à pardonner ;
C'eſt lui qu'il faut choiſir pour modele ſuprême :
Et ſongez, quelque ardeur qui vous puiſſe entraîner,
Que le plus beau triomphe eſt celui de vous-même.

SIGISMOND.

Qu'il eſt heureux, & qu'il eſt doux
D'apprendre la vertu de la bouche qu'on aime !
Qu'elle a pour lors de puiſſance ſur nous !
Guidé, belle Princeſſe, à la gloire par vous,
De mes ſens égarés je ne crains plus l'ivreſſe ;
En marchant ſur vos pas, je ſuivrai la ſageſſe.

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, RODERIC.

RODERIC.

SAns combattre, Seigneur, vous venez d'obtenir
Sur votre Pere une victoire pleine :
Abandonné de tous, contraint de fuir,
Il vient d'être arrêté dans la forêt prochaine ;
Avec Clotalde on vous l'amene.

SCENE DERNIERE.

Les Acteurs précédens, LE ROI, CLOTALDE, *Soldats.*

LE ROI.

Fils coupable, assouvis toute ta cruauté ;
Le sort te livre ta victime :
Acheve d'accomplir sur ton Pere & ton Roi,
Ce que les Cieux trop vrais lui prédirent de toi.

SIGISMOND.

Je vais, en dépit d'eux, me montrer magnanime,
Et convaincre mon Pere, en un jour si fameux,
Que les astres malins n'ont sur nous de puissance
Qu'autant que notre cœur est d'accord avec eux,
Que notre volonté regle leur influence,
Et qu'on est, à son gré, cruel ou généreux.
(*Il se jette aux pieds du Roi.*)
Seigneur, loin de souiller ma gloire,
Et de faire éclater un barbare courroux,
Regardez-moi rougir de ma victoire,
Et suivre désormais des sentimens plus doux :
Voyez-moi réparer le sort qui vous opprime ;
Et forçant mon étoile, attendre à vos genoux
Le juste châtiment que mérite le crime
De s'être, avec l'Etat, révolté contre vous.
Prononcez mon arrêt, l'exemple est nécessaire ;
Faites-vous justice aujourd'hui.
Un fils qui s'arme contre un pere,
Quelques durs traitemens qu'il ait soufferts de lui,
Doit subir un trépas sévere.
Frappez, je recevrai le coup sans murmurer,
De votre main encor trop heureux d'expirer

LE ROI.

Mon fils, un trait ſi grand & ſi digne d'eſtime,
Me fait rougir d'avoir trop cru
Les aſtres que dément votre vertu ſublime.
Au lieu de châtiment, mon ſceptre vous eſt dû.
Qui ſait ſe vaincre ainſi, mérite la couronne.
Après ce changement qui m'enchante & m'étonne,
Régnez ſur mes Etats que vous avez conquis
Par la force bien moins que par votre clémence,
Et que le bien public ſoit votre récompenſe.
De l'Empire, à vos yeux, pour relever le prix,
Poſſédez avec lui cette aimable Princeſſe;
Vous rendant tous heureux, mes vœux ſeront remplis.
Je ne veux me livrer, dans ma douce vieilleſſe,
Qu'au bonheur d'être pere, & d'avoir un tel fils.

SIGISMOND.

Seigneur, à vos bontés votre fils trop ſenſible,
Ne prend en main les rennes de l'Etat,
Que pour en ſoutenir tout le fardeau pénible,
Et pour vous en laiſſer la gloire & tout l'éclat.
Et vous, illuſtre Sophronie,
Vous, qui m'avez appris à triompher de moi,
Vous, l'auteur généreux du repos de ma vie,
C'eſt pour vous couronner que je veux être Roi;
Je ne fais que vous rendre un bien que je vous doi;
Votre main précieuſe eſt le ſeul que j'envie:
De ſouverain le titre ne m'eſt doux,
Que pour mieux mériter celui de votre époux.

SOPHRONIE.

Mon bonheur eſt parfait, ſi je comble le vôtre;
Je haïrois le ſceptre, en le tenant d'un autre.

SIGISMOND, *à Clotalde.*

Approche, noble défenſeur
Du Roi mon pere, & de ton Maître;
Le zele que pour lui ton ame a fait paroître,
Ne peut être payé de toute ma faveur.

LE ROI.

Mon fils, cette conduite auſſi ſage qu'auguſte,

Annonce à vos ſujets le regne d'un Roi juſte.

SIGISMOND.

C'eſt l'heureux fruit de vos rigueurs;
Elles m'ont convaincu que toutes les grandeurs
Ne ſont qu'une chimere où le ſommeil nous plonge.
Qu'excepté la vertu, tout n'eſt rien que menſonge;
Que notre prévoyance eſt un tiſſu d'erreurs,
Notre eſpoir un fantôme, & notre vie un ſonge.

FIN.

LA SURPRISE
DE
LA HAINE,
COMÉDIE.

ACTEURS.

CLÉON, pere de Liſidor.
CLARICE, mere de Lucile.
LISIDOR, amant de Lucile.
LUCILE, fille de Clarice.
CONSTANCE, ſœur de Lucile.
MILORD GUINÉE.
ARLEQUIN, valet de Liſidor.
LISETTE, ſuivante de Lucile.

La Scene eſt à Paris, chez Clarice.

LA SURPRISE
DE
LA HAINE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LISETTE.

CONSTANCE.

OUI, Liſette, voici la brillante journée
Qui doit à Liſidor unir ma ſœur aînée.
Cette heureuſe alliance étouffant tout Procès,
Entre nos deux Maiſons va rétablir la paix.
L'Intérêt fut l'auteur de leur antipathie ;
Mais par cette union qui paroît aſſortie,
L'Hymen, de la diſcorde eſt vainqueur en ce jour ;
Et la Haine eſt contrainte à céder à l'Amour.

LISETTE.

La révolution me paroît bien ſubite:
Liſidor fit hier ſa premiere viſite;
Lucile votre ſœur, ne l'a vu qu'un moment;
Son Pere encor, pour lui, porta le compliment.
Sa figure, il eſt vrai, parle à ſon avantage.

CONSTANCE.

Ce qui me plaît en lui, c'eſt ſon air noble & ſage.

LISETTE.

Moi, ce qui m'a choquée, il n'a dit que trois mots.

CONSTANCE.

Mais remplis de bon ſens, & toujours à propos.

LISETTE.

C'eſt un homme qui parle avec poids & meſure.
Si j'en crois Arlequin qui m'a fait ſa peinture,
Son caractere jure avec les mœurs du tems,
Et le fait mépriſer de tous les jeunes gens.
Il traite la tendreſſe à la façon antique,
Porte les ſentimens juſques à l'héroïque,
Regarde comme un crime une infidélité,
Et ſe fait de l'amour un Dieu de probité.

CONSTANCE.

Tu ne peux pas de lui faire un plus grand éloge;
Et de cette matiere il eſt beau qu'on déroge.
Le mal que tu m'en dis me le fait eſtimer.

LISETTE.

Et moi, par ce diſcours, j'ai lieu de préſumer
Que le beau-frere eſt fort à votre gré, Madame.

CONSTANCE.

Oui, je crois qu'il fera le bonheur de ſa femme.
Je doute que ma ſœur, à parler entre nous,
Faſſe de ſon côté celui de ſon époux.
Il faut pourtant lui rendre une juſtice due;
D'attraits & d'agrémens ſa perſonne eſt pourvue;
Elle met de la grace à tout ce qu'elle fait,
Et ſon diſcours ſéduit, en dépit qu'on en ait.
Son ame eſt généreuſe & déſintéreſſée,
Franche, & qui n'a jamais déguiſé ſa penſée:

Mais aux vivacités elle a l'eſprit ſujet,
L'humeur folle: & ſur-tout, le naturel coquet;
Se révolte aiſément, & revient avec peine;
Foible dans ſa tendreſſe, & forte dans ſa haine.

LISETTE.

A la peinture encore ajoutons quelques traits:
Railleuſe au dernier point, curieuſe à l'excès;
Du matin juſqu'au ſoir, par l'humeur dominée,
Et dans ſes ſentimens, ſans retour obſtinée.
C'eſt là ſon vrai portrait, qu'il eſt tems de finir,
Car je l'entens marcher, & je la vois venir.
(*Elle rentre.*)

SCENE II.

LUCILE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

VOus voulez-bien, ma ſœur, que je vous félicite.
Vous allez épouſer un homme de mérite.

LUCILE.

Comment le ſavez-vous?

CONSTANCE.

Tout le monde le dit,
Et ſon extérieur....

LUCILE.

Prévient, ſans contredit.
Pour peu que ſon eſprit réponde à ſa figure,
Mon cœur l'acceptera pour époux ſans murmure;
Dans un inſtant, ma ſœur, je vais en décider:
Il doit auprès de moi ſe rendre ſans tarder;
Je brûle de ſavoir quel eſt ſon caractere.

CONSTANCE.

Oh! c'eſt déja beaucoup, ſa perſonne a ſu plaire.
Quand l'œil eſt prévenu par un air engageant,

L'eſprit, ſur tout le reſte, eſt un juge indulgent.

LUCILE.

Le mien eſt difficile. Il faut qu'il examine;
Vers Liſidor pourtant, fortement il incline.
Je crois qu'il me convient; & dans ce doux eſpoir,
Je me ſuis engagé à l'épouſer ce ſoir.

CONSTANCE.

Vous l'aimez?

LUCILE.

Oui; je ſens un goût de préférence,
Qui tient plus de l'amour que de l'indifférence.

CONSTANCE.

Je veux, de mon côté, vous confier, ma ſœur,
Un ſecret....

LUCILE.

Un ſecret? Ouvrez-moi votre cœur,
Je ſuis de bon conſeil. Parlez, ma ſœur cadette.
Eh quoi! vous rougiſſez? Ah! C'eſt une amourette.

CONSTANCE.

Non, c'eſt du ſérieux.

LUCILE.

Du ſérieux? Ha! ha!
Eſt-ce un amour parfait?

CONSTANCE.

C'eſt mieux que tout cela.

LUCILE.

Mais, vous me ſurprenez! Seroit-ce un mariage?

CONSTANCE.

Juſtement. Nous avons ce ſoir même avantage.

LUCILE.

Comment donc?

CONSTANCE.

Comme vous, je vais changer de ſort,
Et ſachez, qui plus eſt, que j'épouſe un Milord.

LUCILE.

Epouſer un Milord! Vous? Quelle rêverie!

CONSTANCE.

De l'hiſtoire entendez les détails, je vous prie.

LUCILE.

C'eſt ſans doute un Roman. Vous n'avez qu'à conter,
Miladi, me voilà prête à vous écouter.

CONSTANCE.

C'eſt à la promenade où j'ai fait la conquête;
Mais ma mere qui vient, dans mon récit m'arrête.

LUCILE.

Quel contre-tems! Pourquoi paroît-elle ſi-tôt?

CONSTANCE.

Je rentre. Vous ſaurez mon hiſtoire tantôt.

(*Elle ſort.*)

LUCILE *ſeule.*

Quel ſera ce récit que je brûle d'apprendre?

SCENE III.

CLARICE, LUCILE.

CLARICE.

NOn, mon raviſſement ne ſauroit ſe comprendre!
C'eſt peu qu'un prompt hymen, formé par la raiſon,
Termine un long procès qui troubloit ma maiſon;
L'Amour cimente encor votre bonheur, ma fille,
Et ſemble concourir au bien de ma famille.
Votre premiere vue a charmé votre amant,
Et, plus que lui, ſon pere eſt dans l'enchantement.
Ils viennent tous les deux. Liſidor qui vous aime,
De vous entretenir montre une envie extrême.

LUCILE.

Madame, à lui parler je n'ai pas moins d'ardeur.

CLARICE.

Il eſt sûr de ma main, il veut gagner le cœur.
J'entends du bruit, c'eſt lui qui vient avec ſon pere.

SCENE IV.

CLARICE, LUCILE, CLÉON, LISIDOR.

CLÉON, *à Lisidor.*

SA figure eſt charmante.

LISIDOR.

Oui, ſi ſon caractere,
Comme je dois le croire, égale ſes attraits,
Je ne deſire rien ; mes deſtins ſont parfaits.

CLARICE, *à Lucile.*

Vous l'entendez, ma fille ?

CLEON.

O diſcours qui m'enchante !
Venez, je l'apperçois. Mon fils, qu'elle eſt piquante !
(*à Clarice.*)
Madame, tout ſuccede au gré de mon deſir,
Votre ſang & le mien ceſſent de ſe haïr,
Votre fille & mon fils ſont formés l'un pour l'autre.

CLARICE.

Ma joie, en ce moment, eſt egale à la vôtre.
Rentrons ; notre préſence eſt de trop, je le vois.

CLÉON.

Oui : laiſſons-leur goûter, pour la premiere fois,
Le plaiſir d'être ſeuls & d'épancher leur ame.
En voyant leur amour, je rajeunis, Madame.

CLARICE, *à Cléon, en ſe retournant.*

Jettez l'œil ſur ma fille.

CLÉON, *en s'en allant.*

Et regardez mon fils.

LUCILE, *à part.*

Ma mere ſe retourne.

LISIDOR.

Ils ne ſont pas ſortis.

CLARICE, *en marchant toujours.*
Dans leurs tendres regards on lit la ſympathie.

CLÉON.
Embraſſons-nous ; ils vont s'aimer à la folie.
(*Ils rentrent en s'embraſſant.*)

SCENE V.

LISIDOR, LUCILE.

LISIDOR.

Souffrez, belle Lucile, en des inſtans ſi doux,
Que je faſſe éclater mes tranſports devant vous.
De nos parens communs la guerre eſt terminée :
Qu'il eſt flatteur pour moi d'être, en cette journée
Qui couronne mes vœux & qui les rend amis,
Le lien d'une paix dont vous êtes le prix !
Il ne manqueroit rien à mon bonheur ſuprême,
Si votre cœur, Madame, étoit ce prix lui-même ;
Si le choix qu'ils ont fait pouvoit être le ſien,
Et qu'il ſentît la joie où ſe livre le mien.

LUCILE.
Je ſens, comme je dois, le bien de ma famille,
Me mere à l'avouer autoriſe ſa fille,
Notre hymen le procure : un lien ſi flatteur
Doit avoir mon ſuffrage, & faire mon bonheur.

LISIDOR.
J'y mettrai tous mes ſoins & mon étude unique :
L'amour a prévenu chez moi la politique ;
Il n'a pas attendu, vos yeux m'en ſont garans,
Pour entrer dans mon cœur, le choix de nos parens ;
Et le fils déteſtant une aveugle colere,
N'a jamais partagé l'inimitie du pere.

LUCILE.
Monſieur, vous m'étonnez par de pareils aveux,
Pour la premiere fois nous nous parlons tous deux ;

Comment votre tendreſſe eſt-elle donc venue ?

LISIDOR.

L'amour que j'ai pour vous, je l'ai pris par la vue.
Pour ſoumettre le cœur le plus ſéditieux,
Eh ! Ne ſuffit-il pas d'un regard de vos yeux ?
Comme nous demeurons fort près les uns des autres,
Dans le tems qu'éclatoit la querelle des nôtres,
J'étois à la fenêtre, & je vous vis paſſer ;
D'un coup d'œil enchanteur je me ſentis percer.
Dieux ! m'écriai-je alors, quel objet adorable !
Que ſa douceur annonce un caractere aimable !
Et qu'on ſeroit heureux d'obtenir tant d'appas !
En formant de tels vœux, je ne m'attendois pas
Qu'ils ſeroient exaucés par le Ciel favorable,
Et qu'il m'accorderoit un bien ſi déſirable.

LUCILE.

Un tel diſcours, Monſieur, flatte ma vanité,
Notre hymen déja prêt, & ma ſincérité
Exigent qu'à mon tour je rompe le ſilence,
Et de mes ſentimens vous faſſe confidence ;
A ne vous rien cacher de leurs replis ſecrets,
Votre hiſtoire, Monſieur, eſt la mienne à peu près.

LISIDOR.

O Ciel ! Eſt-il poſſible ?

LUCILE.

Un jour que vous paſsâtes,
Et d'un air très-poli, que vous me ſaluâtes,
Je ne puis m'empêcher de vous faire l'aveu
Que vos tendres regards me troublerent un peu ;
Je vous voulus du bien, je ne ſaurois le taire,
Et vous me plûtes même autant qu'on peut me plaire !
J'oſai, ſans l'eſpérer, ſouhaiter comme vous,
Quand ma mere pour moi feroit choix d'un époux,
Que le ſort réunît ma maiſon & la vôtre,
Et que ce choix tombât ſur vous, non ſur un autre.

LISIDOR.

Que tout ce que j'entends a lieu de me flatter !
Ce que vous m'avez dit, daignez le répéter :

Parlez, eſt-il bien vrai qu'à la premiere vue,
Madame, en ma faveur, vous futes prévenue?
Sentites-vous dès-lors, comme je le ſentis,
Ce qu'éprouvent deux cœurs faits pour être aſſortis,
Ce trouble avant-coureur, qu'un grand amour inſpire?

LUCILE.

Si je parlois ainſi, ce ſeroit trop vous dire;
Outre qu'en une fille il ſeroit peu décent
De déclarer d'abord un amour ſi preſſant,
J'ignore ces ardeurs, qui font que l'on ſoupire,
Et ces brûlans tranſports qui ſentent le délire;
Ma tendreſſe eſt un goût vif ſans être importun,
Et qui, ſans m'agiter, me prévient pour quelqu'un.
Vous m'inſpirâtes donc, Monſieur, ce goût paiſible,
Et le ſeul dont mon cœur puiſſe être ſuſceptible.

LISIDOR.

Quelque foible qu'il ſoit auprès de mon ardeur,
Ce goût pour moi, Madame, eſt toujours bien flatteur.
J'eſpere l'augmenter par ma flamme parfaite:
Mon ame au changement ne fut jamais ſujette;
Et bien loin d'atiédir les feux de mon amour,
L'hymen redoublera leur force chaque jour.
Des époux d'aujourd'hui, que je ne ſaurois ſuivre,
J'ai toujours condamné la maniere de vivre,
Ils n'enviſagent tous dans leur engagement
Que l'avantage ſeul d'un établiſſement;
L'uſage & l'intérêt déterminent leur ame,
Sur le pied d'une charge, ils prennent une femme,
Et les tendres devoirs du lien conjugal,
Sont remplis les derniers, & toujours le plus mal.
Mon ſupplice eſt de voir un mari petit-maître,
Eviter ſon épouſe, & rougir de paroître
Avec elle en public; quoique charmante enfin,
Il croiroit déroger, s'il lui donnoit la main.
Mon cœur eſt révolté contre des mœurs ſemblables,
Qui d'un lien charmant font des nœuds mépriſables;
Elles bleſſent l'amour, & choquent le bon ſens.
Oui, malgré la coutume, & les mauvais plaiſans.

Je veux ſuivre les loix que la raiſon inſpire,
Adorer ma moitié, je veux oſer le dire,
Mettre toute ma gloire à poſſéder ſon cœur,
De ſa félicité faire tout mon bonheur:
Je veux, ſans me laſſer du nœud qui nous aſſemble,
Lui prodiguer mes ſoins, à toute heure être enſemble,
Avec elle n'avoir qu'un même appartement,
Et ſous le nom d'époux être toujours amant.

LUCILE.

Un ſemblable projet eſt digne qu'on le loue;
Mais j'y vois un défaut, Monſieur; je vous l'avoue.

LISIDOR.

Quel!

LUCILE.

C'eſt de n'être beau qu'en ſpéculation,
Il faut, pour le remplir, trop de perfection,
Et dans le fond du cœur vous le penſez vous-même.

LISIDOR.

Non, pour l'exécuter il ſuffit que l'on s'aime,
Croyez-en ma tendreſſe, & daignez l'approuver.

LUCILE.

Vous ne parlez ainſi qu'afin de m'éprouver.

LISIDOR.

L'aveu que je vous fais, Madame, eſt véritable,
Et je ne conçois point de bonheur comparable
A la félicité que goûtent, chaque jour,
Deux époux occupés d'un mutuel amour.
Quel plaiſir de s'aimer, de le dire à toute heure,
De ſe voir ſans obſtacle en la même demeure!

LUCILE.

Et voilà le malheur! On a tout ſurmonté.
L'amour s'éteint toujours par la facilité:
Des grandes paſſions naiſſent de grands obſtacles,
Et l'hymen n'a jamais produit de tels miracles,
L'unique & vrai moyen de s'aimer ſûrement,
Eſt, quand on eſt époux, de ſe voir rarement;
On ſe doit éviter ſi-tôt qu'on ſe poſſede,
L'ennui gagne autrement, puis la haine ſuccede.

LISIDOR.

LISIDOR.

Ce que vous dites là pouvez-vous le penſer !
De ſe voir, quand on s'aime, ah ! peut-on ſe laſſer !
Deux cœurs qui ſont d'accord, ne craignent que l'abſence.

LUCILE.

Du contraire en hymen, on fait l'expérience.
Etre enſemble toujours ! Sentez-vous ce danger ?
Je bâille en ce moment, ſeulement d'y ſonger ;
C'eſt pourquoi je m'en tiens au ſyſtême à la mode,
Comme plus agréable, & comme plus commode :
Je ne puis m'élever à ces grands ſentimens.
Malgré votre éloquence, & vos raiſonnemens,
Je veux ſuivre les loix que le grand monde inſpire,
Eſtimer mon mari, mais ſans jamais le dire ;
Chérir la liberté, la préférer à tout,
Par là, du mariage éviter le dégoût ;
Et pour nous délaſſer du nœud qui nous aſſemble,
Me diſſiper ailleurs, n'aller jamais enſemble,
Mettre un corps-de-logis pour barriere entre nous,
Et vivre en étrangers, ſous le titre d'époux.

LISIDOR.

Pouvez-vous bien, Madame, adopter ce ſyſtême ?
Vous voulez donc aimer ?...

LUCILE.

Comme aujourd'hui l'on s'aime ?

LISIDOR.

D'un mépris éclatant, c'eſt me faire l'aveu.
Mais votre eſprit s'égaie, & c'eſt ſans doute un jeu.

LUCILE.

Oh ! Point du tout, Monſieur ; c'eſt mon cœur qui s'exprime.

LISIDOR.

Pardon, ſi je vous dis, que faite pour l'eſtime,
Et trop ſûre d'avoir tout mon attachement,
Vous perdez à montrer un pareil ſentiment :
Mais mon amour ſaura l'arracher de votre ame.

LUCILE.

Il y tient fort ; j'en doute.

LISIDOR.

Et j'en ſuis ſûr, Madame.
Oui, vous penſez trop bien pour n'en pas revenir.
Mes ſoins, dès que l'hymen aura ſu nous unir,
Deſſilleront vos yeux d'une erreur ſi fatale ;
Vous connoîtrez le prix d'une tendreſſe égale ;
Pour mieux vous détromper, mon cœur forme le plan
D'abandonner Paris cinq ou ſix mois de l'an ;
De vivre pour vous ſeule en mon Château tranquille,
Et de le préférer au fracas de la Ville.

LUCILE.

Monſieur, c'eſt ce fracas que j'aime à la fureur,
Et j'ai pour la campagne une invincible horreur ;
A moins que je ne parte en grande compagnie,
Dès que j'y mets le pied, j'y tombe évanouie.

LISIDOR.

Peut-on haïr les champs, l'aſyle de l'amour,
Et, des biens les plus purs, le paiſible ſéjour ?

LUCILE.

Peut-on quitter la Ville, où toute choſe abonde,
Le ſiege des plaiſirs, le centre du beau monde ?
Il n'eſt que des maris ombrageux & jaloux,
Qui puiſſent, pour Paris, montrer de tels dégoûts.

LISIDOR.

C'eſt par délicateſſe, & non par jalouſie,
Que je vous propoſois une telle partie.

LUCILE.

Mais dans votre Château, qu'eſt-ce que nous ferions ?

LISIDOR.

Nous nous verrions ſans ceſſe, & nous nous aimerions.

LUCILE.

Il faut avoir l'eſprit tout à fait romaneſque,
Pour ſe faire, d'aimer, un plan auſſi burleſque !
Pour une jeune femme, ô l'amuſant régal !
Faire, avec ſon époux, un Roman Paſtoral,
S'épancher ſur la mouſſe en tendres Dialogues,

Et compoſer enſemble un volume d'Eglogues,
Ou, comme au tems d'Aſtrée, aller dans les vallons
En habit de bergers, conduire nos moutons,
Prendre la pannetiere, arborer la houlette,
Et chanter nos amours ſur la douce muſette.

LISIDOR.

On donne, quand on veut, du ridicule à tout;
Mais, Madame, dans peu vous changerez de goût;
Vous n'aurez pas vécu dix jours à la campagne,
Que vous me vanterez la paix qui l'accompagne.

LUCILE.

M'unir à vous pour vivre au fond d'un vieux Château!
Je frémis d'un deſſein qui vous paroît ſi beau:
Je n'y pourrois mener qu'une mourante vie,
Moi, qui ſans l'Opéra, le Bal, la Comédie,
Ne ſaurois concevoir qu'on puiſſe reſpirer.

LISIDOR, *à part.*

Quel fond d'eſprit coquet elle oſe me montrer!
(*haut.*)
Mais je vous donnerai le Bal par complaiſance:
Car, à vous dire vrai, je n'aime pas la danſe.

LUCILE.

Vous n'aimez pas la danſe? Ah! Que me dites-vous?
C'eſt des amuſemens le plus charmant de tous.

LISIDOR.

Ajoutez le plus fou.

LUCILE.

C'eſt tant mieux. A votre âge,
Pouvez-vous me tenir un ſemblable langage!
Eſt-il poſſible, ô Ciel! de vivre ſans danſer?
Pour moi, je danſerois huit jours ſans me laſſer.

LISIDOR.

C'eſt votre paſſion. La Muſique eſt la mienne;
Mais ſinguliérement j'aime l'Italienne.

LUCILE.

Muſique Italienne! Ah! Quel goût dépravé!

LISIDOR.

Par tous les vrais Savans il ſe voit approuvé.

LUCILE.

Il me prend des vapeurs au ſeul nom de Cantate,
Je penſai l'autre jour mourir d'une Sonnate.

LISIDOR.

Oh ! Pour moi, ſi j'en meurs, ce ſera de plaiſir.
La Muſique, après vous, aura tout mon loiſir.

LUCILE.

La Muſique après moi ! La fleurette eſt nouvelle ;
Mais c'eſt encor beaucoup d'avoir le pas ſur elle.

LISIDOR.

Je ſuis bien malheureux ! Chaque mot que je dis,
Madame, a le ſecret d'attirer vos mépris.

LUCILE.

C'eſt vous-même, Monſieur, qui m'oſez contredire,
A tous mes ſentimens vous trouvez à redire,
Quoiqu'ils ſoient bien fondés, & que vous ayez tort.

LISIDOR.

Les miens, ſur la raiſon ſont appuyés ſi fort.....

LUCILE.

Non, Monſieur, non, mon droit l'emporte ſur le vôtre.

SCENE VI.

LISIDOR, LUCILE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

COmment donc ! Vous parlez vivement l'un & l'autre ;
Je ſai votre diſpute, & n'en ai rien perdu :
J'étois dans cette chambre, où j'ai tout entendu.

LUCILE.

Vous nous épargnerez le ſoin de vous inſtruire.

LISIDOR.

Madame, jugez-nous ; daignez ici nous dire
Quel ſyſtême, entre époux, vous paroît le meilleur ?

CONSTANCE.

Il ne me convient pas d'en décider, Monſieur.

LUCILE.

Votre ſœur le permet, expliquez-vous, Conſtance.

CONSTANCE.

Si je dis là-deſſus ce que mon ame penſe,
Il faudra, malgré moi, déplaire à l'un de vous.

LISIDOR, *à Conſtance.*

Quoi que vous prononciez, l'arrêt m'en ſera doux.

LUCILE.

J'ai l'eſprit trop bien fait pour en être offenſée.

CONSTANCE.

Les époux, puiſqu'il faut découvrir ma penſée,
Doivent, pour être heureux dans leurs engagemens,
Se parler comme amis, & vivre comme amans.

LISIDOR.

Madame, vous voyez que mon bon droit l'emporte.

LUCILE.

Oh! Je me moque, moi, d'un arrêt de la ſorte.
Une fille comme elle, & dont l'œil n'a pu voir
Le monde qu'à travers les grilles d'un parloir,
Qui s'eſt rempli l'eſprit d'amoureuſes ſornettes,
Et du matin au ſoir lit des hiſtoriettes,
Ne peut que mal juger pareille queſtion.
Je compte avoir gagné par ſa déciſion;
Et ſi ſon jugement m'eût été favorable,
J'en aurois eu, Monſieur, un regret véritable.

LISIDOR.

De la droite raiſon elle a ſuivi les loix;
Votre eſprit eſt ſi juſte, & ma cauſe à la fois,
Que j'appelle de vous à vous-même, Madame.
Je vous laiſſe y ſonger; un retour de votre ame
Va me faire gagner, en accordant nos goûts,
Ce qu'un premier tranſport m'a fait perdre chez vous.

LUCILE.

Non, dans mes ſentimens je ſuis toujours conſtante.

LISIDOR *bas, en s'en allant.*

Sous un air de douceur elle eſt contrariante.

LUCILE, *à part.*

Peut-on penſer ſi mal étant auſſi bien fait ?

SCENE VII.

LUCILE, CONSTANCE.

LUCILE, *à Conſtance.*

A Propos, vos amours ? Je brûle d'être au fait
Du récit de tantôt.

CONSTANCE, *lui donnant une lettre.*

Tenez, pour vous y mettre,
Ma ſœur, prenez le ſoin de lire cette lettre.

LUCILE.

La lettre d'un Milord ! Oh ! Pour la nouveauté,
Voyons ; vous redoublez ma curioſité.

(*Elle lit.*)

Vous avoir vue avant hier au Tuileries avec votre ſœur, pour la premiere fois ; n'avoir ſu votre nom & votre demeure que par un de mes gens, qui a ſuivi votre carroſſe en ſortant ; vous avoir adorée depuis ce moment-là ; oſer vous l'écrire aujourd'hui, dans l'impoſſibilité de vous le dire ; & vouloir vous épouſer après-demain, ſi vous & les vôtres y conſentez ; tout cela vous dit, Madame, que vous êtes Françoiſe, c'eſt-à-dire, faite pour faire naître d'un coup d'œil la paſſion la plus rapide ; & que je ſuis Anglois, c'eſt-à-dire, extrême, & né pour ſentir plus fortement qu'un autre, & pour agir en conſéquence.

(*Elle s'interrompt.*)

Cette façon d'écrire eſt très-particuliere.

CONSTANCE.

Vous n'êtes pas au bout. Liſez la lettre entiere.

LUCILE, *continue à lire.*

Comme j'ignore le cérémonial de votre pays, & que je ſuis preſſé d'être heureux, je n'attends que votre réponſe pour vous faire demander à Madame votre mere. Et je vous dirai, pour abréger, que je ſuis homme de qualité, maître de moi-même, à l'âge de vingt-ſix ans, & que ma richeſſe eſt égale à mon amour.

MILORD GUINÉE.

(*Après avoir lu.*)

Le nom eſt vraiment riche. On s'eſt moqué de vous.
Allez, vous êtes folle avec vos billets doux.

CONSTANCE.

Comment donc ?

LUCILE.

Oui, ma ſœur, c'eſt moi qui vous l'aſſure.
Quelqu'un qui vous connoît pour aimer la lecture
De tout ce qu'on appelle aventure du tems,
Et pour croire les faits les plus extravagans,
Aura fait, à coup ſûr, cette lettre pour rire;
Ou vous-même avez eu l'honneur de vous l'écrire.

CONSTANCE.

Moi! m'écrire!

LUCILE.

A la fin, tous ces livrets d'amour
Lui tourneront la tête. Il faut que dans ce jour
J'avertiſſe ma mere, afin que ſa prudence
Arrête le progrès de cette extravagance.

CONSTANCE.

Épargnez-vous ce ſoin, car ma mere ſait tout.
Et l'hymen du Milord eſt très-fort de ſon goût,
Mon oncle en fit hier la premiere ouverture.

LUCILE.

Fort bien! c'eſt pour donner du poids à l'aventure.
Mais ce Seigneur Anglois, le connoiſſez-vous ?

CONSTANCE.

Non.

LUCILE.

Voilà qui me confirme en mon juſte ſoupçon.

CONSTANCE.

Oh ! Pour le diſſiper, il va bientôt paroître,
Vous pourrez comme moi, le voir & le connoître.

LUCILE.

Voyons donc la réponſe au billet que j'ai lu.
Comment l'avez-vous faite ?

CONSTANCE.

Oh ! Telle qu'il m'a plu.
Vous me pouſſez à bout, & ma douceur ſe laſſe,
Ma ſœur ainée. Adieu, je vous quitte la place.
Ce que vous avez pris pour un conte inventé,
Sera pour moi, ce ſoir, une réalité.
Vous me traitez en vain ici de ridicule.
Les effets convaincront votre eſprit incrédule.
Dans peu votre cadette aura le pas ſur vous,
Et ſera Miledi, malgré tous les jaloux.

(*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

LUCILE, *ſeule.*

ME diroit-elle vrai ? J'ai ri de ſon hiſtoire,
Et dans le fond du cœur je commence à la croire.
Mon oncle avec ma mere eſt par elle cité,
Cela donne à la choſe un air de verité.
Mais vraiment de ſes yeux la premiere victoire
Eſt brillante pour elle, & doit flatter ſa gloire.
On entre. Quel eſt donc ce Seigneur que je vois ?
Il a l'air étranger. Seroit-ce notre Anglois ?

SCENE IX.

LUCILE, MILORD GUINÉE.

MILORD.

AH ! Madame, bon jour. Enfin Milord Guinée
Va voir à votre ſort unir ſa deſtinée.

LUCILE, *à part.*

C'eſt lui.

MILORD.

Tout du plus loin que mon œil vous a vu,
Pour Conſtance d'abord il vous a reconnu.

LUCILE, *à part.*

Il me prend pour ma ſœur.

MILORD.

Oui, c'eſt votre viſage.
En faveur de l'amour, faites grace au langage.
Tourner un compliment n'eſt pas l'art d'un Anglois;
Mais regardez mes yeux, ils parlent bon François.
Et vous diſent tout haut, ſans détour, ſans emblême,
Que plus que vingt Marquis, moi tout ſeul je vous aime;
Que ſi dans les inſtans d'un ſi doux entretien,
Ma bouche parle mal, mon cœur dire fort bien.
Et que ſans s'arrêter à des douceurs frivoles,
Les effets d'un Milord valent bien les paroles.

LUCILE, *à part.*

Il parle de bon ſens, & m'en veut tout de bon.
Ses gens qui l'ont inſtruit, ſe ſont mépris de nom.
Ce qui m'enchante, moi, ma ſœur s'en croit aimée,
Et c'eſt moi ſous ſon nom, dont ſon ame eſt charmée.
Badinons un moment. Je ne lui vole rien:
En prenant ce plaiſir je jouis de mon bien.

MILORD.

Que dites-vous à part ? Pardon, ſi j'interroge.

LUCILE.

En moi-même, Monſieur, je faiſois votre éloge.

MILORD.

Oh ! Moi douter d'un bien qu'on dit de moi tout bas.

LUCILE.

Si je le répétois, vous n'en douteriez pas.

MILORD.

Répete, vous, répete en ce moment, Madame,
Être loué par vous, enchantera mon ame.

LUCILE.

Hé bien, puiſqu'il faut donc tout haut le répéter,
Je me diſois, Milord, cela ſans vous flatter,
Que dans votre diſcours régnoit un air ſincere,
Que vos façons d'agir avoient l'art de me plaire,
Et que vous ajoutiez à l'inclination
Que j'ai depuis long-tems pour votre nation ;
Mon cœur lui rend juſtice avec toute la terre.

MILORD.

Vous faire infiniment d'honneur à l'Angleterre.
Pour mieux juſtifier votre eſtime pour nous,
Moi, vous mener à Londre en qualité d'époux,
Vous, recevoir l'accueil & tout l'éclat inſigne,
Que mérite mon rang, & dont vous êtes digne.

LUCILE.

Eſt-on là ſans façon ?

MILORD.

Un peu plus qu'à Paris.
Vivre à ſa fantaiſie eſt un droit du Pays ;
Et nos maris Anglois effacent en dépenſe,
Et paſſent en bonté tous vos maris de France.
Londre eſt pour le beau ſexe un ſéjour enchanté.
L'opulence y préſide avec la liberté.

LUCILE.

Avec la liberté ! c'eſt tout ce que j'eſtime ;
Faire ce que je veux fut toujours ma maxime.

MILORD.

Et la nôtre. Avec vous être bien aſſorti ;
Suivre en tout ſon caprice, oh ! rien n'eſt plus permis,

Rien n'eſt plus amuſant ; & quand on ſe marie
C'eſt ce qui fait ſur-tout le plaiſir de la vie.
Le matin, l'un & l'autre, on s'aime tendrement.
Des careſſes beaucoup. Beaucoup d'empreſſement.
L'après-midi, tous deux, beaucoup d'indifférence.
Ne pas ſe regarder, reſter dans le ſilence.
Enſuite revenir, ſe reprendre de goût.
Dans le moment d'après ſe chicaner ſur-tout,
On boude, on ſe bat froid, puis tous deux on s'agace ;
On ſe pique, on ſe bruſque ; enſuite l'on s'embraſſe.
On ſe rebrouille encor, ſelon ſa volonté ;
Chacun, comme il lui plaît, s'en va de ſon côté :
On ſe fuit tout le jour, ſans qu'on ſe déſapprouve ;
Et puis, Madame, & puis le ſoir on ſe retrouve.

LUCILE.

Ah ! l'agréable vie, & quel aimable Anglois !
Il penſe là-deſſus auſſi-bien qu'un François.

MILORD.

Hem ! Comment trouvez-vous notre façon de vivre ?

LUCILE.

Charmante, variée, & celle qu'il faut ſuivre.

MILORD.

Vous l'aimez donc ?

LUCILE.

Beaucoup.

MILORD.

J'en ſuis fort réjoui.
Avec bien du plaiſir vous voir l'Angleterre ?

LUCILE.

Oui.
S'il dépendoit de moi je ferois ce voyage.

MILORD.

Vous le ferez. Je cours preſſer mon mariage.
Il me tarde déja de nous voir en chemin.
Nous épouſer ce ſoir, & nous partir demain.

LUCILE, *à part.*

C'eſt trop rire. Il eſt tems que je le déſabuſe.

(*A Milord.*)

Vous êtes dans l'erreur, Milord, & je m'accuſe...

MILORD.

Oh ! Point d'erreur chez moi, je puis vous l'atteſter,
Madame....

LUCILE.

Faites-moi l'honneur de m'écouter.

MILORD.

Je ne me trompe pas, Conſtance, je vous aime.

LUCILE.

Mais, Milord, c'eſt ma ſœur....

MILORD.

Point du tout, c'eſt vous-même.

LUCILE.

C'eſt un mal-entendu ; ma mere & d'autres nœuds
Oppoſent en ce jour un obſtacle à vos vœux.

MILORD.

Madame votre mere approuve fort ma flamme,
Et veut que, dès ce ſoir, ſa fille ſoit ma femme.
Je dis vrai, vous devez me croire.

LUCILE.

Oui, je vous croi.
Mais elle ne veut pas que vous m'épouſiez, moi.

MILORD.

J'épouſe vous, j'épouſe ; & dans cette aſſurance,
Diſpoſe le départ pour vous, belle Conſtance.
Adieu. Prenant demain la route de Calais,
Je prive pour toujours Paris de vos attraits :
Et dans huit jours d'ici, j'oſe vous en répondre,
Son plus grand ornement fera l'éclat de Londres.

(*Il part.*)

LUCILE.

Puiſqu'il le veut ainſi, laiſſons-lui ſon erreur ;
Et prenons le parti d'en avertir ma ſœur.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN, *riant.*

LA choſe eſt trop riſible, ou le diable m'emporte !
Ha, ha, ha !

LISETTE.

Qui t'oblige à rire de la ſorte ?

ARLEQUIN.

Lucile & Liſidor grondent, en ces inſtans,
Si fort qu'on les croiroit mariés dès long-tems.

LISETTE.

Ils ont une diſpute ?

ARLEQUIN.

Oui vraiment, des plus vives ;
Et je les ai laiſſés bien près des invectives.

LISETTE.

Sur quoi donc ?

ARLEQUIN.

Oh ! Sur tout. Primo, ſur les habits.
D'abord l'un veut du vert, & l'autre veut du gris.

LISETTE.

C'eſt toujours ſur des riens qu'on prend feu, qu'on ſe pique.
Et qu'on voit allumer la guerre domeſtique.
Mais, ton Maître, ſans doute a cédé poliment.

ARLEQUIN.

Oui, voyant que Lucile inſiſtoit vivement,
Il lui répond : Madame, eh ! pour des bagatelles
Faut-il nous diſputer & former des querelles ?

Je me crois obligé de vous dire en honneur,
Qu'il faut, pour vivre enſemble, un peu plus de douceur.
J'en ai beaucoup, & vous fort peu de complaiſance,
Repart-elle auſſi-tôt, d'un air de pétulence.
Madame, en vérité, vous me parlez d'un ton...
Et vous me repliquez, Monſieur, d'une façon...
Mais il n'eſt plus moyen qu'avec vous je converſe...
Mais il faut tous les deux que nous rompions commerce...
Madame, ſentez-vous la force de vos mots?
Et vous-même, Monſieur, celle de vos propos?
Dans le tems qu'ils étoient en train de ſi bien dire,
Je ſuis ſorti tenant mes deux côtés de rire:
Tout grave que je ſuis, ſi je fuſſe reſté,
A leur nez ſûrement tout haut j'euſſe éclaté.
Mais mon Maître paroît, je l'entens qui murmure.

LISETTE.

Adieu. Je vais ſavoir ce que dit ſa future.

(*Elle rentre.*)

SCENE II.

LISIDOR, ARLEQUIN.

LISIDOR.

O Ciel! Quel eſt l'état où ſes diſcours m'ont mis!
Ils détruiſent l'eſpoir que je m'étois promis.
Quel eſprit! je n'ai vu rien d'égal en ma vie.
On ne peut dire un mot qu'elle ne contrarie.
Deux converſations que nous venons d'avoir,
M'ont réduit preſqu'au point de ne plus la revoir.
La contradiction a fini la premiere.
La ſeconde a produit l'aigreur & la colere.

ARLEQUIN.

De droit, à la troiſieme ils doivent s'étrangler.

LISIDOR.

Que ſera-ce, grand Dieu! Cela me fait trembler!

Quand nous ſerons liés d'une chaîne éternelle,
Notre hymen ne ſera qu'une longue querelle.
Sans le rapport d'humeurs, que ſervent les attraits?
Ah! Je ſens qu'ils ne font qu'augmenter mes regrets.
L'amour qui m'attendrit, la haine qui m'irrite,
Me livrent tous les deux un combat qui m'agite.
Lucile tour à tour, & me charme & m'aigrit.
J'adore ſa figure, & je hais ſon eſprit.
Je me ſens par ſa grace attirer en partie,
Et pour ſes ſentimens j'ai de l'antipathie.
Ses yeux touchent mon ame, & par tous ſes diſcours,
Sa bouche en même tems la révolte toujours.
Quel etat douloureux! Et quels tourments ſéveres,
D'éprouver à la fois deux paſſions contraires!
Et pour un même objet de les ſentir encor,
Sans pouvoir ſe fixer, ni prendre ſon eſſor!
Une des deux ſuffit pour faire notre peine.
Amour, ſors de mon cœur, ou chaſſes-en la haine.
Finis par la victoire, ou par la fuite enfin,
Le cruel embarras de mon cœur incertain.

ARLEQUIN.

Ceci devient tragique, & je n'oſe plus rire.

LISIDOR.

Pour ſoulager ce cœur, je veux, je veux écrire
Les juſtes ſentimens qui viennent l'émouvoir,
A celle qui les cauſe & fait mon déſeſpoir.
Ma main va vous tracer une lettre d'un ſtyle
Qui vous fera ſentir tous vos défauts, Lucile.

ARLEQUIN.

Fort bien! Il va lui faire, en ſon aigre dépit,
Sa déclaration de haine par écrit.

LISIDOR.

La façon dont par nous elle ſera touchée,
N'aura pas la fadeur qui nous eſt reprochée.
Voici ſur cette table, encre, plume, papier.
A peindre mes tranſports je vais les employer.
(*Il écrit, & prononce haut ce qu'il met ſur le papier.*)
» Madame, vous avez la figure charmante;

» Votre air prévient d'abord, votre coup d'œil enchante.

ARLEQUIN.

Il tient mal ſa parole, à ce qu'il me paroît.
Voilà l'amour qui parle, & la haine ſe taît.

LISIDOR *continue d'écrire.*

» Mais vous faites bientôt paroître un caractere,
» Un travers dans l'eſprit qui ne peut que déplaire.

ARLEQUIN.

Bon! La fureur revient, & la haine a ſon tour.

LISIDOR *écrit toujours.*

» Votre premiere vue inſpire de l'amour.
» Le plus fier eſt contraint de vous rendre les armes.
» Mais votre humeur détruit l'ouvrage de vos charmes,
» Ou les balance au point que ſouvent on ne ſait
» Si l'on aime avec vous, Madame, ou ſi l'on hait.

ARLEQUIN.

Quel diſcours!

LISIDOR *acheve d'écrire.*

» La hauteur & la bizarrerie,
» La contradiction & la coquetterie
» Forment le riche fond de votre naturel,
» Et font avec vos yeux un contraſte éternel.

ARLEQUIN.

Le brillant coloris! La charmante peinture:
Lucile eſt, par ma foi, tirée en miniature!

LISIDOR.

Mais, d'un premier tranſport je ſuis trop la chaleur,
Et mes expreſſions reſpirent trop l'aigreur.
Lucile eſt, après tout, d'un ſexe reſpectable.
D'adoucir cette fin il eſt plus convenable.

ARLEQUIN.

Oui, le beau ſexe veut plus de ménagement;
Dans ces occaſions, j'écris tout autrement.

LISIDOR.

Ce terme ne dit pas tout ce que je veux dire....
J'ai trouvé pour le coup celui que je deſire....
Oui, la fin de ma lettre eſt beaucoup mieux ainſi;
Sans affoiblir le ſens, le tout eſt adouci.

(*à Arlequin.*)

A Lucile, va, cours, porte-la ſans remiſe.
Mon ame eſt ſoulagée.... Attens que je reliſe.

(*Il lit.*)

» Démentent la douceur... Il eſt encor trop fort...
Non, elle le mérite, & je m'alarme à tort.

ARLEQUIN.

Liſez-la-moi de ſuite, ainſi qu'elle eſt tracée,
Et je vous en dirai franchement ma penſée.

LISIDOR.

Tiens, porte-la, ſans faire ici le raiſonneur.
Ce maroufle avec moi tranche du Gouverneur.

ARLEQUIN.

Puiſque vous le voulez, Monſieur, je vais la rendre.

LISIDOR.

Demeure.... Je ne ſai quel parti je dois prendre.

ARLEQUIN.

Je crois voir votre pere; & ſans plus héſiter,
Vous pouvez là-deſſus, Monſieur, le conſulter.

LISIDOR.

Ah! C'eſt à lui ſur-tout qu'il faut que je le cele;
Ce ſeroit lui porter une atteinte mortelle.
Je l'aime trop. Je dois immoler aujourd'hui,
Ma haine pour Lucile à mon reſpect pour lui.
Il vient. De mon courroux ſon aſpect ſe rend maître;
Je ne ſai qu'obeir en le voyant paroître.

(*à Arlequin.*)

Vîte, cache ma lettre & ne la donne pas.

SCENE III.

CLÉON, LISIDOR, ARLEQUIN.

CLÉON.

MOn fils, exprès pour vous, je porte ici mes pas.
Parlons de votre ardeur pour votre prétendue;

Ses diſcours, ſon eſprit ſans doute l'ont accrue.
Elle paroît avoir un caractere doux,
Et je crois qu'elle penſe à peu près comme vous.
N'eſt-il pas vrai?

LISIDOR.

Mon pere....

CLÉON.

Eh bien, qui vous arrête?
Vous paroiſſez changé.

LISIDOR.

C'eſt un grand mal de tête.
Il m'a pris tout à l'heure; il ſe diſſipera.

ARLEQUIN, *à part.*

Je crains pour ſa durée; il prend ſa ſource là.

CLÉON.

Venez pour prendre l'air, rien n'eſt plus ſalutaire,
Auſſi-bien nous avons des viſites à faire.

LISIDOR.

Mon pere, je ſuis prêt à vous accompagner.
(*bas à Arlequin, en ſortant.*)
Arlequin, ſouviens-toi de ne pas la donner.
(*Il ſort avec Cléon.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN, *ſeul.*

IL reſpecte ſon pere, en cela je l'approuve.
Il a beau lui cacher le tourment qu'il éprouve;
Je crains que ce conflit de colere & d'amour,
Ne lui faſſe tourner la cervelle en ce jour.
Mais ſa fievre me prend, elle eſt contagieuſe;
Et je ſens pour Liſette une haine amoureuſe.

SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

ARlequin, te voilà ! Je te retrouve encor ?
Que ma maîtreſſe hait à préſent Liſidor !

ARLEQUIN, *contrefaiſant ſon maître.*

Madame, vous avez la figure charmante.
Votre air prévient d'abord, votre coup d'œil enchante.

LISETTE.

Ah ! Monſieur Arlequin, que vous êtes poli.
Vous-même, en vérité, vous êtes bien joli.

ARLEQUIN.

Mais vous faites bientôt paroître un caractere,
Un travers dans l'eſprit qui ne ſauroit me plaire.

LISETTE.

Voyez donc l'inſolent ! Sais-tu bien qu'à mon tour...

ARLEQUIN.

Votre premiere vue inſpire de l'amour ;
Le plus fier eſt contraint de vous rendre les armes :
Mais votre humeur balance à tel point tous vos charmes,
Qu'on ne ſait ſi l'on doit, à ne point vous flatter,
Vous embraſſer, Madame, ou bien vous ſouffleter.

LISETTE.

Es-tu donc fou ?

ARLEQUIN.

L'aigreur & la bizarrerie,
La contradiction & la coquetterie,
Forment le riche fond de votre naturel,
Et font avec vos yeux un contraſte éternel.

LISETTE.

C'eſt bien à toi, faquin, de te moquer des autres,
Toi, de qui les défauts ſurpaſſent tous les nôtres.
Un menteur, un balourd, un ivrogne maudit.

ARLEQUIN.

J'adore ſa figure, & je hais ſon eſprit.

LISETTE.

Il me dit des douceurs, puis des impertinences;
Mais je ne comprens rien à ſes extravagances!
Qui peut donc l'obliger à parler comme il fait?
Eſt-ce gageure, ivreſſe, ou folie en effet?

ARLEQUIN.

Eh! Ne voyez-vous pas qu'en cet inſtant mon ame
Se trouve entre l'amour & la haine, Madame?

LISETTE.

Dis-moi, que ſignifie encore cé propos?

ARLEQUIN.

Ce propos que je tiens ſignifie en deux mots,
Que c'eſt mon maître au vrai qu'ici je parodie.
Il eſt l'original, & je ſuis la copie.
Ma bouche devant toi ne fait que répéter
Ce que pour ta maîtreſſe il a fait éclater.
Ses défauts il les hait; ſes charmes il les aime,
Et, par contagion, je fais pour toi de même.

LISETTE.

Pour imiter Lucile, apprends en ce moment,
Que je te hais beaucoup, & t'aime foiblement.
Je ne vois plus en toi qu'un fat digne de blâme;
Tes vertus ne font plus que gliſſer ſur mon ame,
Et tes défauts tous ſeuls, dont je me ſens bleſſer,
S'y gravent fortement pour ne plus s'effacer.

ARLEQUIN.

Oh! Voilà le beau ſexe! Il eſt, pour notre peine,
Volage en ſon amour, & conſtant dans ſa haine.

LISETTE.

Il faut dans les accès de l'humeur qui l'aigrit,
Voir agir ma maîtreſſe, ouir ce qu'elle dit.
Qu'elle ſait bien haïr! pour peu qu'on lui déplaiſe.
Moi, je ne ſuis auprès qu'une eſquiſſe mauvaiſe.
Un coup de tête en elle, un geſte, un de ſes tons,
Un regard en dit plus... Elle vient, écoutons,
Car elle parle ſeule.

SCENE VI.

LUCILE, ARLEQUIN, LISETTE.

LUCILE.

AH! Que je ſuis piquée!
Plus je penſe à cet homme, & plus j'en ſuis choquée,
Avant que de s'aimer, il faut s'être connu.
D'abord par ſa figure, il m'avoit prévenu.
Mais par tous ſes diſcours il m'a bien détrompée.
Ce n'eſt qu'en ridicule, en mal qu'il m'a frappée.
Qu'une heure d'entretien m'a fait voir de défauts!
Qu'il eſt de mauvais goût, & qu'il a l'eſprit faux!
Sous un dehors fardé de fauſſe politeſſe,
C'eſt un pédant qui veut avoir de la fineſſe.
Gothique en ſon amour, fade dans ſes douceurs;
Qui plaiſante auſſi mal, qu'il juge des couleurs.
D'autant plus révoltant alors qu'il vous conteſte,
Qu'il eſt opiniâtre avec un air modeſte,
Mais ce dont mon eſprit eſt le plus irrité,
Il prend avant l'hymen un ton d'autorité.
Donnant ſon ſentiment comme une regle à ſuivre,
Il veut me gouverner, il veut m'apprendre à vivre.
Il s'eſt bien adreſſé de toutes les façons;
C'eſt bien à moi, vraiment, qu'on donne des leçons!
Avant la fin du jour, je lui ferai connoître
Qu'un cœur comme le mien ne peut ſouffrir de maître;
Que qui veut le ſoumettre à ſon opinion,
S'attire ſans retour ſa juſte averſion.
Je me fais, par avance, une douceur maligne,
De la faire éclater d'une maniere inſigne,
Et de lui témoigner très-énergiquement,
Qu'on ne peut le haïr plus amicalement.

LISETTE, *à Arlequin.*

Hem ! T'avois-je menti ?

ARLEQUIN.

L'on voit bien qu'elle eſt femme.
Du premier bond la haine eſt entrée en ſon ame.

LUCILE.

J'aurai la même joie à faire un tel aveu,
Que l'on a, quand on aime, à déclarer ſon feu.
Liſette.

LISETTE.

Me voici.

LUCILE.

Quel eſt ce tête-à-tête ?

LISETTE.

Arlequin qui babille, & qui toujours m'arrête,
Me parloit de ſon maître.

LUCILE.

Apprends-moi ſur quel ton.
Qu'en dit-il ?

ARLEQUIN.

Moi, du bien. Mon maître eſt un Caton,
Il eſt à vingt-huit ans un miroir de ſageſſe,
Et doit ſervir d'exemple à toute la jeuneſſe.

LUCILE.

Je croyois Arlequin plus vrai dans ſes diſcours.

ARLEQUIN.

Madame, je le ſuis, & le ſerai toujours.

LISETTE, *à Arlequin.*

Butor, dis-en du mal pour te rendre agréable.

ARLEQUIN.

Médire de mon maître. Ah ! J'en ſuis incapable !

LISETTE.

Mais tu fais mal ta cour.

ARLEQUIN.

Tais-toi ! Serpent maudit.
Je n'en dirai jamais que ce que j'en ai dit.
C'eſt un homme d'honneur, s'il en eſt dans le monde ;
Et ta bouche a menti, ſi ta langue le fronde.

Depuis ſi ans que j'ai l'honneur de l'eſcorter,
Je ne vois rien en lui qu'on ne doive imiter.

LISETTE.

Il m'en diſoit à moi, Madame, un mal horrible
Dans le même moment.

ARLEQUIN.

Quel menſonge terrible !
Bien loin de dénigrer Liſidor à ſes yeux,
Je vantois ſes vertus.

LUCILE.

Tu n'en faiſois pas mieux.

ARLEQUIN.

Il ſemble que le Ciel l'ait formé pour Madame ;
Aux agrémens du corps il joint une belle ame,
Et ſeroit en tout point un cavalier parfait,
S'il n'avoit pas l'orgueil de le croire en effet.

LUCILE, *lui donnant une piſtole.*

Tien, pour ce dernier trait : j'aime qu'on ſoit ſincere.

ARLEQUIN, *examinant l'argent qu'on lui a donné.*

Mais nul n'eſt accompli ; quand je le conſidere,
Mon maître, comme un autre, a ſes mauvais côtés,
Qui balancent en lui ſes bonnes qualités.
On ne peut au dehors que louer ſa conduite :
Mais je crois, dans le fond, qu'il n'a qu'un faux mérite ;
Il ſait ſe contrefaire en préſence d'autrui.
Fort poli dans le monde, & fort brutal chez lui ;
Mais, brutal de ſang froid, d'un nouveau caractere,
Qui roſſe pour un rien, ſans ſe mettre en colere.

LUCILE.

Approche. Une piſtole encor pour ce défaut.
On ne ſauroit payer le vrai tout ce qu'il vaut.

ARLEQUIN.

Par le bien & le mal, ou je me donne au diable,
Le maître que je ſers eſt indéfiniſſable.
Prudent en apparence, étourdi dans le fond,
D'une joie exceſſive, ou d'un chagrin profond.
Des héros de Roman il vante le ſyſtême,
Il fait l'amant parfait, & n'aime que lui-même.

Bizarre en ſes tranſports, ſingulier dans ſes goûts,
Ses diſcours ſont ſenſés, & ſes billets ſont fous.
Approuvant le ſolide, & courant au frivole,
Il a l'eſprit François & l'humeur Eſpagnole.

(*Il tend tour à tour les deux mains en diſant cette tirade.*)

LUCILE.

Et l'humeur Eſpagnole ! Ah ! C'eſt un bon avis.
Tends la main ; ce défaut vaut lui ſeul un Louis.
A ta ſincérité j'égale ma largeſſe.

LISETTE, *à Arlequin.*

Il fait bon être franc auprès de ma maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Cela me met en goût. Puiſqu'à payer le mal
Son cœur dans ce moment paroît ſi libéral,
Pour avoir plutôt fait, mentons, lâchons la bonde,
Prêtons à Liſidor tous les travers du monde.

LUCILE.

A-t-il d'autres défauts ?

ARLEQUIN.

Madame ! Il les a tous !
Il eſt, tout à la fois, inconſtant & jaloux,
Impatient, diſtrait, joueur, prodigue, avare,
Indiſcret, important, impertinent, bizarre,
Curieux, babillard, médiſant, envieux,
Irréſolu, menteur, ingrat & glorieux.

(*Il enleve la bourſe.*)

LUCILE.

Je te donne la bourſe : elle t'eſt bien acquiſe.

ARLEQUIN.

Pour vous plaire, Madame, il n'eſt rien qu'on ne diſe.
Avec tant de plaiſir je n'ai jamais médit !
Oh ! Le charmant métier, quand il tourne à profit !
De mon Maître en ce jour votre main récompenſe
Si bien chaque défaut & chaque impertinence,
Qu'on mentiroit plutôt que de n'en dire rien.
Mais avant que je parte, à ce propos...

LUCILE.

LUCILE.

Hé bien ?

ARLEQUIN.

N'avez-vous pas encore une bourſe garnie,
Et de trois quarts au moins, plus que l'autre fournie ?

LUCILE.

Pourquoi ?

ARLEQUIN, *en fouillant dans ſa poche.*

Pour acheter ce que je tiens ici.
C'eſt une impertinence impayable.

LUCILE.

De qui ?

ARLEQUIN.

Faut-il le demander ? De Liſidor mon maître.
C'eſt à vous qu'il l'adreſſe. Il vous y fait connoître
Ce qu'il penſe de vous, ſi ridiculement,
Qu'on voit qu'il a perdu l'eſprit abſolument.

LUCILE.

Il m'écrit ?

ARLEQUIN.

Oui, Madame.

LUCILE.

Ah ! Voyons la maniere...

ARLEQUIN.

Il me l'a défendu.

LUCILE.

Prends cette tabatiere.

ARLEQUIN.

Je crois qu'elle eſt d'or.

LUCILE.

Oui, c'eſt moi qui t'en réponds.

ARLEQUIN, *lui donnant la lettre.*

On ne peut réſiſter, Madame, à vos façons.

LUCILE, *lit à demi bas.*

Le plus fier eſt contraint de vous rendre les armes ;
Mais votre humeur détruit l'ouvrage de vos charmes.

(*Elle s'interrompt.*)

Tant mieux !

(*Elle continue à lire.*)

Ou les balance à tel point qu'on ne ſait
Si l'on aime avec vous, Madame, ou ſi l'on hait.

(*Elle s'interrompt encore.*)

Je le déciderai ! Je veux qu'il me haïſſe.

(*Elle reprend.*)

La contradiction, la hauteur, le caprice,
Sans ceſſe de vos yeux démentent la douceur,
Et vous ont enlevé la moitié de mon cœur.

(*Après avoir lu.*)

Ah ! Qu'ils m'enlèvent l'autre, & j'en ſerai charmée !
Ce que je crains de vous, Monſieur, eſt d'être aimée,
J'adore ce Billet, il ne peut ſe payer !

ARLEQUIN.

Je vous l'avois bien dit.

LUCILE.

Je ſaurai l'employer.

ARLEQUIN.

Votre eſprit eſt ravi de tant d'extravagances.

LUCILE.

Je ne puis t'en marquer trop de reconnoiſſances.
Je ne m'en tiendrai pas au bien que je t'ai fait.

ARLEQUIN.

Madame, en attendant, je ſuis votre valet.

(*Il ſort, & Liſette rentre.*)

SCENE VII.

LUCILE, *ſeule.*

JE brûle de montrer cet écrit à ma mere !
Comme il ne peut manquer d'exciter ſa colere,
Dans tous mes ſentimens ſans doute elle entrera ;
Et je ferai ſi bien que l'hymen ſe rompra,
Liſidor vient, ſa vue augmente encor ma haine.

SCENE VIII.

LUCILE, LISIDOR.

LISIDOR.

Madame, auprès de vous, l'amour ſeul me ramene,
Oubliez, comme moi, nos petits démêlés,
Loin d'amortir mes feux, ils les ont redoublés,
Et leur aigreur chez moi s'eſt tournée en tendreſſe.
Je devois vous céder. J'ai tort, je le confeſſe;
Et le beau ſexe eſt fait pour l'emporter toujours.

LUCILE.

J'aime mieux vos billets, Monſieur, que vos diſcours.

LISIDOR.

Mes billets!

LUCILE.

Ils ſont pleins d'une haine ſincere,
Qui répond à la mienne, & ſeule peut me plaire.

LISIDOR.

Quoi! L'on vous a rendu de ma part un billet?

LUCILE.

Oui, Monſieur, & la fin m'en a plu tout à fait.
Au gré de mes deſirs, votre cœur s'y déploie,
Et j'ai pris à le lire une ſenſible joie.
La contradiction, le caprice, l'aigreur,
Sans ceſſe de mes yeux démentent la douceur.

LISIDOR, *à part.*

(*haut.*)

Ah! Maraud d'Arlequin, tu m'as trahi! Madame....

LUCILE.

Il vous ont enlevé la moitié de votre ame;
Mais je vous rends le tout fort généreuſement.

LISIDOR.

De grace, pardonnez un premier mouvement!

LUCILE.

Vous m'avez fait plaiſir, loin de me faire injure;
Je chéris mes défauts à ce prix, je vous jure.

LISIDOR.

Souffrez qu'en ce moment j'expie à vos genoux
Ce qu'un eſprit trop prompt m'a fait....

LUCILE.

Arrêtez-vous.
Il ne vous convient pas, Monſieur, à vous, de rendre,
A moi, de recevoir un hommage ſi tendre.
Il eſt fait pour l'amour qui ſait plaire ſur-tout;
Mais la haine ne parle & n'entend que debout.

LISIDOR.

Mais l'amour ſuppliant s'exprime par ma bouche;
Et j'abjure la haine...

LUCILE.

Elle ſeule me touche.

LISIDOR.

Quels que ſoient vos diſcours, je ne croirai jamais
Un cœur comme le vôtre acceſſible à ſes traits.

LUCILE.

Pour un dépit d'amour, prenez-vous ma colere?
De votre orgueil, Meſſieurs, c'eſt l'effet ordinaire.
Mais déſabuſez-vous. Ce que pour vous je ſens,
Eſt de la bonne haine, & qui tiendra long-tems,
Ce n'eſt pas le billet que vous venez d'écrire,
Qui fait naître chez moi l'aigreur que je reſpire;
C'eſt à votre entretien que cet honneur eſt dû.
De plus en plus toujours votre eſprit m'a déplu.
Et diſſipant l'erreur de mes ſens trop crédules,
Chaque inſtant m'a montré de nouveaux ridicules.
Plus je vous conſidere & plus j'en apperçois.
A l'heure où je vous parle: Ah! bon Dieu que j'en vois!
Pour deux défauts que j'ai, vous m'en préſentez mille.

LISIDOR.

Qu'eſt-ce qui choque en moi votre goût difficile?

LUCILE.

Tout, juſqu'à la façon dont vous êtes tampé.

Vous avez l'air contraint & tout enveloppé.
La contrainte du corps marque celle de l'ame.

LISIDOR.

Mais, Madame...

LUCILE.

Madame ! Encore ce Madame
Eſt prononcé d'un ton auſſi particulier,
Et ſecondé d'un geſte encor plus ſingulier.

LISIDOR.

Eh ! Comment donc faut-il prononcer, je vous prie ?

LUCILE.

Mais ſans groſſir ſa voix, d'une façon unie;
Sans affecter ſur-tout des geſtes favoris.
Déja vous vous troublez de ce que je vous dis.
Au premier trait lancé vous perdez contenance,
Comme un jeune Ecolier qui n'a point d'aſſurance;
Et grave, en même tems, comme un vieux Magiſtrat,
Il ne vous manque plus, Monſieur, qu'un grand rabat.
Ce contraſte vous donne une mine équivoque.
Vous faites la grimace, & ce terme vous choque.
Mais je parle toujours avec ſincérité,
Et dans les jeunes gens je hais la gravité.
Ce dehors ſérieux en vous me déſeſpère.
Il eſt l'image au vrai de votre caractere.
Je ne vois rien de pis; car, Monſieur, ſérieux
Eſt un terme poli qui veut dire ennuyeux;
C'eſt pour moi qui ſuis gaie, un fléau que j'abhore.
Chaque mot que je dis, vous rend plus ſombre encore !

LISIDOR.

Vous badinez ici trop ſérieuſement,
Madame, j'aurois tort d'avoir de l'enjouement.

LUCILE.

Oui, très-grand tort. La joie eſt chez vous étrangere.
Elle ne vous ſied pas, quoi que vous puiſſiez faire :
Votre maintien, Monſieur, jure avec la gaieté.
Votre eſprit, de ce trait, eſt encor révolté.
Vous ne ſauriez ſouffrir la moindre répartie;
Et ſous un air forcé de fauſſe modeſtie,

Vous renfermez chez vous un fond de vanité,
Qui, portant à l'excès la ſenſibilité,
Se gendarme d'abord, pour peu que l'on la bleſſe.
Elle vous fait tenir ſur vos gardes ſans ceſſe.
Toujours clos & couvert, vous n'oſez vous livrer;
Et lorſque l'on vous parle, il faut ſe meſurer.
Par là, votre commerce eſt difficile & triſte;
Au froid qui l'accompagne, il n'eſt rien qui réſiſte,
Il inſpire la gêne, ôte la liberté,
Et chaſſe le plaiſir de la ſociété.

LISIDOR.

Madame, je me tais pour avoir trop à dire,
Et de peur d'éclater, adieu, je me retire.
(*Il s'en va.*)

EUCILE.

Vous méritez, Monſieur, ce que j'ai dit de vous;
Et voilà la réponſe à votre billet doux.

SCENE IX.

EUCILE, *ſeule.*

IL eſt au déſeſpoir; j'en triomphe en moi-même.
Je ſens à le piquer une douceur extrême!
Des traits que, dans ce jour, ma main lui portera,
Ce n'eſt pas le dernier, vraiment, qu'il eſſuiera.
Je connois de ſon cœur tous les endroits ſenſibles,
Et je lui garde encor des coups bien plus terribles!
Qu'on eſt ingénieux quand on ſait bien haïr!
De la peine qu'on fait, on tire ſon plaiſir.
Je prends venir quelqu'un. Ah! C'eſt Milord Guinée.

SCENE X.

LUCILE, MILORD.

MILORD.

Hé bien, Mademoiſelle, hé bien ! Notre hymenée
Vient d'être confirmé par votre mere encor ;
Il doit ſuivre celui de Monſir Liſidor.
En paſſant, je venois ici pour vous l'apprendre.
Je cours préſentement, je cours ſans plus attendre,
Ordonner un Ballet dans notre goût Anglois.

LUCILE.

Un Ballet Anglois.

MILORD.

Oui, qui vous plaira, je crois.
L'idée eſt ſinguliere, elle ſort de ma tête.
Je ſuis compoſiteur moi-même de la fête.
On ne doit pas du tout en paroître ſurpris.
Bien loin qu'il en rougiſſe, un Lord, dans mon pays,
Fait gloire ouvertement de pratiquer lui-même
Les arts qu'il récompenſe, & les talens qu'il aime.
C'eſt un tableau danſant, où je fais tour à tour
Figurer, par contraſte, & la Haine & l'Amour.
L'Amour, dans mon Ballet, tendrement batifole,
Et, comme un tourbillon, la Haine y capriole.

LUCILE.

Comment ! La Haine y ſaute ?

MILORD.

Oui, je l'y mets en beau.

LUCILE.

Vraiment cela doit faire un fort joli tableau,
Et je veux y danſer.

MILORD.

Vous en être la Reine.
Moi, je ferai l'Amour, & vous faire la Haine.

D'abord, à tous les cœurs je donnerai la loi ;
Puis vous les ſoumettrez en triomphant de moi.

LUCILE.

Cette idée eſt nouvelle, & rit à mon génie.

MILORD.

J'en ai, belle Conſtance, une joie infinie,
Je vais, pour notre hymen, le faire répéter.

LUCILE.

Que je vous déſabuſe, & daignez m'écouter.

MILORD.

Je ſuis preſſé. Pardon, il faut que je raſſemble
Les Acteurs du Ballet qui figurent enſemble.
Je reviens pour vous prendre, & former notre pas.
Vous me direz alors ce que je ne ſai pas.

LUCILE.

Ma ſœur.... Mais elle vient....

MILORD.

Je vous laiſſe avec elle.
(*à Conſtance qu'il ſalue.*)
Nous parlerons tantôt. Bonjour, Mademoiſelle.

SCENE XI.

LUCILE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

MAis dans ſes procédés cet homme eſt ſingulier.
Il eſt épris pour moi d'un feu particulier
Que j'ai ſans le ſavoir fait naître aux Tuileries ;
Et pour mettre le comble à ſes bizarreries,
Il me l'écrit ſoudain, me recherche, m'obtient ;
Et quand il vient ici, c'eſt vous qu'il entretient.
Il part quand je parois ; & pour douceur nouvelle,
Il me dit en ſortant : Bonjour, Mademoiſelle.

LUCILE.

L'aventure eſt très-neuve, & j'en ris de bon cœur ;

Vous en êtes la dupe, ô ma petite ſœur.
Ce Milord dont tantôt vous m'avez fait l'hiſtoire,
Et de qui la conquête excitoit votre gloire,
N'eſt en nulle façon charmé de vos appas.

CONSTANCE.

Pourquoi m'épouſe-t-il, ma ſœur, s'il ne l'eſt pas ?

LUCILE.

On s'eſt mépris de nom ; ce n'eſt pas vous qu'il aime.

CONSTANCE.

Eh ! Qui donc aime-t-il ? Répondez.

LUCILE.

C'eſt moi-même.

CONSTANCE.

Mais, pour me demander, d'où vient qu'il eſt venu ?

LUCILE.

Par l'erreur d'un des ſiens, ſon eſprit prévenu
Croit que je ſuis Conſtance, & vous prend pour Lucile.
J'ai pour le détromper pris un ſoin inutile ;
Quand je veux l'éclaircir, il me quitte ſoudain,
Et c'eſt ſous votre nom qu'il me recherche enfin.
Son cœur m'a déclaré le feu qui le domine,
Et de votre roman, je ſuis, moi, l'héroïne.
Malgré tous vos efforts, je vois qu'à ce récit
Votre amour-propre ſouffre, & votre front rougit.
Mais n'appréhendez rien, reprenez votre joie.
Je refuſe ſon cœur, & je vous le renvoie.
Rentrons. La Haine ſeule occupe tout le mien.
Et ne ſonge qu'à rompre un funeſte lien.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, *ſeul.*

Plus je ſonge à mon ſort, plus je le trouve à plaindre,
Non, juſqu'à l'épouſer, je ne puis me contraindre.
Je ſerois des maris le plus infortuné.
Je vois à me haïr ſon cœur déterminé.
Lorſqu'en amant ſoumis, je m'excuſe, je prie,
Elle ajoute à l'inſulte encor la raillerie.
Ma douceur eſt à bout. Ne ménageons plus rien.
Je ſuis ſorti d'un ſang fait pour haïr le ſien.
Je ne vois qu'un parti dans ma juſte colere;
C'eſt de me dévoiler tout entier à mon pere.
Il m'aime, & dans le fond, j'ai la raiſon pour moi.
J'entens du bruit, on vient, & c'eſt lui que je voi.

SCENE II.

CLÉON, LISIDOR.

CLÉON, *lui montrant ſon Billet.*

Parlez, connoiſſez-vous, Monſieur, cette écriture?
La lettre vient de vous; ce trouble me l'aſſure?
Se peut-il que mon fils, lui, que j'ai vu toujours
Si meſuré, ſi ſage en ſes moindres diſcours,
Ait écrit un billet dont le bon ſens murmure?
Et dans quel tems encor? Sur le point de conclure

Un hymen d'où dépend le bien de ſa maiſon,
Et que ce billet ſeul peut rompre avec raiſon.
De m'affliger ainſi, qui vous eût cru capable ?

LISIDOR.

Ah ! Mon pere, arrêtez ; ce reproche m'accable.
Plus il eſt doux, & plus il me perce le cœur.
De mon eſprit trop prompt, pardonnez la chaleur.
D'un premier mouvement cet écrit eſt l'ouvrage ;
Et je puis même ici dire à mon avantage,
Que par réflexion, je l'avois condamné,
Et que, contre mon ordre, Arlequin l'a donné ;
J'ai fait plus, j'ai, malgré tout le tort de Lucile,
J'ai pris, pour l'appaiſer une peine inutile.
Mes efforts redoublés, & ma ſoumiſſion
Ont accru ſes mépris & ſon averſion.
Puiſqu'il faut vous ouvrir mon ame toute entiere,
Je ne puis ſupporter ſon humeur aigre & fiere.
Les ſuites que j'en crains me forcent de parler.
Mon pere....

CLÉON.

Il n'eſt plus tems, mon fils, de reculer ;
La mere de Lucile, à ma priere ardente,
Veut bien vous pardonner votre lettre imprudente ;
Elle doit diſpoſer ſa fille à vous revoir.
Vous, de votre côté, faites votre devoir.
Ramenez ſon eſprit par votre complaiſance.
Pour preſſer votre hymen, je pars en diligence,
Je reviens vous trouver ; ſoyez prêt d'obéir,
Et ne me forcez pas, mon fils, à vous haïr.

LISIDOR.

Vous l'ordonnez, j'étouffe un courroux légitime,
Et de vos volontés je ſerai la victime.

CLÉON.

Vous ne le ſerez point. Armez-vous de raiſon ;
Lucile a l'eſprit vif, mais elle a le cœur bon :
Prenez, pour la gagner, une route nouvelle ;
Ne l'obſtinez en rien, vous obtiendrez tout d'elle.
Croyez, pour votre gloire, & pour vos intérêts ;

Un pere qui vous parle en ami des plus vrais.
(*Il rentre.*)

SCENE III.

LISIDOR, *ſeul.*

JE viens d'être frappé du diſcours de mon pere,
Il porte à mon eſprit un rayon qui l'éclaire,
C'eſt ma faute. Heurtant ſes ſentimens de front,
J'ai révolté Lucile, & ſon naturel prompt.
Non, il n'eſt point de cœur qu'on ne force à ſe rendre,
Si-tôt qu'on l'étudie, & qu'on ſait bien s'y prendre,
Suivons cette maxime, étudions le ſien,
Et pour ſaiſir ſon foible enfin n'épargnons rien.
Arlequin, ce maraud, par ſon étourderie,
Eſt la cauſe aujourd'hui de notre brouillerie;
Contre mon ordre exprès, s'il n'avoit pas remis
Ce malheureux billet qui nous rend ennemis,
Lucile contre moi ſeroit moins prévenue;
Elle ſeroit déja, par mes ſoins, revenue.
Je ſuis d'une fureur qu'on ne peut exprimer,
Il faut que je l'appelle, afin de l'aſſommer.

SCENE IV.

LISIDOR, ARLEQUIN.

LISIDOR.

ARlequin! Arlequin!

ARLEQUIN, *dans la couliſſe.*

Monſieur, je m'achemine.

LISIDOR.

dépêche.

ARLEQUIN.

Me voici.

LISIDOR.

Viens, que je t'extermine.

ARLEQUIN.

Comment ! C'eſt pour cela qu'ici dans ce moment
Vous m'appellez, Monſieur, avec empreſſement ?

LISIDOR.

Oui, viens, approche-toi.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas ſi bête.
La propoſition, Monſieur, eſt malhonnête ;
Pour me battre, vouloir que j'approche de vous ?
J'aime mieux m'éloigner, pour éviter les coups.

LISIDOR, *le ſaiſiſſant au colet.*

Ne crois pas m'échapper ? Qu'as-tu fait de ma lettre.
Je t'avois défendu, faquin, de la remettre.
A me déſobeir, parle, qui t'a porté ?

ARLEQUIN.

Si vous me l'aviez lue, & m'aviez conſulté,
Vous n'auriez pas commis une faute ſi grande,
J'aurois....

LISIDOR.

Ce n'eſt pas là ce que je te demande,
Pourquoi, l'as-tu rendue à Lucile ? Répons.

ARLEQUIN.

Je n'ai pu réſiſter à ſes nobles façons.
Si vous ſaviez, Monſieur, & ſi j'oſois vous dire
Avec quel art flatteur elle a ſu me ſéduire ;
Ah ! Vous ſeriez ſurpris de ſa dextérité,
Et vous pardonneriez à ma fragilité.

LISIDOR.

Quoi ! Tu n'es pas content d'enfreindre ma défenſe,
Juſqu'à me déchirer, tu portes l'inſolence !
En traits injurieux ta langue ſe répand !

ARLEQUIN.

Qui ? Moi ! J'ai fait de vous un éloge très-grand.

LISIDOR.

Liſette m'a tout dit. Vainement tu déguiſes ;
Et tu vas recevoir le prix de tes ſottiſes.

ARLEQUIN.

Ah ! Je ſuis criminel, je dois le confeſſer :
Mais, la bourſe à la main, on a ſu m'y forcer.
Eucile, au poids de l'or, a payé mes paroles ;
Chacun de vos défauts m'a valu deux piſtoles.

LISIDOR.

Infâme ! C'eſt ainſi que de moi tu médis !

ARLEQUIN.

Monſieur, je médirois de moi-même à ce prix.

LISIDOR.

Par un bas intérêt me noircir, miſérable !

ARLEQUIN.

Eh ! Doucement, Monſieur ; j'en ſuis plus excuſable.
Je dis du mal de vous pour rien, le plus ſouvent ;
Il vaut mieux que j'en diſe encor pour de l'argent.

LISIDOR.

Voilà donc la façon dont ta bouche s'excuſe ?
Tu plaiſantes encor quand ton Maître t'accuſe,
Déteſtable brouillon qui fomentes nos bruits !
Si je ne reſpectois la maiſon où je ſuis,
Je te.....

ARLEQUIN.

Monſieur, on vient.

LISIDOR.

C'eſt Milord qui s'avance.
De mon reſſentiment cachons la violence.

ARLEQUIN.

Je reſpire à la fin, & puis prendre l'eſſor !

SCENE V.

LISIDOR, MILORD, ARLEQUIN.

MILORD.

JE donne le bonjour à Monſir Liſidor.
Vous venir s'il vous plaît figurer tout à l'heure
Dans un Ballet de moi, fort charmant ou je meure.

ARLEQUIN, *contrefaiſant Milord.*

Lui prendre bien ſon tems pour le faire danſer.

MILORD.

Vous répete avec moi.

LISIDOR.

Daignez m'en diſpenſer.

MILORD.

Vous êtes mon Beau-frere, ainſi point de diſpenſe.
Il faut, avec ſa femme, il faut que Monſir danſe.
Je dois, à ce ſujet, vous faire compliment,
Madame votre épouſe a beaucoup d'agrément.
Joindre à la belle taille un fort joli viſage,
C'eſt beaucoup.

LISIDOR.

Il eſt vrai. Mais dans le mariage,
La beauté ne fait pas toujours notre bonheur;
C'eſt la douceur, Milord, & le rapport d'humeur,
C'eſt l'eſprit, en un mot...

MILORD.

Pardonne-moi, pardonne,
N'épouſe point l'eſprit, j'épouſe la perſonne:
Il faut voir devant ſoi toujours un bel objet,
Sans quoi le mariage ennuyer tout à fait.

LISIDOR.

Le plaiſir le plus pur, quand l'hymen nous aſſemble,
Eſt, comme deux amis, de converſer enſemble.

MILORD.

Nous penſer autrement ; & quand nous épouſer,
C'eſt pour avoir lignée, & non pas pour cauſer.
Mais en diſcours, Monſir, tout notre tems ſe paſſe,
Allons, pour répéter.

LISIDOR, *à part.*

Cet homme m'embarraſſe.

MILORD.

Venez donc, s'il vous plaît. Vous faire trop prier.

LISIDOR.

Je ne danſe jamais. J'oſe vous ſupplier....

MILORD.

Belle excuſe ! A votre âge on eſt toujours ingambe.

ARLEQUIN.

Il vient de ſe donner une entorſe à la jambe.
(*à part.*)
L'embarras de mon maître, & l'ardeur de Milord
Pour le faire danſer, me réjouiſſent fort.

MILORD.

Dépêchez-vous, Monſir, vous m'êtes néceſſaire,
Il manque un figurant.

LISIDOR.

J'ai maintenant affaire ;
De grace, remettons la partie à tantôt !

ARLEQUIN.

Pour figurer, Monſieur ? Je m'offre à ſon défaut.

MILORD.

Pour figurer, vraiment, ſa figure eſt très-folle.

ARLEQUIN.

Demandez ſi je ſai faire la capriole.

MILORD, *à Liſidor.*

Vous viendrez donc ?

LISIDOR.

(*à part.*) (*haut.*)
J'enrage ! Eh ! Commencez toujours.

MILORD.

Oh ! Moi compter ſur vous après un tel diſcours.
Adieu. Mais je reviens vous faire une demande :

Qu'aime-vous mieux la Loure, ou bien la Sarabande?

LISIDOR.

Eh! Ventrebleu, Milord, tout ce qu'il vous plaira.

MILORD.

C'eſt donc un tambourin que Monſir danſera?
A tantôt, vous ſerez fort content, je vous jure.
(*Il ſort.*)

LISIDOR.

M'en voilà délivré. J'ai ſouffert la torture.

ARLEQUIN.

Sortons. Il nous feroit, lui, ſi nous demeurions,
Figurer autrement que nous ne voudrions.

SCENE VI.

LISIDOR, *ſeul.*

ALlons trouver Lucile, un pere me l'ordonne:
Oublions ſon humeur pour aimer ſa perſonne;
Le Ciel de tant d'appas a voulu l'enrichir,
Qu'ils me font ſouhaiter de pouvoir la fléchir.
Je la vois qui paroît. Je cours au-devant d'elle,
Et mon amour renaît en la voyant ſi belle.

SCENE VII.

LISIDOR, LUCILE.

LISIDOR.

JE vous cherche, Madame.

LUCILE.

Et je vous cherche auſſi.

LISIDOR.

Quoi! Votre eſprit pour moi ſeroit-il adouci?

Pourrois-je me flatter qu'un doux retour, Madame,
Vers moi dans cet inſtant rameneroit votre ame ?
Me pardonneriez-vous un mouvement trop vif ?

LUCILE.

Je ſuis conduite ici par un autre motif.
C'eſt l'honneur que je fuis, la raiſon qui m'éclaire :
C'eſt ma ſincérité qui m'oblige de faire
Pour notre bien commun ce qu'aujourd'hui je fais.
Prêt de l'inſtant qui doit décider pour jamais
Du bonheur de mes jours, & du repos des vôtres ;
Près de nous immoler à l'intérêt des nôtres,
Je viens vous dévoiler, ſans nuls déguiſemens,
Mon ame toute entiere, & mes vrais ſentimens.
Je vois votre mérite, & je lui rends juſtice.
Mais, dans le même tems, ſoit deſtin, ſoit caprice,
D'un tel mérite en vain je reconnois le prix ;
Je ſens que rien ne peut rapprocher nos eſprits.
Ce n'eſt point contre vous, puiſqu'il faut vous le dire,
Un levain paſſager qu'un inſtant peut détruire :
C'eſt un éloignement formel & décidé,
Sur nos goûts oppoſés ſolidement fondé.
Rien ne peut l'ébranler, chaque moment l'augmente,
Et la réflexion encore le cimente.
Des plus tendres amans, après qu'ils ſont unis,
L'hymen fait tous les jours les plus grands ennemis ;
Jugez ce qu'il feroit de vous & de moi-même,
Qui pour dot vous apporte un fond de haine extrême.
Loin d'aſſurer la paix, une telle union
Perpétueroit le trouble & la diviſion.
Votre intérêt, le mien, la vertu, la prudence ;
Tout nous dit qu'il vaut mieux manquer d'obéiſſance,
Et rompre tous les deux, ſûrs de nous eſtimer,
Que d'aller nous unir, ne pouvant nous aimer.

LISIDOR.

Cet aveu généreux redouble mon eſtime.
Loin d'éteindre mon feu, je ſens qu'il le ranime.

LUCILE.

Ah ! Qu'entens-je ?

LISIDOR.

J'adore un procédé ſi grand.
Je prendrai, pour vous plaire, un chemin différent.
Je veux....

LUCILE.

N'en faites rien; mon cœur vous en conjure.

LISIDOR.

Du ſuccès aujourd'hui votre vertu m'aſſure.

LUCILE.

Non, Monſieur, ma vertu vous trompe ſur ce point.

LISIDOR.

Mais je dois vous aimer.

LUCILE.

Vous ne le devez point.

LISIDOR.

Cette démarche en vous montre une ame ſi droite,
Qu'on ne peut s'empêcher....

LUCILE.

Je ſuis bien mal-adroite!
Mon cœur, qu'un tel diſcours ne ſauroit qu'affliger,
Veut détacher le vôtre, & non pas l'engager.

LISIDOR.

Mais enfin....

LUCILE.

Mais enfin, je ne veux pas qu'on m'aime
Contre mes ſentimens, & dépit de moi-même.

LISIDOR.

En tout je préviendrai...

LUCILE.

De grace, finiſſons.
Vous ſavez comme moi que nous nous haïſſons:
Oui, les ſignes, Monſieur, n'en ſont plus équivoques,
Nos cœurs s'en ſont donnés des preuves réciproques;
Vous me l'avez écrit, & ma bouche a parlé;
Enfin, c'eſt entre nous un commerce réglé.
Partons de là.

LISIDOR.

De grace, oubliez le délire

De l'aveugle tranſport qui me l'a fait écrire.

LUCILE.

C'eſt trop d'acharnement ; je me laſſe à la fin.
Puiſque vous perſiſtez à prétendre à ma main,
Je vous déclare ici que ſi, par cette chaîne,
Vous faites mon malheur, je ferai vôtre peine.
De l'exacte vertu je me fais une loi ;
Vous n'avez rien à craindre à cet égard de moi.
Mais, d'un autre côté, je prendrai ma revanche ;
Et comme je vous hais d'une haine très-franche,
J'appliquerai mes ſoins, preſque à tous les inſtans,
A vous le témoigner par des traits éclatans.
Vous me verrez toujours très-attentive à faire
Tout ce qui vous révolte, & qui peut vous déplaire.
Heurter vos ſentimens, & combattre vos goûts,
De mes amuſemens ce ſera le plus doux ;
Sans ceſſe je tiendrai votre eſprit en haleine :
Pas un moment de vuide en toute la ſemaine.
Contredit le matin, raillé l'après-dîné,
Tracaſſé tout le jour, & le ſoir chicané :
Vous ſerez promené de martyre en martyre ;
Je reſſens du plaiſir, Monſieur, à vous le dire.
Quelle ſera ma joie, alors, d'exécuter
Un projet qui déja paroît vous révolter !

LISIDOR.

Madame, pouvez-vous, même avant l'hyménée,
Vous faire un plan flatteur de haine raiſonnée ?

LUCILE, *à part.*

Ce que je viens de dire épouvante ſon cœur,
Outrons nos ſentimens pour redoubler ſa peur.

LISIDOR.

Je ne puis le penſer : c'eſt ſans doute une feinte.

LUCILE.

Non, vous l'éprouverez, ſi je m'y vois contrainte.
Je vous en avertis, Monſieur, l'averſion,
Quand elle prend racine, eſt une paſſion,
Qui ſe fait des plaiſirs, &, comme la tendreſſe,
A ſes raffinemens & ſa délicateſſe.

Il ne faut pas froncer le ſourcil pour cela ;
On ne peut conteſter cette vérité-là.
Si-tôt qu'on ſympathiſe, & que vraiment on s'aime,
A toujours ſe complaire on met ſon bien ſuprême.
Quand on ſe déplaît bien, & qu'on ſe hait de cœur,
De ſe combattre en tout on ſe fait un bonheur.
Par mille tours malins on ſe fait de la peine.
Avec le même goût on ſe prouve ſa haine,
Que deux cœurs bien épris ſe prouvent leur amour,
Et par mille doux ſoins s'obligent chaque jour.

LISIDOR.

L'agréable commerce !

LUCILE.

Il l'eſt puiſqu'il ſoulage.
La Haine ſur l'Amour a même un avantage :
Sans ceſſe elle fermente, & ſon levain la rend
Exempte de fadeur, d'ennui par conſéquent.
L'un eſt un poiſon lent dont l'ame eſt abattue,
L'autre, un venin actif qui toujours la remue ;
Et, poiſon pour poiſon, je préfere d'abord
Celui qui me réveille à celui qui m'endort.
(*à part.*)
Bon, je le vois frémir.

LISIDOR.

Qu'entends-je ? Quel langage !
Dans un reſſentiment, dans un excès de rage,
Je conçois que l'on peut trouver de la douceur
A donner un champ libre à toute ſon aigreur,
Et qu'on peut s'applaudir, en ces inſtans d'ivreſſe,
De faire le tourment d'un objet qui nous bleſſe :
Mais careſſer ſa haine & la boire à longs traits,
De brillantes couleurs embellir ſes portraits,
Lui prêter des plaiſirs, la tourner en ſyſtême,
Et lui donner enfin le pas ſur l'amour même ;
C'eſt ce qui me remplit de ſurpriſe & d'effroi !

LUCILE, *à part.*

Je parle exprès ainſi pour l'éloigner de moi.

LISIDOR.

Non, quoi que vous diſiez, d'un ſentiment ſemblable
Je ne croirai jamais qu'on puiſſe être capable....

LUCILE.

Détrompez-vous, Monſieur : plus forte que l'amour,
C'eſt la haine qui gagne, & qui prend chaque jour.
Sous différens habits dont chacun l'accommode,
Elle eſt la paſſion qu'on peut dire à la mode.
Partiſane du bruit, & mere des procès,
Elle agite la Ville, elle ſiege au Palais.
Sous un maſque trompeur de politeſſe aimable,
Elle regne à la Cour, ſon centre véritable.
Elle meut chaque état, maîtriſe tous les rangs,
Et couve dans le cœur des petits & des grands.
C'eſt peu qu'au tems préſent les époux ſe maudiſſent,
Nombre de faux amis dans l'ame ſe haïſſent;
La plupart des parens ſe déteſtent tout bas,
Les freres & les ſœurs ne ſe le cachent pas.
Tous les gens du commun ouvertement ſe nuiſent;
Ceux du grand monde, entr'eux, poliment ſe détruiſent,
Les belles, les auteurs, que rien ne peut unir,
Ne cedent qu'aux bigots l'art de ſe bien haïr.
La haine étend par-tout ſa puiſſance ſuprême:
Tout hait dans l'Univers, même en diſant qu'il aime.

LISIDOR.

Juſte Ciel! Pouvez-vous employer tant d'eſprit
A prouver les horreurs d'un ſyſtême maudit!

LUCILE, *à part.*

Je viens de lui donner une aſſez forte doſe;
Après un tel diſcours, qu'il m'épouſe, s'il l'oſe.

LISIDOR, *à Lucile.*

Pouvez-vous, jeune, belle, & faite pour l'amour,
Me vanter le pouvoir de la haine en ce jour?

LUCILE.

Si le monde ſe hait, Monſieur, eſt-ce ma faute?
Je le peins tel qu'il eſt, je n'ajoute, ni n'ôte.

LISIDOR.

Madame, notre eſprit, tout dépravé qu'il ſoit,

Ne l'eſt pas juſqu'au point d'abhorrer de ſang froid ;
De ſavourer le noir d'une haine invincible :
On ne hait point par goût, la choſe eſt impoſſible.
Je vous l'ai déja dit.

LUCILE.

Vous êtes dans l'erreur ;
Et, ſans aller plus loin, la preuve eſt dans mon cœur.
J'ai pour vous, puiſqu'il faut que je vous le répete,
J'ai cette antipathie avérée & parfaite ;
Car d'adoucir les mots il n'eſt plus queſtion,
Et je vous hais, Monſieur, par inclination.

LISIDOR.

La déclaration eſt tout à fait aimable !

LUCILE.

Je vais plus loin encor, ma haine eſt raiſonnable ;
Ce n'eſt plus maintenant un vain extérieur,
Un air trop grave en vous qui me choque, Monſieur ;
Ce ſont vos qualités les plus eſſentielles,
Pour me juſtifier par des preuves réelles ;
Que je vous développe, & qu'avec vos défauts,
De vos vertus, ici, je vous montre le faux.
Sans perdre les momens en de ſimples ébauches,
Les premiers ſont choquans, & les autres ſont gauches.
Vous êtes ſage, exact, ſenſé, rangé, poli ;
Mais ſage avant le tems, ſenſé juſqu'à l'ennui,
Poli dans la fadeur, exact juſqu'au ſcrupule,
Et rangé juſqu'au point d'en être ridicule.
Ce ſont là vos vertus telles que je les vois.
Voici vos défauts tels que je les apperçois.
Tranquille admirateur en tout tems de vous-même,
Vous voulez que vos vœux ſoient une loi ſuprême.
Pour les autres ſévere, & complaiſant pour vous,
Vous êtes dur à vivre, avec un maintien doux ;
Et votre cœur, porté vers le miſanthropie,
Cache d'un voile épais ſa ſombre jalouſie.
Eh bien, Monſieur, eh bien ! après de pareils traits,
Avec juſte raiſon jugez ſi je vous hais ;
Jugez en même tems, ſi dans cette journée,

Je puis à votre ſort unir ma deſtinée ?
Je vous ai dépeint tel que vous me paroiſſiez.
A préſent, dites-moi comme vous me voyez ?
Eclatez-donc, Monſieur ; car je lis dans votre ame
Que vous me haïſſez.

LISIDOR.

Vous liſez bien, Madame.
Puiſqu'au char de la Haine il vous paroît ſi doux
D'enchaîner un amant qui brûloit d'être à vous,
Vous venez d'obtenir une pleine victoire.
Goûtez donc à loiſir cette nouvelle gloire ;
Et puiſqu'un tel aveu vous flatte en ce moment,
Madame, je vous hais, mais ſi parfaitement,
Que de l'averſion où mon ame eſt livrée,
Rien n'éteindra jamais la force & la durée.
Un tel retour eſt prompt, mais pour être éternel ;
Et j'en fais devant vous un ſerment ſolemnel.
Des déclarations d'une eſpece pareille,
Sont nouvelles pour vous, & bleſſent votre oreille ;
Mais vous m'avez réduit à cette extrêmité,
Et par vos ſentimens, vous l'avez mérité.
Pour finir en deux mots, j'ai pour moi la juſtice.
Ma Haine eſt de raiſon, la vôtre eſt de caprice.
Nous avons à vos yeux des ridicules, ſoit :
Mais ce ne ſont en vous que des défauts qu'on voit.

SCENE VIII.

LISIDOR, LUCILE, LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

PRéparez-vous, Monſieur, car voici le Notaire.

LISETTE.

Ils viennent tous ici pour conclure l'affaire,

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Le Contrat eſt dreſſé.

LISIDOR.

Malheureux ! Laiſſe-nous.

LISETTE.

Le Notaire, vous dis-je, arrive.

LUCILE.

Eh ! Taiſez-vous.

SCENE IX.

CLARICE, LUCILE, CLÉON, LISIDOR, MILORD, LISETTE, ARLEQUIN.

MILORD, *à Liſidor.*

AH ! Monſir, vous voilà. C'eſt ainſi qu'on répete ?
Avec ma prétendue, il conte là fleurette !
Ces Meſſieurs les François ſont toujours les galans,
Et s'amuſant ailleurs, ſont attendre les gens.

CLARICE.

Pour Conſtance, Milord, vous prenez ſon ainée.
(*montrant Liſidor.*)
A Monſieur que voilà, Lucile eſt deſtinée.

LUCILE.

Non, ma mere, mon cœur ne peut vous obéir.
Nous avons le bonheur tous deux de nous haïr,
Et la mort à mes yeux paroîtroit moins horrible.

LISIDOR, *à Cléon.*

Oui, notre éloignement, mon pere, eſt invincible.
Jugez-en, puiſqu'enfin tout mon reſpect pour vous,
Ne ſauroit m'obliger à me voir ſon époux.

CLÉON, *à Clarice.*

C'eſt votre fille ſeule à qui l'on doit s'en prendre.

CLARICE.

C'eſt plutôt votre fils que vous devez reprendre.

CLÉON.

Son humeur....

CLARICE.

Son Billet....

CLÉON, CLARICE, *enſemble.*

A cauſé ce dégoût.

CLÉON.

Elle aime à contredire, & vous reſſemble en tout.

CLARICE.

Vraiment, Monſieur, vraiment, j'admire votre audace,
D'oſer me dire ici pareille choſe en face.
Ce mot réveille en moi notre ancienne aigreur.

CLÉON.

Et je ſens rallumer ma premiere fureur.

ARLEQUIN.

Bon, la haine s'étend de la fille à la Mere,
Et dans le même tems paſſe du fils au Pere.

CLÉON.

Je romps toute alliance. Entre nous plus de paix.
Chicane ſur chicane.

CLARICE.

Et Procès ſur Procès.

LUCILE.

Ma Mere, quelle joie! Ah! Que je vous embraſſe!

LISIDOR, *à Cléon.*

Vous faites bien de rompre, & je vous en rends grace.

LUCILE.

Ne ſongeons déſormais qu'à les perſécuter;
J'irai demain, j'irai contre eux ſolliciter:
Je veux à les pourſuivre employer ma jeuneſſe,
Et chicaner encor le fils dans ma vieilleſſe.

MILORD.

Puiſque vous rompre tous, oh! moi, je romps auſſi.
Les gens ſont furieux en cette maiſon-ci.
Si j'épouſe ce ſoir une femme ſemblable,
De m'étrangler la nuit être fort bien capable.
Une ſi juſte crainte étouffe mon amour;
L'averſion me gagne & m'agite à mon tour:

Venez, méchantes gens, que la colere entraîne,
Venez exécuter mon Balet de la Haine.
N'avoir pas de ſujets qui vaillent mieux que vous,
Venez y triompher, & vous poignarder tous.
(*Il ſort.*)

SCENE X.

CLARICE, CLÉON, LUCILE, LISIDOR, LISETTE, ARLEQUIN.

CLÉON, *à Liſidor.*

ALlons, mon fils, ſortons : car je ſuis d'une rage....
Mon Pere, votre fils avec vous la partage.

ARLEQUIN, *à Liſidor.*

Monſieur.

LISIDOR.

Va, coquin, va, je te chaſſe.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LISIDOR.

Garde-toi ſeulement de t'offrir devant moi.
(*Il ſuit ſon Pere.*)

SCENE XI.

CLARICE, LUCILE, LISETTE, ARLEQUIN.

LISETTE, *à Clarice.*

MAdame, permettez que je vous repréſente.....

CLARICE.

Quoi ! Tu prends leur parti ? Sors vîte, impertinente.

LISETTE.

Mes gages.

CLARICE, *lui donnant un ſoufflet.*

Les voilà.

LUCILE.

Ma Mere, c'eſt bien fait;
Vous vous défaites là d'un très-mauvais ſujet.

(*Elle rentre avec ſa Mere.*)

SCENE DERNIERE.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

A Mon tour, ventrebleu! La fureur me tranſporte,
Sans ſujet, tous les deux, on nous met à la porte.

LISETTE.

On a raiſon pour toi qui n'es qu'un franc butor.

ARLEQUIN.

Va, coquine, à préſent je te hais à la mort;
Et dans le point de vue où je te vois paroître,
De mon juſte courroux je ne ſuis plus le maître.

LISETTE, *lui donnant un ſoufflet.*

Pour te prouver le mien, faquin infortuné,
Tien, reçois en partant ce que l'on m'a donné.

(*Elle s'enfuit.*)

i

ARLEQUIN.

Ah! Tu fais bien de fuir, je t'aurois ſur mon ame,
Sans être ton époux, traité comme ma femme.
Finir ſans mariage, & rompre ſagement,
Voilà ce qu'on appelle un heureux dénouement.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

ACcourez, tendres Amans,
L'Amour en ces lieux vous appelle,
L'Hymen qui, ſur ſes pas, marche dans ces momens,
Va vous unir d'une chaîne éternelle,
Et vous payer de vos tourmens.
Accourez, tendres Amans,
L'Amour en ces lieux vous appelle.

Entrée d'Amans de différentes Nations.

LE CHANTEUR.

Prêts d'être poſſeſſeur
De l'objet que votre cœur aime:
D'un eſpoir ſi flatteur
Goûtez bien lentement la volupté ſuprême.
Souvent l'attente du bonheur
Eſt au-deſſus du bonheur même.

Entrée de la Haine, déguiſée ſous l'habit de l'Hymen.

LE CHANTEUR.

Arrêtez-vous! Troupe abuſée.
Fuyez, fuyez le joug qu'on veut vous impoſer.
Sous les traits de l'Hymen, la Haine déguiſée,
Ne prétend vous unir que pour vous diviſer.

(*Ici la Haine ſe démaſque.*)

LE CHANTEUR.

La Haine eſt démaſquée, & ſa noire préſence,
Vient d'empoiſonner l'air qu'on reſpire en ces lieux.
Déja ſa fatale puiſſance
Me tranſporte moi-même, & me rend furieux.

(*La Haine diviſe les Amans.*)

LE CHANTEUR.

Loin les ſoupirs, les fadeurs & les larmes,
Haïſſons-nous, haïſſons-nous,
Haïſſons-nous, rien n'eſt plus doux.
Fuyons l'Amour, & pour braver ſes charmes;
Pour voir tous nos travers, arrachons ſon bandeau.
La Haine, contre lui, vient nous offrir des armes,
Des mains de la raiſon elle tient ſon flambeau.
Loin les ſoupirs, les fadeurs & les larmes,
Haïſſons-nous, haïſſons-nous,
Haïſſons-nous, rien n'eſt plus doux.

Fin du Divertiſſement.

LES AMOURS ANONYMES,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LA COMTESSE, veuve.
LUCINDE.
AGATE,
ORONTE, amant anonyme d'Agate.
DAMIS.
DORANTE, époux anonyme de Lucinde.
ARLEQUIN, valet de Dorante.

La Scene eſt en Touraine, ſur la Terraſſe d'un Jardin.

LES AMOURS ANONYMES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LUCINDE, *ſeule.*

LA beauté de ces lieux n'adoucit point ma peine;
Dorante eſt à Paris, je m'ennuie en Touraine.
On me croit inſenſible, & perſonne ne ſait
Que nous ſommes tous deux unis d'un nœud ſecret.
Qu'on ſouffre à déguiſer les tourmens de l'abſence,
Sous les traits de la joie & de l'indifférence!
Ce qui rend mon eſprit encor plus inquiet,
Je ne vois point venir Arlequin ſon muet,
Il devoit au plutôt m'écrire par ce More,

Quinze jours ſont paſſés, & je l'attens encore!
Quoi! Son amour déja ſeroit-il ralenti?
Non; j'ai tort. Notre hymen eſt trop bien aſſorti;
Il eſt, de plus, caché; le myſtere l'anime:
Et l'époux eſt amant, quand il eſt anonyme.
La Comteſſe paroît, & tourne ici ſes pas;
Feignons, & que ſes yeux ne nous pénetrent pas.

SCENE II.

LUCINDE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

D'Où vous vient aujourd'hui cette humeur ſolitaire?

LUCINDE.

Aux fadeurs de Damis j'ai voulu me ſouſtraire:
Du grand monde qu'il cite, il a mal profité;
Et je n'ai jamais vu d'homme plus apprêté.
Quand il ne vous dit mot, ſon air vous déſoblige;
Et, s'il vous entretient, ſon jargon vous afflige.
La bonne compagnie eſt ſon terme chéri,
Et, viſer au grand bien, eſt ſon goût favori.
Tranchant du bel eſprit & du Seigneur, ſans l'être,
Il s'exprime en pédant, & penſe en petit-maître.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai, c'eſt un fat qui ne reſſemble à rien.
Pour vous dédommager d'un pareil entretien,
Je vous dirai qu'Oronte inceſſamment arrive.

LUCINDE.

Le contraſte eſt parfait; ma joie en eſt très-vive.

LA COMTESSE.

Ce qui rend à mes yeux ſon mérite plus grand,
C'eſt qu'il eſt né modeſte autant que bienfaiſant,
Et qu'il cache les dons de ſa main libérale,

Avec le même ſoin qu'un autre les étale :
La Cour, où le grand art eſt ſouvent d'être faux,
A poli ſes vertus, & non pas ſes défauts.

LUCINDE.

Ajoutez à cela, que ſon eſprit allie
La ſolide raiſon à l'aimable ſaillie.
Philoſophe du monde, il eſt gai, complaiſant,
Et ſait l'art d'abuſer, même en moraliſant.
Sans en être la dupe, il ſe plie à l'uſage,
Et ſous l'homme du ſiecle, il cache le vrai ſage.

LA COMTESSE.

Cet éloge eſt complet; &, ſi de votre cœur
Je pouvois ignorer l'invincible froideur,
Je vous croirois ſenſible au mérite d'Oronte.

LUCINDE.

A former des ſoupçons je ne ſuis pas moins prompte;
Et j'en croirois autant de vous-même en ce jour,
Si je ne ſavois pas que les traits de l'amour
Ne font ſur votre eſprit qu'une atteinte légere,
Et qu'il n'eſt occupé que du deſir de plaire.

LA COMTESSE.

Ma vanité médite un triomphe plus beau,
Et veut ſe ſignaler par un effort nouveau.
Forcer des cœurs communs à me rendre les armes,
Ne m'offre qu'une gloire au-deſſous de mes charmes.
Parlez-moi de ſoumettre un homme indifférent,
Qui, mettant, comme vous, ſon bonheur le plus grand
A braver de l'amour le pouvoir redoutable,
Hors la tranquillité ne trouve rien d'aimable.
Voilà l'ambition qui flatte mes attraits,
Et la ſeule conquête échappée à mes traits.
Si j'attache à mon char un amant de la ſorte,
Il n'eſt point de beautés ſur qui je ne l'emporte.

LUCINDE.

Quel eſt donc cet amant?

LA COMTESSE.

Dorante.

LUCINDE, *à part.*

Mon époux !

(*à la Comteſſe.*)

Oh ! Vous le ſoumettrez avec des yeux ſi doux.

LA COMTESSE.

Plaiſanterie à part, j'ai tout lieu de le croire.
J'ai déja, pour le moins, ébauché ma victoire.
Dans un long entretien qu'avec lui, par hazard,
Je liai, quelques jours avant notre départ,
Il blâma poliment ma parure coquette,
Diſant que l'art nuiſoit à la beauté parfaite.
Moi, je lui répondis que j'en avois beſoin ;
Qu'à mes femmes pourtant j'épargnerois ce ſoin,
Si je croyois par-là m'attirer ſon hommage.

LUCINDE.

Et que repliqua-t-il à ce tendre langage ?

LA COMTESSE.

Non, dit-il en riant, gardez-vous de changer,
Et ne m'expoſez pas à ce cruel danger.
Si vous faiſiez ſur vous un effort ſi pénible,
Je craindrois à mon tour de devenir ſenſible.
Je pars pour la campagne afin de l'eſſayer,
Repartis-je à l'inſtant ; j'oſe vous défier.
Que Monſieur vienne armé de ſon indifférence,
Sa défaite ſera le prix de ma conſtance :
Et, pour venger l'honneur de mon ſexe outragé,
Je vais dans mon château l'attendre en négligé.

LUCINDE.

A ce défi galant il ſouſcrivit ſans doute ?

LA COMTESSE.

Oui. Quelque grand que ſoit le péril qu'il redoute,
Dorante m'a promis de venir l'affronter ;
Et, pour l'aſſujettir, je ſaurai tout tenter.

LUCINDE, *à part.*

O ſituation & cruelle & gênante !
Je ſuis en même tems rivale & confidente :
Elle m'ouvre ſon cœur, je dois cacher le mien ;
Je brûle de parler, & ne puis dire rien.

LA COMTESSE.

Comme j'ai dans l'eſprit qu'il viendra ce jour même,
J'ai fait dans ma parure une réforme extrême;
Et mon goût a voulu ſe conformer au ſien.
Comment me trouvez-vous?

LUCINDE, *à part,*

Elle s'adreſſe bien!

LA COMTESSE.

Ma coëffure, parlez, ſied-elle à ma perſonne?

LUCINDE, *à part.*

Que trop!

LA COMTESSE.

Eſt-elle, là, modeſtement fripponne?
Répondez franchement; ſuis-je bien?

LUCINDE.

A charmer.

LA COMTESSE.

Je puis donc me flatter de pouvoir l'enflammer?

LUCINDE, *à part.*

Ah! Si ma main oſoit toucher à ſa coëffure,
Elle lui donneroit tout une autre tournure.

LA COMTESSE.

Un tel ajuſtement convient à mon état.

LUCINDE.

Oui, d'une jeune veuve il rehauſſe l'éclat.
Quand elle a, comme vous, le bonheur d'être belle;
Et la ſimplicité ſemble faite pour elle.

LA COMTESSE.

A Dorante mes yeux ne feront nul quartier;
Un négligé galant n'eſt que plus meurtrier.
Mais on vient. C'eſt Agate.

LUCINDE.

Un moment je vous laiſſe,
Pour achever d'écrire une lettre qui preſſe.

(*Elle ſe retire.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, AGATE.

LA COMTESSE.

Vous venez à propos, Agate, approchez-vous;
Je dois vous découvrir un ſecret des plus doux.
D'un ſervile devoir déſormais affranchie,
Vous n'êtes plus chez moi que ſur le pied d'amie;
De l'état de ſuivante aujourd'hui vous ſortez.

AGATE.

Moi, Madame!

LA COMTESSE.

Oui, vous-même; & vous le méritez.
A de nobles parens vous devez la naiſſance;
Vous n'aviez contre vous que la ſeule indigence,
Titre plus reſpectable auprès des gens de cœur,
Que la richeſſe acquiſe aux dépens de l'honneur.
C'étoit de la fortune un injuſte caprice,
Elle répare tout par un retour propice;
Et ſa main, dans ce jour, prépare à vos beautés
Un ſort même au-deſſus du ſang dont vous ſortez:
Vous pouvez en jouir ſans honte & ſans baſſeſſe;
Et de vos ſentimens on vous laiſſe maîtreſſe.

AGATE.

Un tel diſcours m'étonne avec juſte raiſon.
Apprenez-moi, de grace, à qui je dois ce don?

LA COMTESSE.

Vous devez à vous-même un ſi grand avantage,
Et de votre mérite il eſt l'heureux ouvrage.
Puiſqu'il faut découvrir ce myſtère à vos yeux,
Un inconnu m'envoie un dépôt en ces lieux;
Il joint à ce tréſor un billet anonyme,
Dans lequel il m'écrit qu'un amour plein d'eſtime,
Et qui n'a pour objet que le bien de vos jours,

L'oblige à me prier d'accepter ce ſecours,
Pour vous faire un état plus digne de vos charmes;
Que vos malheurs, qu'il ſait, ont fait couler ſes larmes;
Qu'ils augmentent pour vous ſon zele & ſes égards,
Et rendent vos attraits plus chers à ſes regards.
Il viendra, pourſuit-il, dans ce ſéjour champêtre,
Savoir vos ſentimens, qu'il brûle de connoître.
Il laiſſe votre cœur libre parfaitement,
Et ne vous enrichit que pour vous ſeulement:
Il veut, ſelon le choix qu'il vous plaira de faire,
Devenir votre époux, ou vous ſervir de pere;
Et ſes feux ſont ſi purs, qu'il ſe compte pour rien;
Et qu'à vous rendre heureuſe il borne tout ſon bien.

AGATE.

Ce que j'apprens, Madame, eſt ſi peu vraiſemblable,
Que mon eſprit encor le prend pour une fable.
Comment croire un tel fait? Il n'eſt pas dans nos mœurs,
Car le bel air conſiſte à ſéduire nos cœurs.
Dans un tel procédé je méconnois les hommes;
Les préſens qu'ils nous font, dans le ſiecle où nous ſommes,
Sont moins un don pour nous, qu'un prix honteux & bas
Que leur propre intérêt attache à nos appas.
On les voit pour eux ſeuls donner à leurs maîtreſſes,
Et payer leurs vertus moins cher que leurs foibleſſes.

LA COMTESSE.

Plus vous avez de peine à concevoir ce trait,
Plus vous devez d'eſtime à celui qui l'a fait;
Vous ne pouvez avoir trop de reconnoiſſance;
Votre cœur peut lui ſeul être ſa récompenſe.

AGATE.

Je ſens, comme je dois, ſa généroſité,
Et me conforme en tout à votre volonté:
Je ne puis m'égarer en vous ayant pour guide.
Mon ame cependant, délicate & timide,
Sent de la répugnance à recevoir ſes dons;
Et d'un pareil bienfait, je rougis dans le fond:

De refuſer tout homme, on nous fait un précepte;
Il en eſt un.

LA COMTESSE.

Son cœur mérite qu'on l'excepte.
Envers vous l'Inconnu ſe conduit de façon
Qu'il ferme ſagement tout chemin au ſoupçon.
Pour n'être point ſuſpect, c'eſt à moi qu'il s'adreſſe:
Tel eſt même l'excès de ſa délicateſſe,
Qu'il rend votre deſtin indépendant du ſien,
Et vous laiſſe à vous-même, en vous comblant de bien.

AGATE.

Madame, vos raiſons diſſipent mon ſcrupule;
Je bannis ma frayeur, puiſqu'elle eſt ridicule.

LA COMTESSE.

Toute injuſte qu'elle eſt, j'aime à l'appercevoir;
Elle montre un eſprit jaloux de ſon devoir.
Votre vertu me plaît, votre bonheur m'enchante;
Et je ne vous vois plus que comme une parente.
Allez, dans ma maiſon, je prétens déſormais
Que chacun vous diſtingue autant que je le fais.

AGATE.

Ah! C'eſt trop de bontés. Ma fortune, Madame,
En changeant mon état, ne change point mon ame.
Non, Agate jamais ne ſe méconnoîtra;
De ce qu'elle vous doit, elle ſe ſouviendra.
Plus vous aurez pour moi d'égard & d'indulgence,
Madame, plus j'aurai pour vous d'obéiſſance;
Et ce bien qu'on accorde à mon peu de beauté,
Augmentera mon zele, & non ma vanité.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE, *ſeule.*

Elle eſt digne, en effet, d'un ſort ſi favorable;
Elle a tout ce qui peut rendre une fille aimable,
A l'exacte ſageſſe elle unit l'agrément,
Et joint beaucoup d'eſprit à plus de ſentiment.
Mais à mes yeux ſurpris quel objet ſe préſente?
N'eſt-ce pas Arlequin, le muet de Dorante?
C'eſt lui-même. Je ſuis dans le raviſſement!
Et ſon maître, ſans doute, arrive en ce moment.

SCENE V.

LA COMTESSE, ARLEQUIN.

LA COMTESSE.

(*Il fait ſigne que non.*)
Dorante te ſuit-il? Non. Il doit donc m'écrire!
Tu ne fais aucun ſigne, & je ne ſais que dire.
Mais je vois un billet que veut cacher ta main.
Ceſſe de badiner; donne donc, Arlequin.
Pourquoi tant de façons? C'eſt à moi qu'il s'adreſſe:
Tu dois me reconnoître, & je ſuis la Comteſſe.
Pour l'obliger plus vîte à rendre ce papier,
Du chemin qu'il a fait il faut le défrayer.
(*Arlequin tend les deux mains pour recevoir l'argent de la Comteſſe, & laiſſe tomber le billet.*)
(*Elle ramaſſe le billet & lit.*)
» Las de faire en public le rôle d'inſenſible,
» Je ſuivrai de près ce billet,

» Pour faire près de vous celui d'amant parfait :
» Ce perſonnage-là me ſera moins pénible,
» Quoique je n'oſe encor le remplir qu'en ſecret.
» Sous ce titre, à vos yeux, je veux toujours paroître;
» Et je jure au fond de mon cœur,
» D'en conſerver toujours l'ardeur,
» Et de ne vivre que pour l'être.
(*Après avoir lu.*)
Mes deſirs ſont remplis! Dorante eſt amoureux;
Et je ſuis en ſecret l'objet de tous ſes vœux!
Ce billet me répond de ſa vive tendreſſe.
C'eſt par diſcrétion qu'il n'a pas mis d'adreſſe.
J'aurois tort d'en douter, c'eſt à moi qu'il l'écrit;
Il a trop de rapport à tout ce qu'il m'a dit.
Arlequin, je n'ai plus beſoin de ta préſence;
De tout ce jeu badin ceſſe l'extravagance.
Va, je veux être ſeule. Obéis, laiſſe-moi;
C'eſt trop me fatiguer. Vîte, retire-toi.
(*Arlequin ſe retire avec peine, après avoir fait pluſieurs lazzis qui marquent l'embarras & le chagrin où il eſt de voir entre les mains de la Comteſſe le billet qui eſt pour Lucinde, & qu'il n'oſe redemander, de peur de découvrir l'anonyme que Dorante lui a recommandé de garder.*)

SCENE VI.

LA COMTESSE, *ſeule.*

J'Attens, j'attens Lucinde avec impatience;
Je veux de mes tranſports lui faire confidence.
Dans le ſein d'une amie il eſt doux d'épancher
Un bonheur qu'à tout autre on a ſoin de cacher:
Quand on le communique, il flatte davantage;
Et l'on ſent doublement un bien qui ſe partage.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LUCINDE.

LUCINDE, *ſans voir la Comteſſe.*

Pour chercher Arlequin je reviens ſur mes pas ;
Je le croyois ici, mais je ne le vois pas.

LA COMTESSE, *appercevant Lucinde.*

Ah ! Lucinde, approchez pour partager ma joie,
Et liſez ce billet que Dorante m'envoie,
Vous y verrez ma gloire, & dans tout ſon éclat.

LUCINDE *à part, ayant jetté les yeux ſur ce billet.* (*après avoir lu.*)

Voilà ſon caractere. Ah ! Qu'ai-je lu ? L'ingrat !
A d'autre qu'à moi-même auroit-il dû l'écrire ?
Mais cachons à ſes yeux le trouble qu'il m'inſpire.

LA COMTESSE.

Hé bien, vous le voyez, mon triomphe eſt parfait ;
Mais prenez-y donc part.

LUCINDE.

J'y prends part en effet
Plus que vous ne penſez, & j'y ſuis ſi ſenſible,
Que de vous l'exprimer il ne m'eſt pas poſſible !

LA COMTESSE.

C'eſt pour moi que Dorante arrive dans ces lieux,
Et je puis m'applaudir du pouvoir de mes yeux.
Quelle gloire d'avoir vaincu ce cœur rebelle !
Pouvois-je remporter de victoire plus belle ?
C'eſt eſt fait, dans mes fers pour toujours je le tiens ;
Un eſclave pareil ne rompt point ſes liens :
L'amour prend, à le vaincre, une peine infinie ;
Mais, quand il eſt ſoumis, c'eſt pour toute la vie ;
Et ſon ame entraînée avec rapidité,
Paſſe de la froideur à la fidélité.

LUCINDE, *à part.*

Ah ! Je fais du contraire une épreuve cruelle.
Il étoit inſenſible, il devient infidele.

LA COMTESSE.

Lucinde, en ce moment, pour ſentir mon bonheur,
Je voudrois que l'amour eût touché votre cœur :
Ce cœur pourroit alors connoître par lui-même
Quel eſt l'enchantement de plaire à ce qu'on aime.
Non, tous les autres biens n'ont qu'un goût imparfait.
Pour les amans heureux, le vrai plaiſir eſt fait.

LUCINDE, *à part.*

Et la vive douleur, pour l'épouſe trahie.
J'ai peine à contenir ma juſte jalouſie !

LA COMTESSE.

Je vois que vous ſentez mon diſcours foiblement.

LUCINDE.

Non, non, vous vous trompez, je le ſens vivement,
Mais Damis vient. Adieu. Son aſpect m'importune.
(*à part en s'en allant.*)
Alons ſeule, en ſecret, pleurer mon infortune.

LA COMTESSE.

Oui, c'eſt le beau Damis : qu'il a l'air radieux !
Allons, préparons-nous à converſer au mieux.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, DAMIS,

DAMIS.

MAdame, vous voyez un homme dans l'ivreſſe.

LA COMTESSE.

Si matin ?

DAMIS.

C'eſt d'eſprit, d'eſprit, belle Comteſſe.
Je ne me laſſe pas d'admirer ce château ;
Il eſt beau, beau, très-beau, du vrai beau, du grand beau :

La tournure en eſt neuve ; oui, neuve, intéreſſante :
Sa beauté me ſurprend, ſa beauté m'épouvante,
Vrai, d'honneur, en honneur, & ſur mon grand honneur.

LA COMTESSE.

Oh, ma foi, ſur ma foi, ce diſcours me fait peur.

DAMIS.

J'aime à voir ce jet-d'eau s'élançant par boutade,
Pouſſer en grand ſon onde, & jouer la caſcade ;
Et ce baſſin, du jour répétant la ſplendeur,
Badiner le ſoleil, & le rendre en douceur.
Ce jardin décoré de berceaux, de terraſſes,
Eſt planté par le goût, façonné par les graces ;
Et ces boſquets touffus ſemblent formés exprès
Pour les plaiſirs furtifs, pour les amours ſecrets,
Et les tendres faveurs d'une jeune bergere,
Que l'ombre doit cacher, & le myſtere taire.
Quoique jeune & badin, je ſuis vraiment diſcret ;
Je traite l'anonyme au plus fin, au parfait ;
Et je file au plus doux le ſentiment, le tendre.
Moins légere aujourd'hui, ſi vous vouliez m'entendre,
Nos cœurs pourroient porter le roman au plus haut,
Soupirer au plus fort, & brûler au plus chaud.
A goûter le piquant d'une flamme anonyme,
Tout ce qu'on voit ici vous porte, vous anime ;
Ce beau déſert, ce Ciel auſſi calme que pur,
Le ſilence prudent de ce bois ſombre, obſcur,
Cette grotte iſolée, & ce ruiſſeau que j'aime,
Dont le murmure eſt doux, & ſecret à l'extrême ;
L'exemple familier de ces petits moineaux,
Moineaux que vous voyez cachés ſous ces berceaux ;
Ces oiſeaux écartés que forme la tendreſſe,
Retiennent leur goſier pour taire leur careſſe.
Suivons de ces derniers l'inſtinct ſûr & charmant ;
Ils s'aiment tendrement, fortement, ſagement :
Et voilà de l'amour, voilà le vrai ſyſtême.
Pour le traiter au mieux, dans le ſublime même,
Entrons, Madame, entrons dans un de ces boſquets,
Dont les feuillages ſont épais, frais & diſcrets.

LA COMTESSE.

Non, non, je fuis l'amour, l'amour & le myſtere,
Monſieur.. ma liberté, liberté m'eſt trop chere;
Ce qui fait, aujourd'hui que votre amour ſecret
Me ſurprend au plus fort, & me choque au parfait.
J'eus toujours pour le tendre une haine invincible,
Et des boſquets épais l'ombrage m'eſt nuiſible.
Si des oiſeaux par moi l'exemple eſt imité,
C'eſt dans leur badinage & leur légéreté.
Voyez là-bas, voyez cette linote alerte,
Linote ſautillant ſur cette branche verte;
Un étourneau s'approche, & voudroit l'attendrir:
Zeſte! Elle prend l'eſſor quand il croit la tenir.
Dès qu'on veut, près de moi, le prendre pour modele,
Comme elle je m'échappe, & vole à tire d'aîle.
Tire d'aîle.

(*Elle fuit.*)

SCENE IX.

DAMIS, *ſeul.*

L'Adieu me paroît ſingulier;
Il eſt particulier, mais très-particulier;
Tout bien examiné, ſa fuite eſt impolie.
Elle a bien fait, parbleu, d'être femme & jolie:
Je veux, pour la punir, je veux la ſubjuguer,
Et je lui montrerai qu'on doit me diſtinguer;
Que par-tout où je vais, je prends d'une maniere
Qui ne lui permet pas de me rompre en viſiere;
Que je ſuis tranſcendant en commerce réglé,
Et que, dès qu'il me voit, le beau ſexe eſt comblé.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, *ſeul.*

JE veux, pour un moment, oublier la Comteſſe,
Et vais près de Lucinde eſſayer ma tendreſſe,
Par ſon air ſérieux, loin d'être rebuté,
Mon cœur ſe ſent piqué par la difficulté.
Pour vaincre, je ne veux qu'un ſimple tête-à-tête.
Mais, bon, l'amour déja m'amene ma conquête!
Lucinde rêve! O Ciel! Quel changement flatteur!
Elle pouſſe un ſoupir, ſoupir qui part du cœur!
Sa perſonne reſpire un triſte qui m'enchante.
Aurois-je triomphé de ſa froideur glaçante?
Elle parle; écoutons pour en être éclairci.

SCENE II.

DAMIS, LUCINDE.

LUCINDE, *ſans voir Damis.*

VOyage malheureux! Pourquoi venois-je ici?
L'amour m'y préparoit le coup le plus à craindre!

DAMIS, *à part.*

Hem! qu'avois-je dit?

LUCINDE.

J'aime, & ſans oſer m'en plaindre,
Un ingrat, un volage.

DAMIS, *à part.*

Un volage, un ingrat;
Voilà mes qualités; c'eſt moi, ſans être fat.

LUCINDE.

La Comteſſe lui plaît; il me quitte pour elle!

DAMIS, *à part.*

Oui, je lui rends des ſoins: autre preuve nouvelle.
Bon, j'ai déja ſoumis la plus fiere des trois.
Parlons-lui, j'ai pitié du trouble où je la vois.

LUCINDE.

Auroit-il dû tromper la flamme la plus pure?

DAMIS, *haut.*

Il ne la trompe pas, c'eſt lui qui vous l'aſſure.

LUCINDE.

Qui me parle?

DAMIS.

Damis, qui partage vos maux.

LUCINDE, *à part.*

Ah, Ciel!

DAMIS.

Conſolez-vous, vous n'aimez pas à faux.

LUCINDE, *à part.*

Je ſuis au déſeſpoir! m'auroit-il entendue?

DAMIS.

Ne diſſimulez plus; votre ardeur m'eſt connue.

LUCINDE.

Mon ardeur?

DAMIS.

Oui, l'ardeur que vous avez pour moi.

LUCINDE, *à part.*

Quel eſt mon embarras!

DAMIS.

Madame, ſur ma foi,
Si vos feux ſont parfaits, mon amour eſt ſublime;
Et, pere du reſpect, il eſt fils de l'eſtime.

LUCINDE.

Ce diſcours n'eſt, Monſieur, qu'un pur galimathias.

DAMIS.

DAMIS.

Mais vous m'aimez.

LUCINDE.

Qui ? Moi ? Je ne vous aime pas.

DAMIS.

Mais j'ai tout entendu ; c'eſt feindre à pure perte :
J'entre dans la douleur que vous avez ſoufferte ;
Votre état, en honneur, m'attendrit tout à fait.
Je vous parois volage, & ſans l'être en effet.
Vrai, ma Lucinde, au vrai, mes ſoins pour la Comteſſe
Sont pur amuſement, & ſimple politeſſe.

LUCINDE.

Pour tenir ce propos, il faut, en vérité,
Il faut être, Monſieur, bien plein de vanité.

DAMIS.

Mais, quand d'amour pour moi je vous crois poſſédée,
Ma vanité, Madame, eſt tout au mieux fondée.
Je vous ſurprends ici vous plaignant d'un Amant
Qui vous y fait ſouffrir le plus cruel tourment :
Cet Amant ne peut être un autre que moi-même,
Car je vous fais ma cour avec un ſoin extrême ;
Vous n'y voyez, d'ailleurs, d'homme aimable que moi ;
Allons, convenez-en ; ſoyez de bonne foi.

LUCINDE.

Je ne ſaurois tenir contre une telle audace ;
Et je prends le parti d'abandonner la place.

DAMIS.

C'eſt moi qui me retire ; &, par diſcrétion,
Je dois vous laiſſer ſeule en cette occaſion :
C'eſt le dernier combat d'une fierté mourante,
Qui fuit de ſon Vainqueur la vue embarraſſante.
Adieu. Je choiſirai, pour revenir vers vous,
Un temps où mon aſpect vous ſemblera plus doux,
Plus doux.

(*Il ſe retire.*)

SCENE III.

LUCINDE, *ſeule.*

VIt-on jamais orgueil plus mépriſable ;
Son excès, après tout, me devient favorable,
Puiſqu'il ferme les yeux au mérite d'autrui,
Et ne laiſſe tourner ſes regards que ſur lui.
Mais qui vois-je paroître ? Ah ! C'eſt mon infidele !
Et ſa préſence ajoute à ma peine mortelle !

SCENE IV.

DORANTE, LUCINDE.

DORANTE.

JE revois ma Lucinde. Ah ! Quel raviſſement !
Embraſſez votre Epoux, ou plutôt votre Amant,
Que ſes feux empreſſés vous ramenent plus tendre.
Mon tranſport eſt ſi vif, qu'il ne peut ſe comprendre !
Quoi ! Vous vous refuſez à ce tranſport ſi doux ?
Lucinde, eſt-ce l'accueil que j'attendois de vous ?

LUCINDE.

Perfide ! c'eſt celui que vous doit une femme.
Dont vous avez trahi la trop crédule flamme.

DORANTE.

J'ai trahi votre flamme ! Ah ! Qu'eſt-ce que j'entends ?
Je demeure muet à ces mots inſultans.

LUCINDE.

Ne vous contraignez plus : allez à la Comteſſe,
Allez porter l'ardeur promiſe à ma tendreſſe ;
Courez vous applaudir de l'infidélité,

Et faire de ma peine, hommage à ſa beauté:
Mais elle vous prévient. Ma préſence vous gêne.

DORANTE.

Vous m'offenſez, Lucinde; & c'eſt plutôt la ſienne.

SCENE V.

DORANTE, LUCINDE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

AH! Dorante, c'eſt vous! Nos vœux ſont ſatisfaits!
Et vous avez ſuivi votre billet de près:
C'eſt être ponctuel à tenir ſa promeſſe.

DORANTE, *bas à Lucinde.*

Quoi! Vous avez montré ma lettre à la Comteſſe?

LUCINDE, *bas à Dorante.*

Ah! Le tour eſt fort bon! C'eſt elle, ce matin,
Traître! qui m'a fait voir un billet de ta main.

DORANTE, *à part.*

Qu'entends-je?....

LA COMTESSE, *à Dorante.*

Mon diſcours paroît vous interdire.

DORANTE, *à part.*

Arlequin s'eſt mépris, & je ne ſai que dire.

LA COMTESSE.

L'Amour vous rend timide. Allez, raſſurez-vous,
L'aveu de votre ardeur, je l'ai lu ſans courroux.

DORANTE, *d'un air embarraſſé.*

Je ſuis....

LA COMTESSE.

Lucinde ſait votre flamme ſecrete,
Vous pouvez tout me dire; elle eſt ſage & diſcrete.

DORANTE.

Je voudrois.... m'expliquer.... mais.... à ne rien celer,
En préſence d'un tiers... je ne ſaurois parler.

LUCINDE, *bas à Dorante.*

Perfide ! tu voudrois que je me retiraſſe !

DORANTE, *à la Comteſſe.*

Je dois fuir tout témoin, & ſur cette terraſſe....

LA COMTESSE.

Oui, l'on eſt trop en vue, & vous avez raiſon ;
Nous ſerons beaucoup mieux, Monſieur, dans mon ſallon
Pour tromper les regards, je vais ſeule m'y rendre ;
Vous y viendrez enſuite, & je vais vous attendre.

(*Elle rentre.*)

SCENE VI.

DORANTE, LUCINDE.

LUCINDE.

Vous brûlez d'être ſeul, je vois votre embarras ;
Mais, non j'aurai l'honneur d'accompagner vos pas.

DORANTE.

Au contraire, je ſuis charmé qu'elle nous quitte ;
Et vous me ſoupçonnez ſans que je le mérite.

LUCINDE.

Par ton propre billet n'es-tu pas convaincu ?
Tu l'as écrit.

DORANTE.

Pour vous.

LUCINDE.

Quand elle l'a reçu....

DORANTE.

C'eſt à vous qu'Arlequin devoit ici le rendre ;
Et je ne ſai comment il a pu s'y méprendre.

LUCINDE.

Quoi ! Vous m'auriez écrit ce billet dans ce jour ?

DORANTE.

Pouvez-vous en douter, puiſqu'il eſt plein d'amour ?
Vos yeux qui m'ont fait ſeuls connoître la tendreſſe,
Ont-ils pu s'y tromper, quoiqu'il fut ſans adreſſe ?
Je veux, pour vous convaincre, & chaſſer tout ſoupçon,
Parler devant vous-même à la Comteſſe.

LUCINDE.

Non;
Pardonnez au depit qui vous a fait outrage,
Et d'un excès d'amour ſongez qu'il eſt l'ouvrage.

DORANTE.

Pour payer cet amour comme il l'a mérité,
Apprenez que je touche au moment ſouhaité
Où ma bouche pourra déclarer l'hyménée
Qui tient mes jours liés à votre deſtinée.
La charge que je viens d'obtenir par Cléon,
Aſſure ma fortune, & ſert notre union.
Lui-même s'eſt chargé de l'apprendre à mon pere;
J'attends ſon agrément. Mais nous fût-il contraire?
La flamme dans vos droits ſaura vous maintenir;
Et le trépas lui ſeul, pourra nous déſunir.

LUCINDE.

De joie, à ce diſcours, votre Epouſe eſt comblée!
Mais à cette douceur une crainte eſt mêlée.
La froideur ſuit ſouvent un Hymen déclaré:
Et le mari l'eſt trop, dès qu'il eſt avéré.

DORANTE.

Je dois être excepté de la regle commune;
C'eſt pour votre bonheur que j'aime ma fortune.
Vous ne verrez jamais mon cœur ſe démentir;
Et l'amour d'un époux ne peut ſe ralentir
Quand il a la beauté pour objet légitime,
Pour guide, le devoir, & pour baſe, l'eſtime.

LUCINDE.

Je me ſens raſſurer par des mots ſi flatteurs.
Nous devons cependant contraindre nos ardeurs,
Et nous avons, ſur-tout, à craindre la Comteſſe;

Votre eſprit, dans l'erreur doit laiſſer ſa tendreſſe.

DORANTE.

Un procédé pareil tient de la fauſſeté.

LUCINDE.

D'une Coquette on peut tromper la vanité
Sans bleſſer la franchiſe & choquer la droiture :
Par la feinte, après tout, c'eſt punir l'impoſture.
On vient. Séparons-nous de peur d'être ſurpris.

DORANTE.

Je maudis la contrainte.

LUCINDE.

Et moi, je la chéris !
Nous devons nos plaiſirs, Dorante, à cette gêne ;
Et, ſi nous nous quittons l'un & l'autre avec peine,
A nous retrouver ſeuls nous mettrons nos efforts,
Et nous nous reverrons avec plus de tranſports.
L'obſtacle à la tendreſſe eſt ſouvent néceſſaire ;
C'eſt là ce qui nourrit le deſir de nous plaire :
L'hymen, par ce ſecours, devient un nœud charmant,
Et d'un commerce tendre il a tout l'agrément.

SCENE VII.

AGATE, *ſeule.*

O Ciel ! inſpire-moi ce qu'il faut que je faſſe !
Autant qu'il me ſurprend, mon bonheur m'embarraſſe ;
Je voudrois m'acquitter par le don de mon cœur,
Mais, par malheur, un autre en eſt le poſſeſſeur.
On vient. C'eſt Arlequin.

SCENE VIII.

AGATE, ARLEQUIN.

AGATE.

QUe veut-il faire entendre?
A tous ces ſignes-là je ne puis rien comprendre.
(*Arlequin fait pluſieurs ſignes à Agate, pour lui faire entendre qu'il eſt amoureux d'elle.*)

AGATE.

Comment donc? L'inſolent! Il veut baiſer ma main:
Ne nous expoſons point avec un tel coquin.
Fuyons, dérobons-nous aux tranſports de ce mora.

ARLEQUIN, *retenant Agate.*

Belle Agate, arrêtez; Arlequin vous adore.

AGATE.

O Ciel! Ce muet parle! Un tel événement
Redouble ma frayeur & mon étonnement!

ARLEQUIN.

Ne craignez rien, ma Reine, & demeurez, vous dis-je;
Ma tendreſſe aujourd'hui fait ſeule ce prodige;
Et je ſuis Arlequin muet par amour.

AGATE.

Vous?

ARLEQUIN.

Oui, ma langue eſt très-libre; & ce n'eſt, entre nous,
Que pour pouvoir ici vous rendre mon hommage,
Que j'ai feint d'en avoir perdu l'entier uſage.

AGATE.

Pouquoi donc employer cet étrange moyen?

ARLEQUIN.

Je n'en avois point d'autre; & pour ne cacher rien,
N'ayant aucun accès près de votre Maîtreſſe

Et ſachant que Dorante, ami de la Comteſſe,
Vouloit prendre un muet pour en être ſervi,
J'en ai joué le rôle, & ſuis entré chez lui,
Dans l'eſpoir qu'en ces lieux il feroit un voyage,
Et que je vous verrois ſous ce faux perſonnage.
Heureuſement pour moi mon piege a réuſſi;
Je vous vois, je vous parle, & vous déclare ici
L'amour prompt & ſubtil que j'ai pris dans la rue,
Un jour que le hazard vous offrit à ma vue.
Pour vous voir, par ce trait jugez de mon ardeur;
J'ai feint d'être muet, moi qui ſuis grand parleur.
J'attens à vos genoux, j'attens la récompenſe
D'un ſi parfait amour, & d'un ſi dur ſilence.
Prononcez, belle Agate, arbitre de mes jours,
Un mot va terminer ou prolonger leur cours.

AGATE.

La déclaration eſt touchante & flatteuſe,
La conquête brillante, & la journée heureuſe.
Mais, Monſieur, l'attitude eſt gênante pour vous,
Et vous ſerez levé, beaucoup mieux qu'à genoux.
Mon ame ſent le prix d'un cœur comme le vôtre;
Mais nous ne ſommes pas, Monſieur, faits l'un pour l'autre.

ARLEQUIN.

Mon deſtin eſt pourtant conforme à votre ſort,
Et nos perſonnes même, ont beaucoup de rapport.
Vous ſervez la Comteſſe, & moi, je ſers Dorante;
Je ſuis valet-de-chambre, & vous êtes ſuivante;
Vous êtes brune enfin, & je ne ſuis pas blond:
Je puis vous épouſer ſans vous faire d'affront.

AGATE.

Oui; mais vous êtes, vous, toujours dans le ſervice,
Et de ſuivante, moi, je ne fais plus l'office.
Vous êtes né valet, & fait pour obéir,
Moi, je ſuis Demoiſelle, & l'on doit me ſervir.

ARLEQUIN.

Demoiſelle? Tant mieux! Je vous en félicite;
Mais la naiſſance, au fond, ne fait pas le mérite.

AGATE.

Songez, quoi qu'il en ſoit, à reſpecter mon ſang.

ARLEQUIN.

Eh! Madame, l'amour ne connoît point de rang.
Vous me la donnez belle avec votre nobleſſe!
Le plus noble eſt celui qui ſent plus de tendreſſe;
Et par là, plus qu'aucun, je dois l'être pour vous.
Prenez, en ma faveur, des ſentimens plus doux.
Pourquoi vous offenſer de mes ardeurs parfaites?
Nos Seigneurs, tous les jours, préferent des griſettes.

AGATE.

Vous vous moquez de moi! Le cas eſt différent;
Un homme peut fort bien deſcendre en ſoupirant:
Dès qu'une fille eſt belle, elle a droit de lui plaire;
Et la beauté, Monſieur, n'eſt jamais roturiere

ARLEQUIN.

Je ne diſpute pas, Madame, là-deſſus;
Par là même, pour moi, je combats vos refus.
Puiſqu'un grand peut aimer une griſette aimable,
Une Dame, à ſon tour, d'un Bourgeois eſtimable
Peut écouter les vœux.

AGATE.

Non pas ſans ſe trahir:
L'amour doit l'élever, & jamais l'avilir.

ARLEQUIN.

Ah! Vous me faites voir une fierté que j'aime.
Sachez donc que je puis vous élever moi-même.

AGATE.

Comment?

ARLEQUIN.

Vous m'avez dit votre état dans ce jour,
Je dois vous dévoiler ma naiſſance, à mon tour.
Bien loin d'être au-deſſous de votre deſtinée,
Apprenez que je ſuis fils d'un Roi de Guinée.
Je cache un nom fameux ſous celui d'Arlequin;
Et vous voyez en moi le Prince Morachin.

AGATE.

Eh! Qui vous a réduit, Seigneur, dans l'eſclavage?

ARLEQUIN.

Les injuſtes fureurs d'une Reine ſauvage :
Sa haine m'a contraint d'errer dans l'Univers :
Et, du ſein des grandeurs, j'ai paſſé dans les fers.

AGATE.

Je vais de votre rang inſtruire la Comteſſe,
Afin qu'en ce château on rende à votre Alteſſe,
Prince, tous les honneurs qu'elle peut mériter.

ARLEQUIN.

Tout beau. Gardez-vous bien de rien faire éclater ;
Pour tout autre que vous, je ſuis Prince anonyme.

AGATE.

C'eſt trop de modeſtie ; & l'ardeur qui m'anime,
M'oblige malgré vous....

ARLEQUIN.

Non, belle Agate, non,
Je dois tenir cachés mon deſtin & mon nom :
Mes jours ſont en danger, ſi ce ſecret tranſpire.
De grace, en même tems, gardez-vous de détruire
La croyance où l'on eſt que je ſuis né muet.
S'il étoit détrompé, Dorante me tueroit.

AGATE.

Soit ; je veux juſques là porter ma complaiſance,
Mais à condition qu'en un profond ſilence
Vous tiendrez renfermé votre amour indiſcret.
Si vous dites un mot, adieu votre ſecret.

ARLEQUIN.

Souffrez....

AGATE.

Ne parlez plus ſur ce point qui me touche.

ARLEQUIN.

Mais....

AGATE.

Prince Morachin, je vous ferme la bouche,
Quelqu'un vient. C'eſt Oronte. Allez, retirez-vous.

SCENE IX.

AGATE, ORONTE, ARLEQUIN.

ORONTE.

(*à Arlequin.*)

BOnjour charmante Agate. Un moment laiſſez-nous;
Je veux lui parler ſeul.

ARLEQUIN, *bas en s'en allant.*

Malheureux! Je ſuffoque.
De nous & de nos feux, la cruelle ſe moque.

SCENE X.

ORONTE, AGATE.

ORONTE.

L'Éclat de vos beautés augmente tous les ans,
Celui de vos vertus s'accroît en même tems;
Et je ſens, belle Agate, un plaiſir véritable
D'apprendre en arrivant, que le ſort favorable
Récompenſe des dons ſi rares & ſi doux,
Et vous donne un état moins indigne de vous.
Mon cœur, vous le ſavez, vous a toujours chérie;
Lui ſeul vous parle ici; ce n'eſt point flatterie:
Je ſuis ſincere & vrai dans tout ce que je dis;
L'Inconnu plus que moi, n'eſt pas de vos amis.

AGATE.

Monſieur de votre eſtime Agate eſt trop flattée,
Son heureuſe fortune en paroît augmentée.
L'Anonyme a ſurpris & ſurpaſſé mes vœux;
Je ne mérite pas ſes bienfaits généreux.

ORONTE.

Ah ! Que dites-vous là ? De tant de grace ornée,
Vous ne ſauriez jamais être aſſez fortunée :
Votre mérite eſt tel, qu'il les efface tous :
Quelques biens qu'on vous faſſe, ils ſeront au-deſſous.

AGATE.

Non, je n'en ſuis pas digne, & je me rends juſtice :
Le ſort devoit, pour moi, ſe montrer moins propice.
Je ne puis m'acquitter envers mon bienfaiteur.

ORONTE.

Il ſera trop payé, s'il obtient votre cœur.
Mais, quoi ! Vous ſoupirez ? Le bien qu'on vous envoie
Cauſe votre triſteſſe, & non pas votre joie ?
D'un juſte étonnement mon eſprit eſt frappé.
D'où peut naître aujourd'hui ce ſoupir échappé ?
Excuſez ; mais mon zele & mon expérience,
De vous parler ainſi, m'ont acquis la licence.
J'ai pris, dans tous les tems, part à vos intérêts,
Et vous m'avez toujours confié vos ſecrets.
Qui peut cauſer en vous ce trouble, belle Agate ?

AGATE.

Ma fierté, qui ſe joint à la peur d'être ingrate ;
L'une & l'autre à mon cœur livre un fâcheux combat ;
Sur la reconnoiſſance il eſt ſi délicat,
Que l'excès d'un tel bien l'embarraſſe & l'étonne :
Il craint de trop devoir à celui qui lui donne.
Ce cœur en même tems, auſſi fier qu'ingénu,
Gémit de recevoir les dons d'un inconnu :
Quoique ſans intérêt ſa bonté les lui faſſe,
Ce ſecours qu'il accepte eſt toujours une grace
Dont le reſſouvenir l'avilit en ſecret ;
Et s'il bénit la main, il rougit du bienfait.

ORONTE.

Qu'entens-je ? Pouvez-vous rougir d'une largeſſe
Qu'on fait à vos beautés moins qu'à votre ſageſſe ?
Songez, qu'à la rigueur, ces préſens vous ſont dûs ;
C'eſt un tribut qu'on rend, Agate, à vos vertus :
Ils changent votre ſort, ſans bleſſer votre gloire.

Montrez-vous donc plus gaie, ou vous me feriez croire
Qu'un ſoin tout différent vous agite aujourd'hui.

AGATE.

Monſieur.... Mais Damis vient : je vous laiſſe avec lui.

(*Agate s'en va.*)

SCENE XI.

ORONTE, DAMIS.

DAMIS.

EN croirai-je ma vue ? Eſt-ce Oronte ?

ORONTE.

Oui, lui-même.

DAMIS.

Ton retour me ravit, me transporte au ſuprême.
Après un ſi long-tems j'embraſſe, quel bonheur !
Un homme que j'eſtime & que j'aime de cœur.
Loin de toi, les plaiſirs ſemblent tous s'interrompre,
On s'ennuie à périr, & l'on bâille à tout rompre.
Iſolé de ta vue, on ne tient plus à rien,
Et, ſi-tôt qu'on te voit, on eſt du dernier bien.

ORONTE.

Quel langage eſt-ce là ? Mais c'eſt un idiôme
Que tu parles, je crois, toi ſeul dans le Royaume ?

DAMIS.

C'eſt celui du grand monde & des cercles polis.

ORONTE.

C'eſt donc depuis un an que j'ai quitté Paris :
Je te jure qu'alors cet étrange langage,
A la ville, à la cour, n'étoit point en uſage.

DAMIS.

Ton goût eſt devenu bourgeois, des plus bourgeois.
Les mots dont je me ſers, ſont tous termes de choix.
Je m'exprime au plus pur ; & c'eſt la langue unie.

Que parle couramment la bonne compagnie:
Oui, la bonne, te dis-je, où l'on épure tout.

ORONTE.

La mauvaiſe, plutôt. Tu me pouſſes à bout.
La bonne compagnie a des clartés plus ſûres;
Tu ne la connois pas, ou tu la défigures:
Et je te dirai moi, qui ne déguiſe rien,
Qui l'ai plus fréquentée, & qui ſuis ton doyen,
Que celle que tu viens de citer avec faſte,
Eſt ſa fauſſe copie, ou plutôt ſon contraſte.

DAMIS.

Quelle erreur!

ORONTE.

Je dis vrai. La tienne gauche en tout,
Adopte les faux airs, & ſuit le mauvais goût;
Son ton eſt précieux, ſa démarche affectée,
Et ſon expreſſion eſt toujours apprêtée:
C'eſt elle qui fait voir à nos yeux, ſi ſouvent,
Le faux Seigneur anté ſur le demi-ſavant:
Son ſein, du ridicule eſt la ſource fertile,
Et de mots hazardés elle ſeme la ville;
Elle produit par là, des ſots toujours nouveaux,
Et peuple, tous les ans, Paris d'originaux.
La bonne compagnie, & digne de ce titre,
Du véritable eſprit le modele & l'arbitre,
Différente en tout point, n'affecte aucun jargon;
Son guide eſt le bon goût; ſa regle eſt la raiſon;
Élégant ſans recherche, & ſimple ſans baſſeſſe,
Son diſcours réunit l'aiſance & la nobleſſe:
De la mode qu'on outre, elle arrête l'excès,
Et du beau ſeul qu'elle aime, elle fait le ſuccès:
Son commerce poli, ſon vernis agréable,
Font le vrai connoiſſeur, & forment l'homme aimable,
Qui, ſans l'étudier, poſſede l'agrément,
Dans le monde qu'il orne, évite également
Le ton de bel-eſprit & l'air de petit-maître,
Et juge bien ſur-tout, ſans vouloir s'y connoître.
Reconnois le mérite, à des traits ſi marqués,

Et l'imite plutôt que des eſprits manqués.

DAMIS.

Ton coloris, mon cher, eſt mince, du plus mince;
Et tu t'es enrouillé l'eſprit dans la Province:
Tu peins le vieux mérite, & l'homme trivial;
J'en recherche un plus neuf, qui ſoit original,
Et qui, du ſingulier ſe montrant le modele,
De mots, comme d'habits, ſans ceſſe renouvelle.
La variété charme, & fait que nous brillons:
Caméléons le jour, & le ſoir papillons,
Nous changeons de couleur, & voltigeons ſans ceſſe.

ORONTE.

Pour aller de travers. Oh! la plaiſante eſpece
Qui vole en étourdie, & tombe à tous les bonds!
Des papillons pareils, ſont de vrais hannetons.
Peut-être un peu trop fort je ris de ta mépriſe,
Mais à railler ainſi la raiſon m'autoriſe.

DAMIS.

Je pourrois m'en fâcher à la ville, à Paris,
Où, dans le ſérieux le moindre terme eſt pris;
Mais, aux Champs, en Touraine, où l'on peut tout ſe dire,
Je me prête à la choſe, & je n'en fais que rire.
Briſons-là. J'ai beſoin d'un ſage confident,
Et je te choiſis.

ORONTE.

Moi!

DAMIS.

Je te connois prudent.
Ami, j'ai ſur les bras une terrible affaire:
A trois beautés ici j'ai le deſſein de plaire;
Je compte y réuſſir, & me faire un grand nom.
Je veux, tout à la fois, façonner un tendron,
Fixer une coquette, & vaincre une inſenſible.

ORONTE.

L'entrepriſe eſt hardie!

DAMIS.

Elle l'eſt au poſſible.

ORONTE.

Qui ſont donc les objets de cette triple ardeur ?

DAMIS.

La Comteſſe & Lucinde ont part à cet honneur ;
Mais un troiſieme objet qu'avec feu je pourchaſſe,
Les combat dans mon cœur, & ſouvent les en chaſſe.

ORONTE.

Tu n'as pas peu de ſoins !

DAMIS.

Son pouvoir ſingulier
M'oblige de brûler d'un amour roturier.
La Comteſſe eſt aimable, adorable, charmante ;
Mais je donne la pomme à ſa belle ſuivante :
Agate (c'eſt ſon nom) porte un de ces minois
Qui captivent un cœur dès la premiere fois.

ORONTE.

Mais, ſais-tu bien qu'Agate eſt bonne Demoiſelle ?
Sur le pied de ſuivante, elle n'eſt plus chez elle ;
Sa conduite, d'ailleurs, égale ſes appas,
Et dans la bagatelle elle ne donne pas.

DAMIS.

Oh ! Je ſai comme il faut attaquer cette brune ;
Et je joue à jeu ſûr l'homme à bonne fortune.
Je ſai l'art.... Il ſuffit ; je ne m'explique point :
Mais je les réduirai toutes trois à leur point.

ORONTE.

As-tu fait du progrès déja, près de ces belles ?

DAMIS.

Un progrès infini.

ORONTE.

Comment es-tu près d'elles ?
Ne me déguiſe rien : là, parle franchement.

DAMIS.

Plaiſante queſtion ! J'y ſuis excellemment ;
Car Agate me fuit, & Lucinde m'évite,
Et, dès que j'ai parlé, la Comteſſe me quitte.

ORONTE.

Grande preuve d'amour.

DAMIS.

Oui, pour l'œil connoiſſeur.

ORONTE.

La vanité voit tout par le côté flatteur.
Mais c'eſt trop m'occuper de tes frivoles flammes.
Adieu. J'entre au château pour rejoindre ces Dames.
Je te laiſſe vaquer au ſoin de tes amours;
Va, tu n'as pas de tems à perdre en vains diſcours,
Qui pourſuit trois beautés, doit emprunter des ailes.

DAMIS.

J'ai les jambes, mon cher, auſſi bonnes que belles.

ORONTE.

Qui court plus d'une proie, eſt un mauvais chaſſeur.

DAMIS.

On ne manque jamais, quand on eſt fin tireur.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, LUCINDE.

LA COMTESSE.

LUcinde, je ne ſai que penſer de Dorante,
Et de ſon froid accueil je ne ſuis pas contente.
Ah! Que ſon entretien eſt bien loin de l'ardeur
Que ſa lettre flatteuſe annonçoit à mon cœur!

LUCINDE.

Mais ne vous a-t-il pas confirmé qu'il vous aime!

LA COMTESSE.

Il me l'a dit d'un ton à me glacer moi-même:
Ses yeux indifférens, qu'il détournoit toujours,
Et ſon maintien forcé démentoient ſon diſcours.

SCENE II.

LA COMTESSE, LUCINDE, DORANTE.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

AH! Monſieur, vous voilà! Je parlois de vous-même.
Je n'ai rien de caché pour Lucinde que j'aime;
Et je lui témoignois que j'avois en ces lieux,
Trouvé votre billet plus tendre que vos yeux;
Ils rendent foiblement ce qu'il ſembloient promettre.

DORANTE.

Non, leur expreſſion enchérit ſur ma lettre.
(*à Lucinde.*)
Ils doivent aſſurer celle à qui je l'écris,
Que plus je la regarde, & plus j'en ſuis épris;
Et pour en être ici pleinement convaincue,
Qu'elle fixe les ſiens un moment ſur ma vue :
Ils y liront un feu ſi vif & ſi flatteur,
Qu'aucun terme ne peut en exprimer l'ardeur.
Je vois, avec tranſport, qu'elle vient de m'entendre;
Et j'en ai pour garant le coup d'œil le plus tendre !
Nos regards ſont d'accord; &, dans ce doux moment,
Mon cœur, de leur concert, ſent tout l'enchantement.

LA COMTESSE.

Vous voilà tel enfin que deſiroit mon ame;
Et dans vos yeux, les miens trouvent toute la flamme
Qu'ils attendoient, Dorante, & méritoient de vous:
Leur pouvoir eſt flatté d'un triomphe ſi doux.

LUCINDE, *à part.*

Ce triomphe eſt pour moi. Le coquette eſt déçue,
Et mon amour obtient ce qu'elle s'attribue.
Après tous les tourmens qu'elle m'a fait ſouffrir,
Je vois ſa vanité trompée, avec plaiſir.

LA COMTESSE.

Rien ne peut égaler l'éclat de ma victoire !
Soyez toujours, ſoyez le même pour ma gloire.

DORANTE.

Je le ſerai toujours, & j'en fais le ſerment,
Oui, le Ciel m'a formé pour aimer conſtamment:
Et loin de s'altérer, ma tendreſſe fidelle
Va recevoir du tems une force nouvelle.
L'objet de mon ardeur gagne par l'examen :
Il eſt fait pour braver les tiédeurs de l'hymen.
Je vais trop loin, peut-être, en cette circonſtance :
Ma bouche feroit mieux de garder le ſilence :
Mais je commande à peine à mon trouble confus ;
Et, s'il m'étoit permis, j'en dirois encor plus.

LA COMTESSE.

Dorante, mon amour vous permet de tout dire.

DORANTE.

Cet excès de bonté ne peut que m'interdire.

SCENE III.

Les Acteurs précédens, AGATE.

AGATE, *à la Comteſſe.*

PLuſieurs danſeurs, Madame, & nombre de chanteurs
Viennent pour vous offrir leurs talens ſéducteurs.

LA COMTESSE.

Je vais les arrêter, & ma joie en eſt grande.

AGATE, *à Dorante.*

Monſieur, en même tems, un courier vous demande.

DORANTE, *à part.*

Le Ciel l'envoie exprès pour m'ôter d'embarras !
(*à la Comteſſe.*)
Je vous quitte ; pardon.
(*Il ſort.*)

LA COMTESSE.

Nous marchons ſur vos pas.
(*Elle s'en va avec Lucinde.*)

SCENE IV.

DAMIS, AGATE.

DAMIS.

JE vous trouve iſolée, & je m'en félicite,
Engageons le diſcours, mon aimable petite.
Hem ! Comment va le cœur ? Que dit-il de nouveau ?

AGATE.

Mais il dit aujourd'hui.... que le jour eſt fort beau.

DAMIS, *d'un air myſtérieux.*

Il eſt vrai. Savez-vous encore une nouvelle ?

AGATE.

Non, Monſieur.

DAMIS.

Le mien dit que vous êtes plus belle.....
Oui, plus belle, en effet, que ce jour radieux.

AGATE.

Monſieur....

DAMIS.

Rien n'eſt égal au brillant de ſes yeux :
Elle a l'air diſtingué, diſtingué, plein de grace ;
Il promet de l'eſprit du plus fin qui ſe faſſe :
Cela fait de tout point le plus joli ſujet ;
Et trois de mes leçons vont le rendre parfait.

AGATE.

De vos leçons !

DAMIS.

Leçons de bonne compagnie,
Qui vont faire de vous une fille accomplie,
Et vous diſtingueront des gens de votre état.

AGATE, *à part.*

Avec ſon air pincé, l'inſupportable fat !

DAMIS.

Je veux préſentement vous donner la premiere.
Seyez-vous avec moi, ma brillante écoliere ;
Seyez-vous, le fauteuil arrange l'entretien,
Et l'on converſe, aſſis, ſinguliérement bien.

AGATE, *à part.*

De m'aſſeoir un moment ayons la complaiſance,
Pour voir de ſon eſprit toute l'extravagance.

DAMIS.

Comme de mes leçons il faut ne perdre rien,
Approchez un peu plus votre ſiege du mien.

AGATE.

Je ſuis fort bien ainſi, laiſſez-moi, je vous prie.

DAMIS.

Mais apprenez qu'il faut ſe prêter dans la vie.

AGATE.

J'aime à prendre de loin de pareilles leçons.

DAMIS.

Du bruſque dans l'humeur ! Corrigez ces façons :
Elles viſent au dur, ce ne ſont pas les bonnes :
Il faut plus de liant dans les jeunes perſonnes ;
Et la vertu de mode, eſt la docilité.
Vous avez en partage, eſprit, grace, beauté ;
Mais, pour les ſecourir, & les mettre en lumiere,
Il vous faut...

AGATE.

Quoi, Monſieur ?

DAMIS.

Apprêt, jargon, maniere.

AGATE.

Mais, l'apprêt, le jargon...

DAMIS.

Mais c'eſt le goût courant.
Les graces ſans apprêt, ſont d'un uni trop grand ;
La beauté ſans maniere, offre un éclat barroque,
Et l'eſprit ſans jargon, eſt d'un bourgeois qui choque.

AGATE.

Moi, j'avois cru, Monſieur, juſques à cet inſtant,
Le jargon ridicule, & l'apprêt révoltant.

DAMIS.

Vieille erreur !

AGATE.

Daignez donc m'expliquer chaque terme,
Je brûle d'être au fait du vrai ſens qu'il renferme.

DAMIS.

Je vais vous ſatisfaire, & ce diſcours me plaît.

AGATE.

Qu'entendez-vous d'abord par le terme d'apprêt ?

DAMIS.

L'apprêt : écoutez bien, le vrai, celui de France,
Autrement appellé l'apprêt par excellence,

Eſt ce vernis flatteur qui, déguiſant le faux,
Exagere la grace, & ſouſtrait les défauts;
Décore le beau ſexe, & préſide aux toilettes;
Donne à l'ajuſtement des tournures parfaites;
Renferme l'art profond d'arranger un cheveu,
De bien mettre une épingle, & de bien faire un nœud;
Communique du vif à la blonde mourante,
Et répand certain doux ſur la brune piquante;
Aux charmes naturels rend l'agrément acquis,
Et des graces du tems forme le coloris:
Sans lui, dans ſes projets une belle s'égare,
L'agrément ne prend plus, ſi l'on ne le prépare.

AGATE.

Mais on m'a dit dit toujours que l'art le détruiſoit.

DAMIS.

Votre grande maman jadis vous le diſoit.
Le jargon, je vous prie, attention profonde,
L'art de bien converſer, le précis du beau monde,
Se trouvent renfermés dans ce terme important:
Le jargon qu'il emploie, & que lui ſeul entend,
Eſt ſinguliérement l'art incompréhenſible
De s'exprimer au mieux, & de dire au poſſible;
Et, comme ce jargon renouvelle chaque an,
Tout mot franchement fait eſt un vrai taliſman:
Celui du jour, ſur-tout, pour peu qu'on le répete,
D'enchanter pleinement à la vertu ſecrete;
Il ſait mettre en crédit les diſcours *brillantés*,
Et donner de la vogue à des *frivolités*.
De ce jargon divin la force eſt infinie,
Et, du grand monde, on peut l'appeller la magie.

AGATE.

Il en eſt le grimoire inconteſtablement,
Et vous le poſſédez très-ſinguliérement.

DAMIS.

Oui, ſinguliérement; vous ſaiſiſſez le terme,
Et, du goût pour le vrai, je vois en vous le germe:
Mais ce n'eſt pas aſſez de ſavoir le jargon,
Il faut, pour le bien rendre, il faut encore un don.

AGATE.

Et quel don, s'il vous plaît ?

DAMIS.

C'eſt le ton, belle Agate,
Ce ton ſupérieur qui ſubjugue & qui flatte ;
Ce ton maître de tout, arbitre des ſuccès
A la Cour, à la Ville, au Théatre, au Palais ;
Qui ſoutient la parole & lui donne la vie,
Et fait paſſer l'eſprit dans les ſons qu'il varie :
Par lui le trivial, du neuf prend la couleur,
Et, ſans lui, le brillant perd toute ſa lueur.
Vous employez en vain une phraſe d'élite,
Si le ton diſtingué n'en rend tout le mérite ;
A l'image du mot il doit être ajuſté.
La converſation eſt un livre noté ;
Il faut prendre le ton pour y faire harmonie,
Autrement, l'entretien devient monotonie.
Tout le feu renfermé dans une expreſſion,
Qui nous le fait ſentir ? C'eſt.... c'eſt l'inflexion.
Que je diſe uniment : Agate a ma tendreſſe ;
Sa beauté me ravit, ſa taille m'intéreſſe,
Ses yeux ont, pour charmer, un jargon ſingulier,
Son maître d'agrément devient ſon écolier.
Ce diſcours dénué du ton vif, pathétique,
Perd ſa grace intrinſeque & ſa force énergique ;
Mais qu'à ces mots flatteurs je joigne l'action,
Et que j'en rende ainſi toute la paſſion,
En me tournant vers vous : Agate a ma tendreſſe :
Sa beauté me ravit, ſa taille m'intéreſſe,
Ses yeux ont, pour charmer, un jargon ſingulier,
Son maître d'agrément devient ſon écolier.
Hem ? Ne ſentez-vous pas que le ton qui l'enflamme
Rend la choſe au plus tendre, & lui prête de l'ame ?
Du jargon ſingulier, ce ton original,
Au langage des yeux donne un prix ſans égal.
Sa taille m'intéreſſe : inflexion mourante,
Qui peint le doux pouvoir d'une taille touchante.

AGATE.

AGATE, *ſe levant avec dépit.*

A ce dernier diſcours je me ſens émouvoir.

DAMIS.

Ah ! De l'inflexion vous ſentez le pouvoir !
Je ſuis... je ſuis comblé ! Vous avez l'ame tendre ;
Vous donnez de l'amour, & vous devez en prendre.
Cet aveu détourné que je fais en ce jour,
Entre nous, part du cœur, & mérite un retour :
Je l'attends.

AGATE.

C'eſt à tort, & votre ame eſt déçue :
C'eſt d'un juſte dépit que je parois émue.
Je ne reſſens pour vous que beaucoup de froideur,
Monſieur ; & ce diſcours, entre nous, part du cœur.

DAMIS.

Mais vous devez m'aimer ; & ce propos m'étonne.
Mon eſprit, mes façons, mon air & ma perſonne,
Tout vous invite....

AGATE.

A fuir.

DAMIS.

Non, non, vous m'aimerez !
Tout gît dans la maniere : & lorſque vous ſaurez...

AGATE.

Je ne veux rien ſavoir ſur pareille matiere ;
Le ton m'a dégoûté, Monſieur, de la maniere.

DAMIS.

A ce que vous ferez, prenez garde à préſent.
Je vous offre à la fois l'utile & l'amuſant :
Je prétends & je puis faire votre fortune.

AGATE.

Ma fortune, Monſieur !

DAMIS.

Qui ſera peu commune :
Et je veux vous donner un état, qui plus eſt,
Il unit le plaiſir, la gloire & l'intérêt.
Des amours près de vous aſſemblant le cortege,
Il vous fera jouir de l'heureux privilege

D'en goûter les douceurs même avec dignité,
Et de vous enrichir de votre volupté.
Vous verrez à vos pieds la jeuneſſe de France,
Et vous ſaccagerez le corps de la Finance;
Et, pour mettre le comble à vos contentemens,
Vous aurez du public les applaudiſſemens.

AGATE.

Quel eſt donc cet état ſi brillant?

DAMIS.

Le Théatre,
Où vos appas rendront tout Paris idolâtre.

AGATE.

Monſieur, en vérité, m'honore infiniment.

DAMIS.

Le préjugé, ſur vous, agit en ce moment.
Vous craignez le mépris que l'erreur adoptée....

AGATE.

Non; par vous ma ſurpriſe eſt mal interprétée.
Une Actrice qui joint la ſageſſe aux talens,
Mérite, ſelon moi, les égards les plus grands;
Elle eſt, par ſa vertu, d'autant plus élevée,
Que par l'occaſion elle eſt plus éprouvée.
Je n'en crois pas, Monſieur, les eſprits prévenus.
J'eſtime le Théatre, & j'en blâme l'abus;
Son art eſt en lui-même un art très-eſtimable:
C'eſt le défaut de mœurs qui le rend mépriſable.
Le vice fait lui ſeul, quoiqu'il ſoit protégé,
La honte d'un état, & non le préjugé.

DAMIS.

Morale hors d'uſage, & qui n'eſt que ſenſée.
La ſageſſe au Théatre eſt gauche & déplacée;
Tous les gens du bel air ſont de ce ſentiment.

AGATE.

Je fais gloire, Monſieur, de penſer autrement.
Vous vous êtes mépris dans votre fauſſe attente,
Et je ſuis de vos feux la très-humble ſervante.

DAMIS.

Puiſque vous le prenez ſur ce ton de hauteur,

C'eſt moi de vos mépris qui ſuis le ſerviteur.
A votre mauvais goût Damis vous abandonne,
Et je vous bruſque en plein, ma petite perſonne.
(*Il ſort.*)

SCENE VI.

AGATE, *ſeule.*

QUe dans un autre tems je l'aurois badiné !
Mais, vers d'autres objets mon cœur eſt entraîné.
Que ne puis-je étouffer l'ardeur qui me ſurmonte,
Et rendre à l'Inconnu..... Mais j'apperçois Oronte.

SCENE VII.

ORONTE, AGATE.

ORONTE.

AGate, je vous cherche avec empreſſement ;
Nous voilà ſeuls, je puis vos parler librement.
C'eſt de la part....

AGATE.

De qui, Monſieur ?

ORONTE.

De l'Anonyme.

AGATE.

Quoi ! Vous le connoiſſez ?

ORONTE.

Oui ; je ſuis ſon intime.
Comme nos intérêts furent toujours liés,
Qu'il ſait, d'ailleurs, en moi que vous vous confiez,
Et que je vous connois dès l'âge le plus tendre,
Dans un billet qu'on vient à l'inſtant de me rendre,

Il ſe découvre en moi ſous le ſceau du ſecret,
Et m'écrit qu'il attend de mon zele parfait,
Que je vous parlerai ſur un point qui le touche.
Il eſpere par moi ſavoir de votre bouche
Quels ſont vos ſentimens qui régleront les ſiens :
C'eſt ſon propre diſcours ici que je vous tiens :
Dans toute leur franchiſe il prétend les connoître,
Et décider par eux s'il doit enfin paroître.
Si votre cœur eſt libre, & peut être obtenu,
A vos pieds, au plutôt, vous verrez l'Inconnu ;
Il ſera trop heureux d'unir ſon ſort au vôtre :
Mais, ſi ce même cœur ſent du goût pour un autre,
Il eſt ſi délicat, Agate, ſur ce point,
Qu'il reſtera caché pour n'y prétendre point ;
Et n'appréhendez pas qu'un tel aveu l'offenſe :
Non, il redoublera plutôt ſa bienveillance ;
Et, pour récompenſer cet effort vertueux,
Il hâtera, ſous main, le bonheur de vos feux.
Je demande pour lui que vous ſoyez ſincere ;
Son amitié de vous ne veut que ce ſalaire :
Ouvrez-moi donc votre ame, & ſongez qu'aujourd'hui
Son repos en dépend, & le vôtre avec lui.

AGATE.

Ce diſcours me ſurprend, & je reſte interdite.

ORONTE.

Ce trouble accompagné d'une rougeur ſubite,
Etonne mes eſprits, & m'arrête à mon tour !
Seroit-il en effet l'ouvrage de l'amour ?
Belle Agate, parlez, la choſe eſt importante.
Vous ne répondez rien, & votre trouble augmente.
Ah ! Je le vois, un autre a ſurpris votre cœur,
Et j'en ai pour garant ce ſurcroît de rougeur.

AGATE.

A quelle extrêmité réduiſez-vous Agate ?
Malgré moi, ma foibleſſe en cet inſtant éclate.
Je voudrois, mais en vain, vous déguiſer mon feu ;
Votre aſcendant ſur moi m'en arrache l'aveu.

ORONTE.

Ce coup, pour mon ami, m'afflige au fond de l'ame.
Mais, quoiqu'un tel aveu ſoit contraire à ſa flamme,
Il vous en tiendra compte, & ſon bien l'exigeoit.

AGATE.

C'eſt d'un prix bien cruel payer ce qu'il a fait!

ORONTE.

Celui que vous aimez eſt ſans doute eſtimable.

AGATE.

Oui; par ſes qualités il eſt recommandable.
Du ſeul diſcernement mon amour eſt le fruit:
Mon cœur, dans un tel choix, n'a pas été ſéduit
Par l'éclat paſſager d'une vaine jeuneſſe;
Au mérite éprouvé j'ai donné ma tendreſſe.
Je me crois d'autant plus excuſable aujourd'hui,
Que le feu qu'il m'inſpire a la raiſon pour lui.
Ce qui me flatte ſeul, dans ma fortune inſigne,
C'eſt que d'un tel Amant elle me rend plus digne,
Qu'elle donne du luſtre à mes foibles appas,
Et, pour lier nos cœurs, rapproche nos états.
Mais où va m'égarer l'eſpoir vain qui me flatte?
Je ne ſaurois former ces vœux ſans être ingrate;
Et l'Auteur généreux d'un changement ſi doux,
M'en défend la penſée, & doit les fixer tous.

ORONTE.

Non, quoiqu'en ſon amour l'Inconnu ſoit à plaindre,
Il doit combler vos vœux, & non pas les contraindre.

AGATE.

Ah! C'eſt à moi plutôt d'éteindre mon ardeur;
Le tems & mon devoir dégageront mon cœur;
Il doit de ſes bienfaits être la récompenſe,
Et j'immolerai tout à la reconnoiſſance:
J'eſpere y réuſſir d'autant plus aiſément,
Que l'objet de mes feux ignore en ce moment
Le triomphe ſecret qu'il obtient ſur mon ame;
Et lui-même eſt bien loin de répondre à ma flamme!
Preſſez donc l'Inconnu de venir en ces lieux:

Que pour m'aider à vaincre il paroiſſe à mes yeux ;
Son aſpect deſiré hâtera ma victoire.

ORONTE.

Je ſuis pour l'en preſſer, trop jaloux de ſa gloire.
Je le prierai plutôt de ne pas ſe montrer.

AGATE.

Vous avez tort, Monſieur, vous pouvez l'aſſurer....

ORONTE.

Non, Agate, il n'eſt plus dans la ſaiſon de plaire ;
Sa préſence feroit un effet tout contraire.

AGATE.

Mais quel âge a-t-il donc ?

ORONTE.

Le mien exactement ;
Et nous nous reſſemblons en tout parfaitement.
Je vois qu'à ce portrait vous gardez le ſilence :
L'Inconnu vous déplaît ſur cette reſſemblance ;
Et je vais lui marquer qu'il eſt enfin haï.

AGATE.

Arrêtez ! N'allez pas abuſer votre ami.

ORONTE.

Quoi ! Ses traits vous plairont ?

AGATE.

N'en doutez plus vous-même,
Puiſqu'ils reſſembleront, Monſieur, à ceux que j'aime.

ORONTE.

Qu'entends-je ?

AGATE.

Qu'ai-je dit dans mon égarement !

ORONTE.

Mes traits ſont-ils pareils à ceux de votre Amant ?
Que je ſerois heureux, dans ce jour qui m'alarme,
Si moi-même j'étois cet Amant qui vous charme !

AGATE.

Il eſt trop vrai. Je dois rougir de mes tranſports.

ORONTE.

Sortez d'erreur, Agate, & calmez vos remords ;
Vous pouvez vous livrer à votre amour ſans honte.

Voyez à vos genoux, l'Inconnu dans Oronte.

AGATE.

Oh, bonheur ſurprenant! Il remplit mes ſouhaits;
Et j'ai donné mon cœur à qui je le devois.
Je trouve mon Amant dans mon bienfaicteur même:
Ma fortune s'accroît, faite par ce que j'aime;
Et la reconnoiſſance eſt un tribut bien doux,
Quand l'amour l'a fait naître & l'exige de nous!

ORONTE.

Non, non, ce n'eſt plus vous qui m'êtes redevable;
Votre main eſt un bien d'un prix ineſtimable:
J'ai voulu, pour l'avoir, conſulter votre goût;
Et, puiſque vous m'aimez, c'eſt moi qui vous dois tout.

SCENE VIII.

AGATE, ORONTE, LA COMTESSE, DAMIS.

LA COMTESSE.

Ciel! Quelle eſt ma ſurpriſe! Oronte aux pieds d'Agate!

DAMIS.

A juger par ſon air, cet hommage la flatte.

AGATE, *à Oronte.*

La Comteſſe & Damis tournent ici leurs pas,
Oronte, levez-vous.

DAMIS, *à Agate.*

Ne vous dérangez pas,
Je vois qu'à ſes leçons vous êtes plus docile.

AGATE.

J'y trouve l'agréable, & l'honnête, & l'utile;
Les vôtres ne tendoient qu'à ſéduire mon cœur,
Et les ſiennes ne vont qu'à faire mon bonheur.
Madame, pardonnez à cet aveu ſincere;
Mais vos propres conſeils m'enſeignent à le faire.

Monſieur eſt l'Inconnu qui m'a comblé de bien,
Son amour généreux mérite tout le mien.

LA COMTESSE.

Que m'apprend-on, Monſieur ? Vous êtes l'anonyme !
Un ſi beau trait pour vous redouble mon eſtime.

ORONTE, *à la Comteſſe.*

Je mets toute ma gloire à me voir ſon époux :
J'attends votre agrément pour un lien ſi doux.

LA COMTESSE.

J'y conſens avec joie, & je la félicite :
Son deſtin eſt heureux, mais elle le mérite.

DAMIS, *à part.*

Lucinde me conſole, & j'en ſuis adoré.

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, LUCINDE, DORANTE.

DORANTE, *à Lucinde, au fond du Théatre.*

MOn Pere approuve enfin notre hymen ignoré ;
Cléon, par un Courier, m'apprend cette nouvelle.

LA COMTESSE.

Lucinde vient ici ; Dorante eſt avec elle !
D'où naît l'enchantement qui paroît dans leurs yeux ?

DAMIS.

Ils ſe parlent de près.

LA COMTESSE.

Que vois-je ? Juſtes Cieux !
Il lui baiſe la main !

DAMIS.

Elle le laiſſe faire !

DORANTE, *à Lucinde.*

De ma félicité ne faiſons plus myſtere,
Je puis la publier au gré de mon amour.

LUCINDE.

Je dois faire éclater ma tendreſſe à mon tour,
Le plaiſir le plus vif a pénétré mon ame.

LA COMTESSE.

Je ne puis retenir le dépit qui m'enflamme.
(*à Lucinde.*)
Courage, pourſuivez cet amoureux tranſport.
Vraiment, de vos froideurs vous vous corrigez fort.

LUCINDE.

Oui, Dorante ſur moi remporte la victoire.

LA COMTESSE.

Vous n'en rougiſſez pas ?

LUCINDE.

Non, j'en fais plutôt gloire.
Je puis marquer pour lui tout l'amour que je ſens,
En depit des jaloux, en tous lieux, en tout tems.
Dans l'éclat du grand jour, dans l'ombre du ſilence,
Sans bleſſer la vertu, ſans choquer la décence ;
Et même l'embraſſer en préſence de tous,
Puiſque ma flamme eſt juſte, & qu'il eſt mon époux.

DAMIS.

Ah ! C'eſt un guet-à-pens !

LA COMTESSE.

Ciel ! Que viens-je d'entendre :

LUCINDE, *à la Comteſſe.*

Je vous frappe à regret par l'endroit le plus tendre :
Mais, puiſqu'il faut trancher les diſcours ſuperflus,
Des motifs importans qui ne ſubſiſtent plus,
Me forçant à tenir notre union cachée,
De vous déſabuſer m'ont tantôt empêchée.

DAMIS, *à Lucinde.*

Mais l'ingrat dont tantôt vous vous plaigniez ſi fort ?...

LUCINDE.

C'eſt mon mari, Monſieur, que j'accuſois à tort.

DAMIS.

Ce coup, pour tous les deux, eſt aſſommant, Comteſſe.

LA COMTESSE.

Il cauſe ma ſurpriſe, & non pas ma triſteſſe.

Je vois cette union d'un regard de pitié ;
Et Dorante eſt puni, puiſqu'il eſt marié.
Pour m'en dédommager, j'ai plus d'une conquête.
J'ai fait dans ce château préparer une fête,
Je veux, pour faire voir que je ris de ces nœuds,
Je veux qu'à l'inſtant même elle ſerve pour eux :
Je prétends, qui plus eſt, y danſer la premiere.

DAMIS.

Je vous imiterai ; c'eſt la grande maniere.

ORONTE, *à Damis.*

Hé bien l'événement a trompé ton eſpoir.
Dorante à la Comteſſe a plu ſans le vouloir ;
Il poſſede Lucinde, & j'épouſe ta brune.
De trois belles, mon cher, te voilà ſans aucune.

DAMIS.

Va, je ne me tiens pas encore pour battu ;
Mes charmes prévaudront ſur toute leur vertu.
(*à la Comteſſe.*)
L'affront nous eſt commun, & ma cauſe eſt la vôtre.

LA COMTESSE.

Oui, pour venger nos droits, liguons-nous l'un & l'autre.

DAMIS.

Nous ſommes beaux tous deux ; employons nos attraits
Pour ôter à l'hymen les vols qu'il nous a faits.
Forçons-les tous les quatre à brûler d'autres flammes ;
Ayez ſoin des maris, je me charge des femmes.

SCENE DERNIERE.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR, LES DANSEURS, LES DANSEUSES.

LE CHANTEUR.

Jeunes Beautés, tendres Amans,
Dont l'ame eſt en ſecret épriſe,
Venez à petit bruit dans ces jardins charmans,
Venez, la nuit vous favoriſe :
Sous un maſque emprunté profitez des momens.
Ne craignez point les feux dont brillent ces retraites ;
Leurs clartés, bien loin d'être faites
Pour éclairer les yeux jaloux,
Ne jettent un éclat ſi doux,
Que pour guider les pas des Bergeres diſcretes.

Jeunes Beautés, tendres Amans,
Dont l'ame eſt en ſecret épriſe,
Venez à petit bruit dans ces Jardins charmans ;
Venez, la nuit vous favoriſe ;
Sous un maſque emprunté profitez des momens.

VAUDEVILLE.

LE CHANTEUR.

I.

Par aventure qu'un Epoux
Trouve ſa femme en rendez-vous

Avec un Abbé qu'elle eſtime ;
S'il eſt un ſot, il fait du bruit ;
S'il a du monde & de l'eſprit,
Il garde l'anonyme.

II.

Que ſur un ouvrage goûté
Un rimeur ſoit félicité,
A l'avouer l'orgueil l'anime ;
Mais, Auteur d'un couplet mordant,
S'il en reçoit un prix cuiſant,
Il garde l'anonyme.

III.

Qu'un Gaſcon parvienne aujourd'hui
Par le beau ſexe ſon appui,
Son diſcours bruyant nous l'exprime ;
Mais au jeu, par un art heureux,
S'il corrige le ſort fâcheux,
Il garde l'anonyme.

AU PARTERRE.

Si, par bonheur, la Piece a pris,
Meſſieurs, par un aimable, *bis*,
Que votre bouche nous l'exprime ;
Si l'ouvrage ne vous plaît pas,
Arlequin vous prie, en ce cas,
De garder l'anonyme.

Fin du quatrieme Tome.

2915

UNS. 158 f. 14